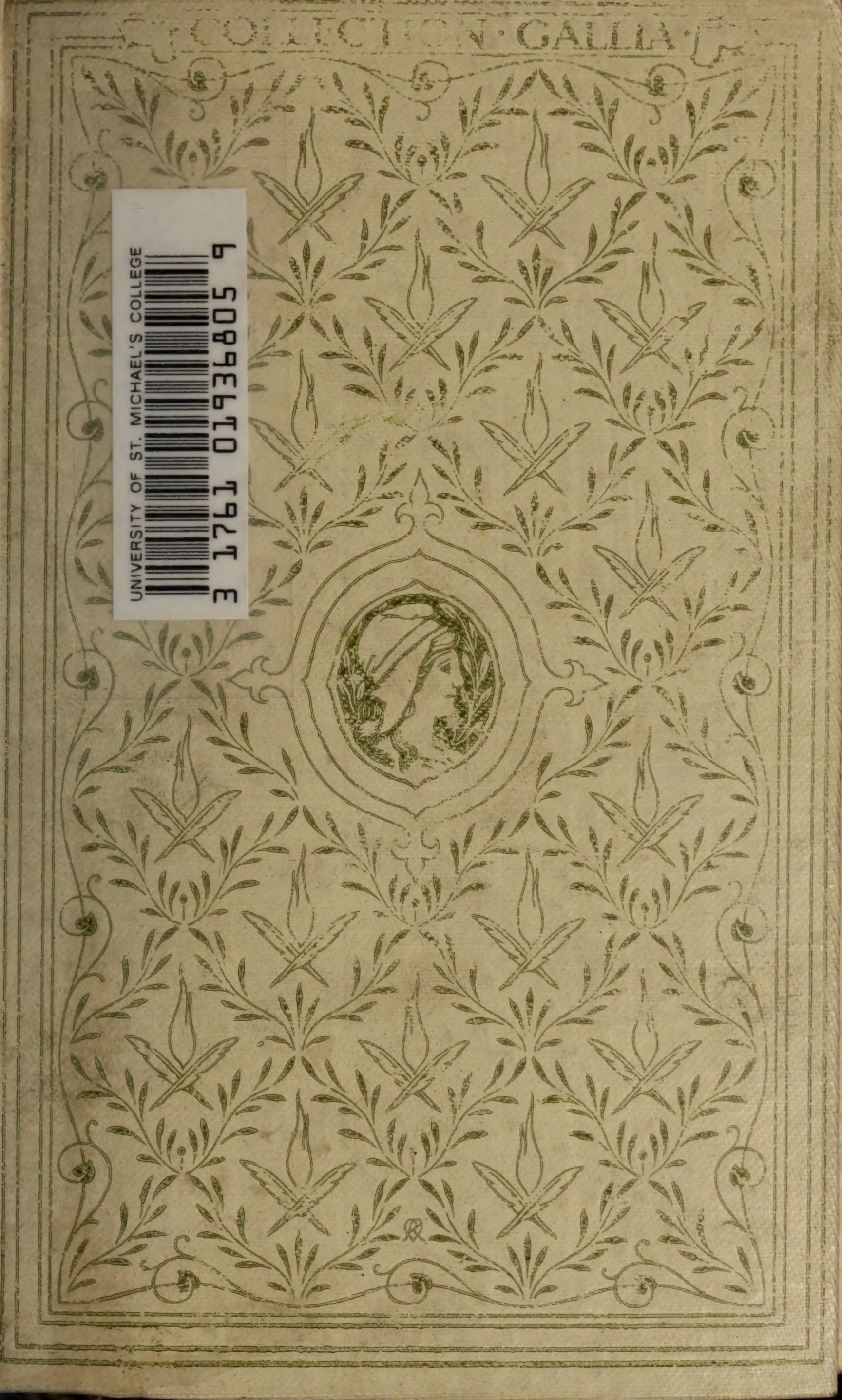
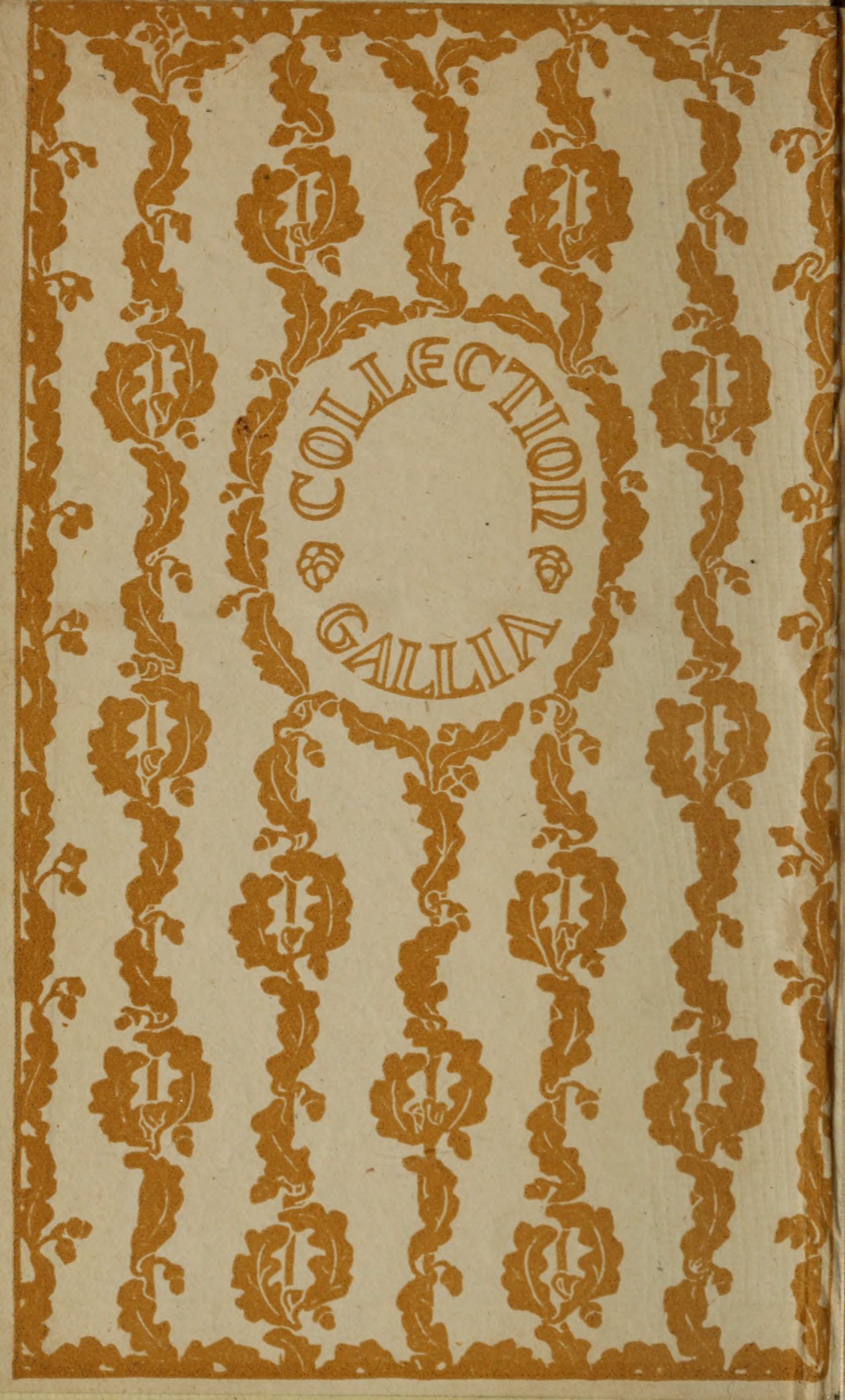
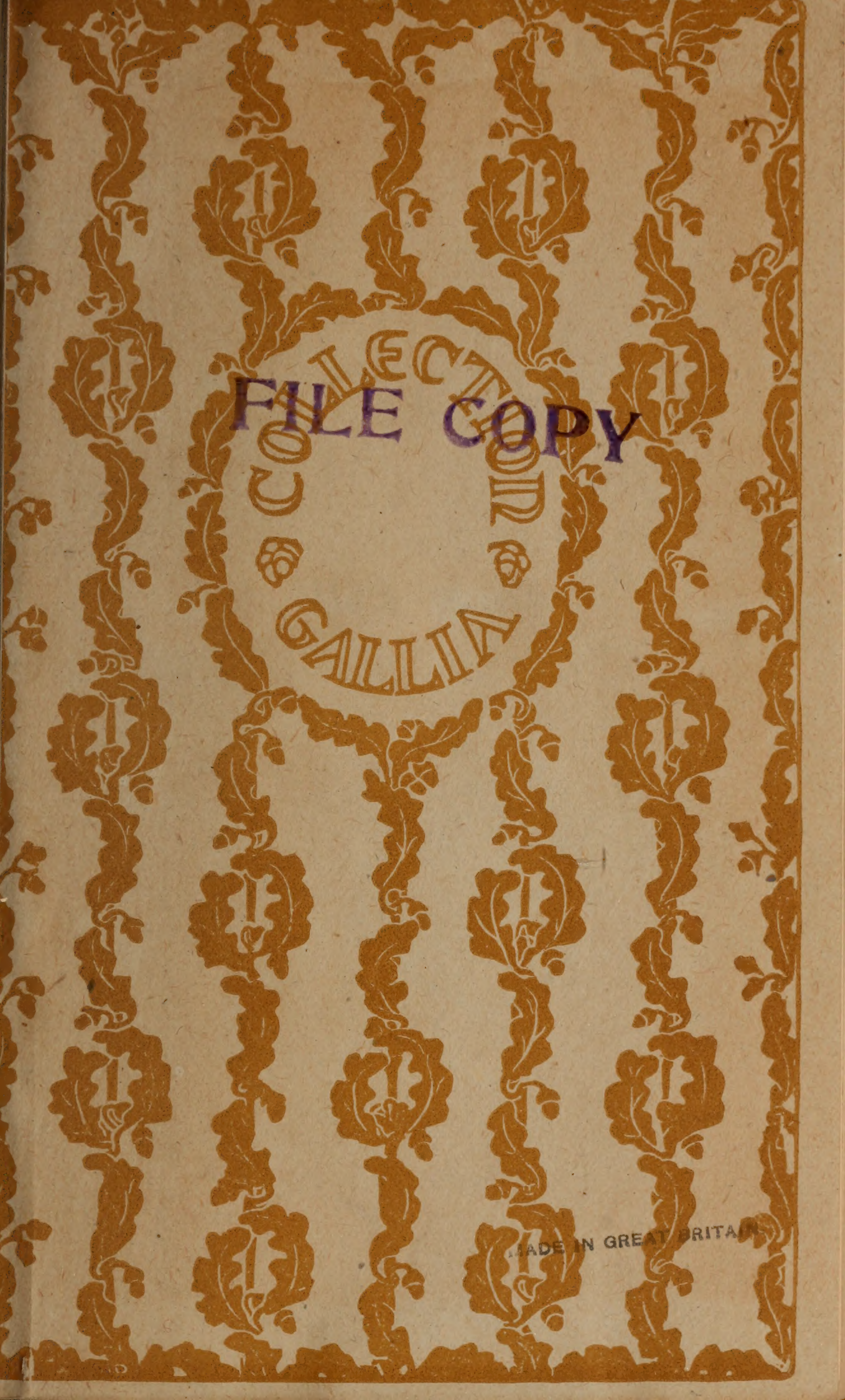

COLLECTION · GALLIA


COLLECTION
GALLIA


COLLECTION
GALLIA
FILE COPY
MADE IN GREAT BRITAIN

COLLECTION GALLIA

J. K. HUYSMANS



Pages Choisies

COLLECTION GALLIA

DEJÁ PARUS

I. BALZAC. Contes Philosophiques. Introduction de Paul Bourget.

II. L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. Introduction de Monseigneur R. H. Benson.

III. ALFRED DE MUSSET. Poesies Nouvelles.

IV. PENSEES DE PASCAL. Texte de Brunschvigg. Préface d'Emile Boutroux. Introduction de Victor Giraud.

V. LA PRINCESSE DE CLEVES. Par Madame de la Fayette. Introduction de Madame Lucie Félix Faure-Goyau.

VI. GUSTAVE FLAUBERT. La Tentation de Saint-Antoine. Introduction d'Emile Faguet.

VII. MAURICE BARRÈS. L'Ennemi des Lois.

VIII. LA FONTAINE. Fables.

IX. EMILE FAGUET. Petite Histoire de la Litterature Française.

X. BALZAC. Le Pere Goriot. Introduction d'Emile Faguet.

XI. ALFRED DE VIGNY. Servitude et Grandeur Militaires.

XII. EMILE GEBHART. Autour d'une Tiare.

XIII. ETIENNE LAMY. La Femme de Demain.

XIV. LOUIS VEUILLOT. Odeurs de Paris.

XV. BENJAMIN CONSTANT. Adolphe.

XVI. CHARLES NODIER. Contes Fantastiques.

XVII. LEON BOURGEOIS. La Societe des Nations.

XVIII. SAINT-SIMON. La Cour du Regent. Préface de Henri Mazel.

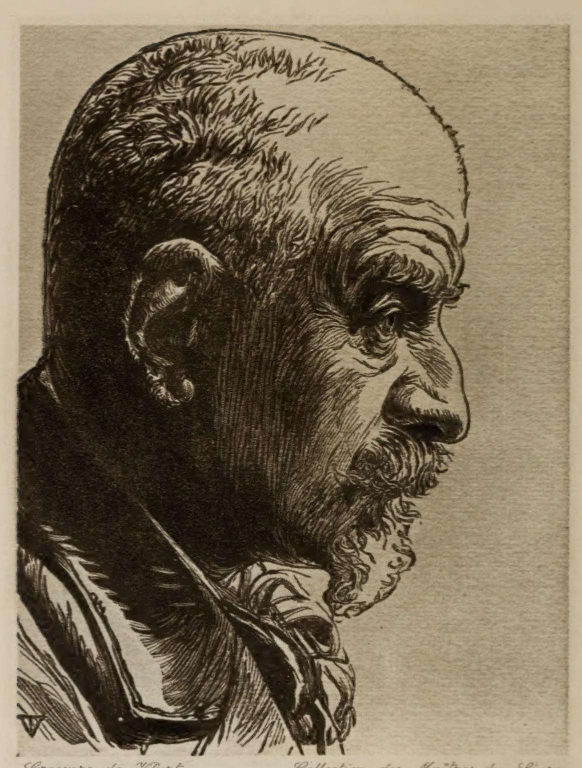
XIX. BERANGER. Chansons. Préface du Cte. S. Fleury.

XX. BOSSUET. Oraisons Funebres. Préface de Réné Doumic.

XXI. VOLTAIRE. Contes. Préface de Gustave Lanson.

XXII. BERNARDIN DE ST. PIERRE. Paul et Virginie. Préface du Vte. M. de Vogüé.

XXIII. BEAUMARCHAIS. Le Barbier de Seville et Le Mariage de Figaro. Préface de Jules Claretie.



Gravure de Vibert — Collection des Maîtres du Livre

J. K. Huysmans

J. K. HUYSMANS

PAGES CHOISIES

INTRODUCTION

DE

LUCIEN DESCAVES



PARIS : J. M. DENT ET FILS
LONDRES : J. M. DENT & SONS LTD.
NEW YORK : E. P. DUTTON & CO.

INTRODUCTION

J. K. HUYSMANS, qui n'avait pas dans l'exactitude des biographes une bien grande confiance, nous a donné sur lui-même, dans la publication de Vanier: *Les hommes d'aujourd'hui*, les renseignements essentiels.[1]

Il est né à Paris, 11 rue Suger, le 5 février 1848. De pères en fils, dit-il, tout le monde a peint dans sa famille: Cornélius Huysmans, l'ancêtre, dont les tableaux sont au Louvre; son grand-père; l'un de ses oncles, longtemps professeur aux Académies de Bréda et de Tilburg; son père enfin, Gotfried, originaire de Bréda (Hollande).

Du côté de sa mère, née Badin, rien que des petits bourgeois, sauf un statuaire, François Antoine Gérard, grand prix de Rome en 1789, auquel sont imputables certains bas-reliefs des Arcs de triomphe du Carrousel et des Champs-Élysées.

A la mort de son père, en 1856, c'est à la fameuse pension Hortus, rue du Bac, qu'il commença ses études. Il les continua, sans éclat, au Lycée Saint-Louis et obtint son diplôme de bachelier en 1866. Il se fit inscrire à l'École de Droit, passa un examen, ne persévéra pas et fréquenta le Quartier latin, mais sans se mêler aux jeunes boutefeux qui conspiraient dans les brasseries poli-

[1] N° 263. Le dessin est de Coll. Toc. Huysmans a signé le texte du pseudonyme d'A. Meunier.

tiques le renversement de l'Empire. Il pratiqua toujours, en matière de régime, la plus complète indifférence. Il regardait comme le meilleur gouvernement celui qui ne tracasse personne.

Jeune homme, il lisait beaucoup, travaillait peu et cherchait sa voie. En attendant de l'avoir trouvée, il entra, en 1868, au ministère de l'Intérieur, où son grand-père avait été caissier.

C'est là que la guerre de 1870 le trouva. Incorporé dans le 6e Bataillon des gardes mobiles de la Seine, il fut passé en revue, au camp de Châlons, par le maréchal Canrobert. Il a raconté dans *Sac au dos* l'accueil insolent que celui-ci reçut alors des soldats.

Huysmans étant tombé malade fut acheminé vers Évreux et profita d'un congé de convalescence pour se faire détacher au Ministère de la Guerre. Il ne réintégra qu'au moment de la Commune le Ministère de l'Intérieur, qu'il suivit à Versailles et avec lequel, en juin 1871, il revint à Paris.

Disons, une fois pour toutes, que Huysmans fut, jusqu'à l'heure de sa retraite, après trente ans de services, un fonctionnaire modèle. Lorsqu'il reçut la croix en 1893, son premier soin fut d'aller remercier le ministre, M. Charles Dupuy, qui l'avait accordée à l'assiduité du sous-chef de bureau plutôt qu'au talent de l'homme de lettres. Il concevait l'admission des vieux employés ponctuels dans la Légion d'honneur. Ecrivain, sa distinction répugnait au mélange et se félicitait de rester privée.

Autre originalité de sa part: il fut toujours fidèle à la rive gauche. Il demeura successivement rue de Vaugirard, rue du Cherche-Midi et

rue de Sèvres, avant de partir pour Ligugé, et c'est encore sur la rive gauche qu'il refit son nid, à son retour du Poitou.

Il ne se sentait réellement chez lui qu'au milieu de « ces quartiers morts enfermés dans le coin d'une active et grande ville. » Quand il sortait de son ministère, place Beauvau, il se hâtait de traverser les ponts, de mettre la Seine entre lui et cette rive droite démoniaque, où résidait tout ce qu'il abhorrait : les hommes de proie, les gens de théâtre, la vie fébrile, la dépense et le luxe.

Hors du ministère, et au ministère même, je présume, Huysmans avait des loisirs. . . . Il versifiait, en s'inspirant de Villon et de ses mélancoliques ballades, qu'il aimait alors par dessus tout ! Bref, il exerçait sa plume avant de s'en servir. Son apprentissage terminé ou à peu près, il réunit sous ce titre : *Le drageoir à épices*, quelques petits poèmes en prose qu'il porta d'abord à Hetzel, (en littérature P. J. Stahl), avec lequel Mme Huysmans, qui dirigeait un atelier de brochage rue de Sèvres, avait des relations d'affaires.

A nous aussi, plus d'une fois, Huysmans a raconté son entrevue avec le vieil éditeur que l'habitude d'écrire pour l'enfance y faisait souvent retomber.

Au débutant sans vergogne, il avait demandé sévèrement si son intention n'était pas de refaire, en s'insurgeant contre la langue française, la Commune de Paris ! Avertissement presque comminatoire, à une époque où l'on pourchassait encore les vaincus de 71.

La prudence conseillait à Huysmans de gagner la Belgique . . . pour s'y faire éditer ; mais, avant

d'en venir à cette extrêmité, il brûla ses premières cartouches, à ses frais, chez Dentu, en 1874.

La critique fit assez bon accueil au *Drageoir*. Théodore de Banville, qui se connaissait en réminiscences romantiques, admira « un joyau de savant orfèvre, ciselé d'une main ferme et légère. » Et Arsène Houssaye publia, dans *L'Artiste*, signées Karl Huysmans, quelques bonnes feuilles du petit volume, précédées de cette appreciation: « M. Huysmans, qui est peut-être un Huysmans de Malines, a dans sa plume bien française un peu d'encre flamande. »

Il a, en effet, troqué d'emblée son vulgaire prénom de Georges contre celui de Jorris-Karl, qu'il simplifiera bientôt et dont il ne retiendra, définitivement, que les initiales: J. K.

A Bruxelles, Huysmans n'émigrait qu'en 1876, pendant un mois, pour trouver un éditeur à son premier roman: *Marthe, histoire d'une fille*, qui parut chez Jean Gay et n'eut que plus tard (1879), à Paris, les honneurs d'une réimpression pour laquelle Forain burina une eau-forte décolletée.

Le jugement que Huysmans, refroidi, portait sur son ouvrage, dispense de reproduire l'opinion des chastes Aristarques du temps.

« Curieux et vibrant, mais écourté, insuffisamment personnel. . . . Renferme, ça et là, des observations exactes, mais décèle déjà de maladives qualités de style rappelant trop la langue des Goncourt. »

Toujours est-il que ce roman ouvrit à Huysmans la maison de Zola, qui n'était pas encore chef d'école, mais qui l'allait devenir, à son insu, en écrivant *L'Assommoir*.

Huysmans fut indubitablement son premier disciple. On peut dire qu'il donna son adhésion au naturalisme, avant qu'elle lui eût été demandée.

En 1879, Huysmans redoublant, fit paraitre *Les Sœurs Vatard*, chez Charpentier, éditeur de Zola, à qui le livre est dédié. Il méritait cet hommage. En pleine bataille, à ce moment-là, il rendait à ses adversaires acharnés, coup pour coup. Il défendit Huysmans en même temps qu'il se défendait, si bien que l'élève, au lieu d'être accablé par le nombre, en reçut un brevet de valeur personnelle.

Aguerri dans la mêlée, il n'était plus, pour le public, un nouveau venu, lorsqu'il apporta sa contribution, en 1880, aux *Soirées de Médan*, le recueil agressif du petit groupe de jeunes écrivains auxquels Zola rendait la monnaie de leur dévouement, en faisant connaître, du jour au lendemain, sinon Huysmans, du moins Guy de Maupassant, Hennique, Céard et Paul Alexis.

L'esquisse de Huysmans, *Sac au dos*, qui figure dans *Les Soirées de Médan*, n'était pas inédite. Une revue belge, *L'Artiste*, en avait eu l'étrenne. Elle n'ajoutait rien à la réputation de l'auteur. Ce tournoi de nouvelles fut uniquement profitable, somme toute, à Maupassant, que *Boule-de-Suif* tira de pair, sans discussion.

Mais Huysmans s'affermissait autrement sur les positions conquises. Il avérait ses qualités de style et d'observation caustique, en publiant *Les Croquis parisiens*, illustrés par Forain et J. F. Raffaëlli; il révélait surtout une compréhension et une sagacité rares, en passant au crible de son

œil implacable, les envois aux Salons de 1870, 1880, 1881, 1882.

Ah! l'effarement des lecteurs du *Voltaire*, qu'il initiait à l'impressionnisme! Un critique d'art était né! Il était né l'Ange exterminateur qui crevait les toiles et rendait aux bidons les huiles gaspillées! Il n'y avait pas pour lui de gloires consacrées, le consentement universel étant déjà une raison pour que l'on se méfie. . . . Il remplissait avec allégresse son office d'Annonciateur. Il signalait les ignorés, exaltait les méconnus, vengeait les outragés, criait son admiration pour Cézanne, Degas, Renoir, Claude Monet, Raffaëlli, Guillaumin, Pissaro, Caillebotte, Sisley, Mary Cassatt, Berthe Morizot, Forain, Odilon Redon. . . . Il alignait des mots en hirondelles, au dessus de leurs tableaux gonflés de sève, et ces hirondelles annonçaient le printemps!

Puis, en 1881, le romancier naturaliste, resté sur la brêche, intercalait *En Ménage*, entre *Nana* et *Pot-Bouille*. La tranche de vie saignait aux étals. Le document humain traînait partout. Le roman expérimental faisait son temps. C'était à qui, ô notre jeunesse! dessinerait d'après l'écorché et mettrait tout à nu! . . .

En 1885, Huysmans autobiographe aimait encore *En Ménage*. C'était même son livre préféré, « le chant du nihilisme, un chant encore assombri par des éclats de gaieté sinistre et par des mots d'un esprit féroce. » Bientôt après (1882), il retournait à Bruxelles pour y publier *A Vau l'Eau*, chez le bouillant Henry Kistemaeckers, à l'enseigne *In naturalibus veritas!* Et il fallait bien convenir, cette fois, que l'aspirant, ayant

exécuté son chef-d'œuvre, était digne de passer premier compagnon.

Huysmans a défini cette simple histoire d'un petit employé célibataire, dyspeptique et dégoûté de tout, « le diaconat des misères moyennes. » *A Vau l'Eau*, de même qu'*En Ménage*, conclut « à la résignation, au laisser-faire, » à l'acceptation, enfin, de la vie telle quelle, c'est-à-dire irrémédiablement mauvaise. « Le mieux n'existe pas pour les gens sans le sou; seul, le pire arrive. » Schopenhauer a raison: " La vie de l'homme oscille, comme un pendule, entre la douleur et l'ennui. » Ce qu'il faut démontrer. Huysmans s'y efforce. A quoi bon réagir, chercher et fixer les conditions du bon heur? Il n'y en a pas. Rien ne vaut la peine de regimber. Et Huysmans, cependant, ne fait que cela! C'est un pessimiste qui se complaît, comme beaucoup de Jobs de cette espèce, sur le fumier de sa philosophie. Lui, toutefois, râcle ses ulcères avec des mots précis et précieux, les tessons chatoyants d'un vocabulaire si riche, qu'il fait oublier l'horreur des sanies! Que dis-je? Il arrive, par son adresse verbale, à rendre comique ce qu'il présente comme l'abomination de la désolation: la nourriture des gargotes, un cigare qui ne tire pas, la mèche qui charbonne, le coke inenflammable, le linge mal blanchi, une représentation à l'Opéra-Comique, l'amour au compteur, le dimanche, la chaleur, le froid, les femmes de ménage.

M. Folantin est un type. Ajoutez un chapître à son histoire, M. Folantin converti, M. Folantin allant aux offices comme il allait à son bureau . . . et vous posséderez, rassemblée, concise, achevée,

la physionomie de Huysmans éparse en tous ses livres. Il pourra se scruter davantage, accentuer certains traits, faire tomber d'en haut quelques lumières sur les parties du tableau poussées au noir: c'est toujours l'image de M. Folantin que nous aurons sous les yeux, peinte par lui-même.

Mais ce chapitre complémentaire, il restait à l'écrire. C'est à quoi, désormais, va s'employer Huysmans. *En Rade*, qui parut en 1887, n'exprimera plus, par addition, que l'aversion de M. Folantin pour les ruraux âpres au détroussement de l'étranger. Huysmans les avait oubliés! Déjà, en effet, s'était produit, dans sa vie littéraire, l'événement précurseur d'orage. . . .

En 1884, *A Rebours* avait marqué, sinon la rupture complète de l'auteur avec le naturalisme, du moins la curiosité lancinante d'autre chose. Quoi? Huysmans ne le sait pas positivement. Il s'engage, dit-il, dans une voie dont il ne soupçonne point l'issue. Tout ce qu'il sent inconsciemment, c'est que le naturalisme aboutit à un cul-de-sac et que « le mur du fond » est devant lui. Il est au bout de son rouleau d'observations sur les autres, et il n'a pas d'imagination. Eugène Carrière disait fort bien que l'infirmité des naturalistes était qu'aucun de leurs personnages n'avait d'inquiétudes supérieures. Huysmans en cherche une pour son héros qui n'est autre que lui-même, sous les noms de Léo (*Marthe*), Cyprien Tibaille (*Les Sœurs Vatard*), André (*En Ménage*), Marles (*En Rade*), Folantin (*A Vau l'Eau*), Des Esseintes (*A Rebours*), Des Hermies ou Durtal, dans les livres d'après la conversion. Il étouffe dans le réduit de sa jeunesse. Il a besoin d'élargir son horizon,

il aspire à la liberté, sans projets d'avenir. En tâtonnant, il finit par découvrir l'existence de vieilles fenêtres condamnées. Il les descelle et se penche sur le vide . . .; mais il faut arriver aux dernières lignes d'*A Rebours,* pour conjecturer qu'il songe à s'échapper — par le toit. Il prépare son évasion, rien de plus. Vingt ans plus tard seulement, faisant un retour sur lui-même, il entreprendra de s'expliquer et d'expliquer à ses lecteurs, dans une préface rajoutée, sous l'influence de quelles cogitations il écrivit *A Rebours.*

Deux hommes ne s'illusionnèrent pas par les conséquences qu'allait avoir l'irruption d'un pareil livre: Émile Zola et Barbey d'Aurevilly.

Zola vit le départ de l'enfant prodigue, comprit qu'il aurait tort de compter sur son retour et lui dit avec amertume: « Vous venez de porter un coup terrible au naturalisme. » Quant à Barbey d'Aurevilly, non moins clairvoyant, il se contenta de mettre l'auteur en demeure de choisir, à ce tournant de sa route, entre la bouche d'un pistolet et les pieds de la croix.

Huit ans s'écoulèrent avant que Huysmans se décidât pour la croix.

Car, de son aveu, *Là-Bas* (1891) n'est qu'un succédané d'*A Rebours,* une fenêtre ouverte sur le satanisme et ses pratiques décevantes, fenêtre tout de suite refermée. La conversion de l'écrivain ne date que de la retraite qu'il fit, en 1892, à la petite Trappe de Notre-Dame d'Igny, sur le conseil de son directeur, M. l'abbé Mugnier, alors vicaire de Saint-Thomas d'Aquin. Huysmans avait quarante-quatre ans.

Dès son retour à Paris, guidé dans sa persévé-

rance par les lumières d'un prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Gabriel Ferret (à qui *La Cathédrale* est dédiée), Huysmans retraça les étapes de sa conversion et leur donna pour titre *En Route*. Le livre, à peine éclos, (1895) fut l'objet de commentaires passionnés et d'assez nombreux catholiques rivalisèrent d'incrédulité avec les libres-penseurs. Ceux-ci taxaient de dilettantisme l'opération de la grâce et les autres réprouvaient le ton sur lequel en parlait le néophyte, comme si l'Art et la Foi s'excluaient. Huysmans pourtant n'avait rien fardé. Il s'était bien attaché à saper la légende du coup de foudre sur le chemin de Damas ou de l'extase d'une nuit, à l'exemple de Pascal. Rien de pareil, chez l'auteur d'*En Route*, n'avait déterminé la crise. Non, il est venu lentement à maturité. En fait de premiers mobiles, il ne mentionne que ceux dont on pouvait se douter: l'amour de l'art, l'hérédité, l'ennui de vivre. Son infidélité même à Schopenhauer n'est qu'apparente, le pessimisme du philosophe dérivant, somme toute, des Écritures. Mais il ne suffit pas de ressasser la parole de l'Imitation: « C'est vraiment une misère que de vivre sur la terre! . . . » On n'est guère plus avancé si, forçat de la vie, on ne lève pas les yeux, dans la nuit, vers « les consolants fanaux du vieil espoir! »

Divorcé d'avec le naturalisme, il l'était, certes, et ne s'en cachait point! Mais loin d'imiter Paul Féval et de faire amende honorable de ses précédents ouvrages, il en autorisait la réimpression, comme le témoignage d'un état d'âme par lequel il avait passé. Enfin, le fait de ne pas renoncer à l'Art et à ses pompes, le distinguait simplement

des *mazettes* catholiques auxquelles ce sacrifice ne coûte guère — pour cause ! Et cela non plus, il ne le leur envoyait pas dire !

Il rassurait, d'autre part, ceux de ses amis qui semblaient craindre que le giron de l'Église ne fût mortel à ses dons d'observation rigoureuse et à leur épanouissement. Il allait y retremper son talent, au contraire ! Le catholicisme, avec ses freins, convient à la définition que Stéphane Mallarmé a donnée de l'Art : une allusion à la vie. L'allusion ne dispense ni de peindre, ni d'être exact dans ses peintures. Et puis, quel réservoir d'abondance que le Ciel ! Il est illimité et la sonde qu'on y jette n'en atteint pas le fond !

Huysmans, qui n'a jamais bâclé quoi que ce soit, même un article de journal, consacra ensuite trois années à mettre en œuvre les documents de toute sorte qu'il avait recueillis pour servir de guide, et quel guide ! aux visiteurs de la cathédrale de Chartres. Il la leur expliquait ; il s'était donné la mission de leur en rendre la symbolique intelligible. Rien de plus malaisé. Aussi redoutait-il fort de n'être pas suivi, pas écouté.

Ses prévisions furent déjouées. *La Cathédrale* eut autant de lecteurs qu'*En Route*. On l'attaqua et on la défendit avec la même passion. Les polémiques se ravivèrent et l'impertinence des doutes continua de poursuivre le retour à Dieu du pécheur.

Combien de personnes, nous sachant affectionné à Huysmans, nous ont encore demandé, en ce temps-là, si son renouvellement intérieur était sérieux et ne se bornait pas à l'unique satisfaction d'un caprice d'art !

Nous relevions vertement l'affront gratuit fait à l'honnête homme le moins capable de tricher que nous ayons connu. Sa loyauté éclatait. Il n'oubliait rien de ce qu'il devait au naturalisme, à sa discipline, et il le montrait bien chaque fois que sur terre il reprenait pied, chaque fois qu'il pouvait se permettre *une allusion à la vie.* Alors, il s'en donnait à cœur joie, il était dans son élément.

Ce qu'il disait légitimement du frère porcher Siméon, dont le portrait est un chef-d'œuvre: « Je l'ai peint d'après la méthode naturaliste, tel qu'il est, ce bon saint! » il pouvait le dire aussi de la procession dans les rues de Chartres, si vivante que c'est comme la respiration d'un livre magnifique mais dense et qu'oppresse, par endroits, une documentation laborieuse.

A chaque ligne, perce le plaisir que prend l'auteur à se récréer, avant de se remettre aux grimoires et aux gloses. Et c'est dans tous ses livres religieux la même chose! Il a beau dire que la vie est laide et le dégoûte, il y revient malgré lui et c'est dans sa description qu'il retrouve cet accent aigu, cette gaieté neuve, ce regain des maîtres flamands, toute l'essence de son génie enfin. Critique d'art versé dans les techniques, nous le savons, parbleu! expert aux transpositions, habile à reproduire un tableau, un vitrail, une image peinte, gravée ou sculptée . . . ; mais c'est sur le vif que ce grand contempteur de la vie travaille encore le mieux! *La Cathédrale* avait paru au mois de février 1898. La même année, le ministère liquidait à 2,880 francs la pension de retraite du sous-chef de bureau.

Huysmans nous écrivait: « Le vieil employé a

vécu. Et ce n'est pas sans un certain ahurissement que je ne fais plus ma trotte de cheval d'omnibus, parcourant toujours les mêmes rues. » Mais il avait de la besogne en perspective, sa trilogie à terminer. *En Route* et *La Cathédrale*, embrassaient la mystique et la symbolique; la liturgie comportait un livre encore. Pour l'élaborer dans une atmosphère propice, vers la fin de juin 1899, Huysmans alla s'établir en face de l'abbaye de Ligugé, dans la Vienne, sur les bords de la petite rivière du Clain. Il s'y était fait construire, avec des amis, une maison qu'il appela la Maison Notre-Dame et où il transporta son mobilier et ses livres.

C'est là que nous l'avons vu bien des fois, tandis qu'il se préparait à faire sa profession d'oblature, tout en écrivant la vie de Sainte Lydwine, au retour d'un petit voyage à Schiedam. Il avait songé un moment à se cloîtrer tout à fait; mais la censure qu'il eût été, comme écrivain, obligé de subir, lui était insupportable.

Hors de la société des bénédictins, qu'il voyait chaque jour et recevait chez lui, Huysmans, à dire le vrai, s'ennuyait. Il avait la nostalgie non pas de Paris, mais de la rive gauche, de ses quais et de leurs bouquinistes.

« Si seulement, disait-il, je retrouvais leurs boîtes sur les bords du Clain! . . . »

Pour les gens du terroir, l'étranger, c'est le suspect, d'abord, et puis, l'ennemi. On le supporte quelquefois; on ne l'adopte jamais. A l'aversion qu'avait Huysmans aussi bien pour les paysans que pour les hobereaux, « les courges armoriées, » répondait l'insidieuse hostilité des

mares bénites du Poitou. Mais c'était indifférent . . . car, avec ou sans habitants sociables, Huysmans n'aimait pas la campagne et ses charmes; il traitait les oiseaux de raseurs et la moindre ardeur du soleil l'exaspérait. Il se promenait peu et n'allait à Poitiers, de temps en temps, que pour prendre des notes, attendre ou reconduire un ami. Son travail n'était interrompu que par les offices, où l'appelaient les cloches de la vieille abbaye. Nous ont-elles assez souvent réveillé! . . . Mais qu'elles étaient gaies! L'air était rafraîchi, comme par une ondée, au dernier coup de matines. . . . Et nous nous rendormions après avoir vu, à travers les rideaux, Huysmans traverser le champ communal, la tête inclinée, les coudes au corps, le paroissien sous le bras. . . .

La messe entendue, il revenait, et l'on causait d'autre chose. L'esprit de prosélytisme n'était que dans ses livres. Il ne racolait pas. Il venait de publier *Sainte-Lydwine de Schiedam*, terminée à Ligugé le 11 février 1901, Fête de Sainte Scholastique, lorsque les congrégations prirent le chemin de l'exil. Les moines de Ligugé allèrent se fixer en Belgique, à Moerbeke, vers la fin de Septembre. Huysmans n'avait plus de raisons pour résider dans le Poitou.

Rien ne l'y retenait. La province l'accablait. Il regrettait, sans doute le départ de ses bons amis; mais nous n'osons dire que leur éloignement ne l'ôtait point d'embarras. Tous les éléments de *L'Oblat*, il s'en était imprégné; il avait vécu son livre; il pouvait l'écrire aussi bien et mieux même à Paris qu'à Ligugé, où nous avions prévu qu'il ne jetterait pas de racines profondes.

Il rentra donc à Paris au mois d'octobre 1901. Une transition lui était ménagée par l'élection de son nouveau domicile rue Monsieur n°. 20, dans la maison des Bénédictines du Saint-Sacrement. Il n'avait qu'à descendre un escalier pour assister aux offices dans leur chapelle. Il ne resta là, néanmoins, qu'un an. L'année suivante, il alla demeurer 60, rue de Babylone.

Et *L'Oblat* parut, qui raconte son séjour à Ligugé et n'est pas le moins admirable volet du triptyque de sa conversion. Le succès en fut grand encore. Et Huysmans était maintenant au milieu de nous! Double motif de nous réjouir. Les craintes que lui avait données la modicité de sa pension, se dissipaient. Ses livres se vendaient. L'Académie Goncourt, reconnue d'utilité publique en 1903 et dont la présidence lui était attribuée, ajoutait suffisamment à ses ressources pour qu'il vécut désormais tranquille.

Au mois de septembre 1903, il visita, en compagnie de l'abbé Mugnier, Strasbourg, Colmar, Bâle, Fribourg-en-Brisgau, Mayence, Francfort-sur-le-Main, Bruxelles et Anvers. Il rapporta de ce petit voyage ses études sur *Trois primitifs*, datées, en librairie, de 1905.

L'année d'après, il publia *Les Foules de Lourdes*, moins par élan peut-être, que pour écouler les notes qu'il avait glanées à Lourdes derrière Lasserre et Zola, car Notre-Dame de la Salette, au fond, le sollicitait davantage.

C'est un peu plus tard, rue Saint-Placide 31, son dernier domicile, qu'un mal carnassier le prit à la gorge et que son déclin commença. L'affreuse chose que cette mort lente! Pourquoi avoir in-

fligé cette torture à ton serviteur, Dieu de bonté? Il allait vers toi sans cela. . . . Qu'avait-il besoin des palmes du martyre? N'était-ce pas assez qu'il t'offrît les autres? . . .

Sans altérer la vénération que nous avons pour sa mémoire, il nous faut ici dire, maintenant, ce qui est notre intime conviction.

Après *L'Oblat* et, si l'on veut, *Les Foules de Lourdes*, Huysmans se trouvait, comme à l'heure d'*A Rebours*, au bout d'une impasse. Le Ciel, considéré par l'écrivain comme un réservoir inépuisable, était tari pour lui. Il avait tâté de l'hagiographie, notamment avec Sainte Lydwine, sans être incité par la saveur de cette expérience à la renouveler. La vertu, qu'il regardait comme une exception, ne l'inspirait pas plus que l'héroïsme hors des voies du salut. Il était réfractaire aux voyages, même rapides et en sleeping, surtout en sleeping! . . . Du chat, sa bête favorite, il avait l'attachement à la maison, la quiétude frileuse, et il s'amusait à des catalogues de librairie, comme l'autre joue silencieusement avec un peloton de fil. Alors, quoi? Arrivé à sa dernière étape et son bilan dûment établi, il allait être réduit aux broutilles des monographies et des études d'art. Il demeurait, comme autrefois, « sans sujet, à l'affût d'un livre. » Il se voyait oisif, condamné « à s'essorer dans des songes. » La vie méditait sa revanche, qui était de tendre vers son vieux détracteur, tous les fruits qu'il avait fait vœu de ne plus cueillir!

Cette cruelle épreuve fut épargnée à l'écrivain. Il se coucha, pour mourir, contre *le mur du fond*

qu'il touchait encore et, cette fois, de façon à ne plus pouvoir revenir en arrière!

Il se retira de nous, sa tâche terminée, comme un bon ouvrier qui range ses outils et dit adieu à l'atelier, où il ne reviendra plus. Il avait bien travaillé, donnant l'exemple d'une probité de plus en plus rare. Il avait enseigné le prix de la phrase bien écrite et du verbe générateur remarquable entre tous les mots, comme le bêlier qui dépasse de ses cornes le troupeau mouvant.

Il aimait les humbles et méprisait l'argent. Il en gagnait avec ses livres et négligeait de le toucher. Son luxe était, le dimanche, de réunir à sa table un petit nombre d'amis auprès desquels ses défiances s'évanouissaient. Il en avait de singulières, se livrait parfois à un étranger, un reporter inconnu, et se tenait sur ses gardes vis-à-vis d'un zèle désintéressé. Aussi le représentait-on revêche, amer, ombrageux, distant. Allons donc! Sa sensibilité, qui se repliait sur lui-même, ne se repliait pas sur les autres. Mais ses préventions étaient fortes et quelquefois fondées sur des apparences. Il observait bien la surface de la nature humaine; il ne la pénétrait pas toujours. Il avait contracté entre les murs de sa chambre, devant la glace, la myopie des grands félidés en cage. Il ne dédaignait pas l'hommage et tenait registre de tout ce qu'on écrivait sur lui. Il employait volontiers, dans la conversation familière, le mot cru, le mot que lui avait appris le père Vatard, bonne gouape parisienne, pour laquelle il était indulgent. Il ne haïssait personne d'ailleurs et ne se montrait impitoyable qu'aux gâcheurs d'encre, aux ménétriers d'art et aux professeurs

dont la critique intempestive fait songer à l'empressement d'un vitrier qu'on n'a pas appelé.

La longue agonie de Huysmans fut édifiante. Les amis qui lui rendaient visite le trouvaient le cou dans les pansements, résigné à la mort comme il l'avait été à la vie. Méthodique jusqu'au bout, il faisait son inventaire avant décès, brûlait les papiers inutiles, réglait la publication de son dernier manuscrit: *Trois églises*. A la fin, il dicta sa lettre de faire-part et demanda qu'on l'ensevelît dans la robe du moine bénédictin, qu'il s'était fait envoyer par son ami le P. Dom Besse, l'ancien maître des novices à Ligugé.

Il s'éteignit le dimanche 12 mai 1907, à sept heures de relevée. Nous l'avions quitté une demi-heure auparavant, la cigarette aux doigts, affectueux et las. . . .

Quel sort, dans l'avenir, aura l'œuvre qu'il laisse? Il est assez difficile de le dire. Néanmoins, soit qu'on l'envisage comme un acte de foi, soit qu'on la considère comme un merveilleux travail d'orfèvrerie, il faudra bien assigner un rang supérieur, dans la littérature du XIX[e] siècle, à l'écrivain qui n'humilia jamais l'indépendance de l'artiste le plus raffiné, devant les devoirs du chrétien le plus scrupuleux.

LUCIEN DESCAVES.

Juin 1913.

TABLEAUX DE PARIS

LE N° II DE LA RUE DE SÈVRES[1]

(*De Tout*)

Les anciennes maisons de Paris dont les dispositions intérieures sont à peine changées deviennent si rares qu'il est vraiment intéressant de les noter. L'une d'elles, celle où je fus en partie élevé et où j'habitai si longtemps, 11, rue de Sèvres, est, à ce point de vue, curieuse.

Elle fut un couvent de Prémontrés et ses couloirs, larges à faire charger des escadrons de cavalerie, sont intacts. Toutes les portes des cellules s'ouvrent sur ces allées; seulement quelques-unes de ces cellules ont été rejointes entre elles et forment de spacieux logis dont les pièces se commandent. Extrêmement hautes de plafond et carrelées, elles sont terriblement froides, l'hiver, et je me souviens d'y avoir passé, dans un immense appartement au premier, toute une enfance à la glace. Les moyens de chauffage étaient succincts à cette époque-là et l'on se bornait à se mettre en rond devant un feu de bois, avec un paravent par derrière, si bien que l'on avait les pieds cuits et le dos gelé. Mais en dehors même de ses gigantesques

[1] Où Huysmans demeura le plus longtemps et s'occupa même d'un atelier de brochage qu'avait dirigé, avant lui, sa mère.

corridors et de son large escalier dans lequel un régiment défilerait à l'aise, cette bâtisse vaut par ses superbes caves, taillées en ogive, pareilles à des nefs d'églises. Pendant le bombardement du siège et de la Commune, les habitants de la maison s'y réfugièrent et elles étaient si peu humides que les draps des lits demeuraient secs. En des jours plus heureux, ces celliers bonifiaient merveilleusement le vin et je me rappelle ces vieux bourgognes pelure d'oignon dont ma famille était fière et que des années de bouteille dans le sable de ces cryptes rendaient incomparables. Ils parfumaient, quand on débouchait les flacons, la pièce, et ils tonifiaient autrement que les kolas, que les chaux, que toutes les balivernes roboratives inventées par les pharmacopoles de notre temps.

Tout cela existe encore, sauf le vieux bourgogne. L'aile droite située dans la cour est l'ancien monastère; l'établissement de brochure dont je parlai dans les *Sœurs Vatard* occupe le rez-de-chaussée; les ateliers sont l'antique réfectoire et les deux étages surmontés de greniers convertis en des chambres sont les cellules des moines.

Seules, les cahutes élevées au fond et à gauche dans la cour sont modernes. On les a construites sur des jardins au bout desquels se dressait autrefois une maison de bains. Vers 1847, dans cette cour, il y avait une petite baraque glorifiée de l'étiquette de « Bouillon hollandais » où l'on débitait des soupes grasses et des portions de bœuf. Il disparut dans une faillite et il est aujourd'hui remplacé par un minuscule jardinet dans lequel un concierge s'efforce de cultiver des fleurs.

Le *Calendrier historique et chronologique de l'Église*

de Paris pour l'an 1747 nous apprend que cette maison, dont la porte cochère a gardé la belle allure décorative des vieux âges, fut donnée en 1662, par Paul Terrier, profès de l'abbaye d'Ardenne en Normandie, aux couvents réformés de l'ordre des Prémontrés; d'autre part, dans son volume, les *Églises et les Monastères de Paris*, M. Bordier raconte qu'Anne d'Autriche posa, cette même année, la première pierre de l'église qui fut achevée en 1663 et bénite sous le vocable du T. S. Sacrement de l'Autel et de l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

Enfin, Germain Brice, dans sa *Nouvelle Description de la Ville de Paris au XVIIIe siècle,* complète ces détails. Selon lui, le sanctuaire fut commencé non en 1662, maïs en 1661, et il fut détruit en 1719 par les moines mêmes qui construisirent à sa place une plus vaste église; celle-là avait cent cinquante pieds de longueur et trente-trois de largeur, en y comprenant les bas-côtés dans les galeries desquels étaient disposées des tribunes qu'on louait à des personnes désireuses de prier loin des foules.

Les Prémontrés possédaient en sus de cet immeuble de la rue de Sèvres qui avait une entrée sur la rue du Cherche-Midi, plusieurs maisons qu'ils avaient achetées et dont ils tiraient de très gros revenus. Parmi ces acquisitions figurent, au dire de Lefeuve, un bâtiment et un jardin contigu au cloître que leur vendit, le 2 juillet 1748, une femme Mallet qui tenait ces biens de son père, un sieur La Violette, marchand de cidre.

En somme, l'espace occupé par leur monastère est, sur le plan de Turgot, énorme; il embrasse

tout le pâté compris entre la rue du Cherche-Midi et la rue de Sèvres et il s'étend à peu près de la hauteur de la rue de la Chaise jusqu'à la place de la Croix-Rouge.

Ces religieux paraissaient fort entendus en affaires et Germain Brice déclare « qu'on a lieu d'être surpris qu'une communauté aussi peu nombreuse et aussi peu connue que celle-ci, dont l'établissement était à Paris si nouveau, ait pu acquérir tant de possessions en si peu d'années. »

Dans tous les cas, ils n'en jouirent pas pendant bien longtemps, car la Révolution les dispersa. Dans leur *Histoire de la Société française pendant le Directoire,* les de Goncourt nous renseignent sur la vente de ces logis :

« Les Prémontrés de la Croix-Rouge ont été achetés par un malheureux tenté par le démon de l'agio. Le pauvre Derbelin espérait revendre avant d'avoir payé ; il ne vendit pas, il ne paya pas et se pendit au cordon de sa sonnette, rue Poupée. . . . »

Les bâtiments furent cédés à d'autres trafiquants plus riches, l'église fut détruite, mais, chose étrange, cette bâtisse, sur l'emplacement de laquelle l'on pourrait édifier au moins deux grandes maisons de rapport, est demeurée indemne.

Qu'étaient, maintenant, ces Prémontrés, si peu connus à Paris, si l'on en croit Germain Brice, vers la fin du XVIIe siècle ?

Cet ordre, on le sait, fut fondé par saint Norbert. Ce saint, né en 1080 à Santen, près de Cologne, se fit recevoir diacre et prêtre à trente ans et il parcourut une grande partie de la France, exhortant les campagnes et les villes à se convertir

et à pratiquer des exercices de pénitence. Il finit par se fixer dans la forêt de Coucy, en un lieu appelé Prémontré, et il y fonda le premier ascétère de son ordre. Ses religieux vécurent sous la règle de saint Augustin et ils devinrent si nombreux que, sur la fin du Moyen Age, ils étaient répartis en mille abbayes d'hommes, trois cents prévôtés et autant, sinon plus, de prieurés, et en cinq cents couvents de femmes connues sous le nom de Norbertines.

D'après le P. Helyot, leur costume se composait d'une robe et d'un scapulaire blancs. Quand ils sortaient, ils se coiffaient d'un chapeau de même couleur et chez eux ils s'affublaient d'un petit camail. Au chœur, pendant l'été, ils étaient seulement revêtus d'un surplis et d'une aumusse blanche et, pendant l'hiver, d'un rochet avec chape et camail blancs.

Quant à saint Norbert, il devint archevêque de Magdebourg et mourut dans cette ville, le 6 juin 1134, après avoir créé un tiers ordre qui a servi de modèle à ceux qu'instituèrent plus tard saint François d'Assise et saint Dominique.

La vie des premiers Prémontrés fut des plus dures. Ils ne mangeaient que du pain, mais, peu à peu, cette trop grande austérité tomba et, comme toujours un excès en amène un autre, ils se mirent à faire bonne chère et au XVII[e] siècle on les trouve portant du linge fin, des bas de soie, des manchettes de dentelles, une calotte de maroquin, se frisant et se poudrant la tête, si bien que des réformes devinrent nécessaires et qu'elles eurent lieu.

C'est à l'une de ces branches réformées de

l'ordre qu'appartenait la communauté de la rue de Sèvres.

La règle y était terrible; pas de linge et des vêtements d'étoffe vile; aucun aliment gras et l'abstinence exigée presque chaque jour; lever à minuit pour réciter matines et nouveau lever à cinq heures et demie pour faire une demi-heure d'oraison mentale avant prime. Le chapitre avait lieu tous les matins et les moindres fautes y étaient cruellement punies. La liste des coulpes inscrites dans la règle n'en finit pas: entrer dans une cellule sans permission, cela valait trois jours au pain et l'eau; rompre le silence ou manquer d'attention au chœur, appeler un religieux sans se servir du nom de « frère, » cela se soldait par une correction corporelle et par un jeûne au pain et à l'eau d'au moins un jour.

L'on peut juger par ces châtiments de ceux qui attendaient les moines coupables de méfaits plus graves. L'apostat qui rentrait au couvent se présentait avec des verges à la main et on le fustigeait à tour de bras, en plein chapitre. Quant à ceux qui avaient commis le péché de chair, ils étaient condamnés à la prison perpétuelle, internés dans les cachots les plus obscurs et privés de la communion, à moins qu'ils ne fussent sur le point de mourir. Dans ce cas, on leur ôtait les menottes et les chaînes pour qu'ils pussent recevoir plus décemment Notre-Seigneur, mais on les leur remettait après.

Tel fut le régime que subirent les moines de la rue de Sèvres. Que de fois, le soir, sur mon balcon, regardant le vieux cloître dont les tuiles se persillent de vertes mousses, j'ai songé à ces reli-

gieux dont l'existence fut très pénible, mais aussi très douce, car ils étaient certainement payés par des joies intérieures de leurs peines ! ce couvent était une vraie ruche de prières et maintenant dans ce réfectoire où on lisait, en mangeant des légumes cuits à l'eau, des vies de saints, les sœurs Vatard flirtent et vacarment ; les cellules des religieux sont habitées par des ménages dont les ébats ne ressemblent en rien aux pieux transports des cénobites qui les occupèrent ; à la place de l'église s'étendent des magasins loués par un libraire qui n'édite que des œuvres matérialistes ; l'on dirait d'une gageure. En résumé, le n° 11 de la rue de Sèvres n'est plus qu'une maison comme une autre ; il a perdu, depuis le départ des Prémontrés, son étampe de sainteté ; mais, eux-mêmes, dont on entend si peu parler aujourd'hui, que deviennent-ils depuis la Révolution, que font-ils ?

Cet institut si florissant jadis est bien réduit. Forcément les observances se sont adoucies et néanmoins le recrutement, si on le compare à celui des autres grands ordres, est quasi nul.

S'il n'a plus de cloître à Paris, il en possède cependant quelques-uns encore en province.

Il se divise actuellement en deux branches ; l'une, dite « des Prémontrés de la congrégation de France, » se compose de deux monastères, celui de Saint-Michel de Frigolet, la maison-mère, célèbre par le siège qu'il soutint, au moment de l'exécution des décrets et celui de Conques, dans l'Aveyron. L'autre dite « des Prémontrés de l'observance commune » a essaimé de sa maison-mère, sise à Mondaye dans le Calvados, deux couvents, celui

de Saint-Joseph de Balarin, à Montréal du Gers et celui de Nantes.

Le tout pour contenir près de deux cents religieux qui se livrent à l'étude et à la prédication ; c'est vraiment peu.

LE QUARTIER NOTRE-DAME

(*De Tout*)

TOUS les historiens de Notre-Dame ont cité le mot de l'un des anciens chroniqueurs de cette cathédrale : « elle terrifie par sa masse ; » et, le fait est, qu'elle est sombre et énorme ; elle ne suscite pas l'image de ce printemps de la pierre qu'évoquent les végétations fleuries d'Amiens, de Reims et de Chartres. Avec sa façade noire et nue, elle dégage une impression de mésaise et de froid ; elle est une basilique hivernale ; on ne la sent point aimer ce Paris qu'elle domine ; elle n'a pas ce geste de Notre-Dame de Chartres dont les deux clochers semblent les doigts levés des vieux évêques prêts à bénir la ville agenouillée à leurs pieds ; ses bras, à elle, se dressent et ils menacent plus qu'ils n'implorent. En tout cas, elle cache ses mains dans ses manches de pierre et se refuse à signer les foules ; elle n'est pas, pour tout dire, un sanctuaire bon enfant, une cathédrale maternelle.

Mais c'est peut-être aussi la faute des siens ! elle a été vilipendée et spoliée par eux comme pas une et elle se désintéresse de leurs peines. Que subsiste-t-il d'authentique dans cette église ? l'ossature dont d'incessantes réparations n'ont

pas trop adultéré les contours et les deux roses du transept qui sont demeurées presque intactes; le reste est neuf. Les verreries de la nef, du chœur, des chapelles, ont été brisées et des peintures cuites par d'absurdes vitriers les remplacent; le jubé a été démoli; le vieil autel avec ses colonnes de cuivre et sa pyxide suspendue a été jadis bazardé, on ne sait où; la statue colossale de saint Christophe qui se tenait debout, à l'entrée du vaisseau, a disparu de même que les stalles du XIVe siècle. Quant aux châsses elles ont été fondues par les sans-culottes et les carreaux noirs et blancs d'un jeu de dames suppléent aux pierres tombales, gravées d'effigies et d'inscriptions, qui pavaient autrefois son sol.

Le XVIIe siècle a commencé ces déprédations et la Révolution les a finies.

Notre époque, qui voulut soigner Notre-Dame, s'est bornée, pour sa part, à la gratter et à la rafistoler du haut en bas. Le fameux Viollet le Duc l'a rajeunie, lui a râclé l'épiderme, l'a poncée de telle sorte qu'elle a complètement perdu sa patine de prières, sa rouille de cire, son hâle d'encens.

Telle qu'elle est, elle assume néanmoins encore une magnifique allure avec sa nef plantée de lourds piliers, son arc triomphal ouvrant sur la baie géante du chœur, ses colonnes filant d'un jet jusques aux voûtes; sans doute, elle n'a pas la légèreté des basiliques d'Amiens et de Chartres qui s'effusent, ravies, en plein ciel; elle ne sort pas d'elle-même, elle tient à la terre et ne s'en arrache point; mais ce qu'elle demeure majestueuse et ce qu'elle apparaît, à cause même de sa pesanteur, grave! Elle semblerait, en somme, plutôt dédiée

au Dieu sévère de la Genèse qu'à l'indulgente Vierge, si la gracilité de son transept ne vous révélait qu'elle est bien, en effet, placée sous le vocable de Marie et qu'elle s'effile à son image et qu'elle sourit divinement et qu'elle s'humanise. Ce transept est la partie vraiment supérieure de Notre-Dame; les murs s'émincent et pour s'alléger encore cèdent la place aux verres; et ses deux roses sont des roues de feu, aux moyeux d'améthyste, des roues où le violet de cette gemme, symbole de l'humilité et de l'innocence, domine; c'est une féerie quand le soleil pénètre dans le vide vitré des trous; il longe les rais amenuisés de pierre, allume entre eux des grappes de flammes, fulgure comme un bouquet d'artifice, dans le cercle radié des jantes.

Ce sont les roues en ignition du chariot d'Élie et l'on dirait également de ces touffes attisées de lueurs, des fleurs de braises écloses dans une serre ronde de verre.

La gloire de Notre-Dame de Paris est là et non dans ses façades vantées; la vérité est que son extérieur ne vaut plus que par sa masse; toutes les statues sont retapées ou entièrement refaites, si bien que la flore délicieuse d'art qui montait naguères, ainsi qu'au long d'un espalier, le long de ses murs, est morte et qu'elle a été remplacée par une végétation toute moderne d'ornements et de statues fabriquées à la grosse, d'après les modèles des sanctuaires d'Amiens et de Chartres.

Il n'y a donc à s'extasier, ni sur ses portails, ni sur ses voussures en vieux-neuf, ni sur sa flèche datée de 1859, sur pas grand'chose hélas! car la coque brute de ses pierres et ses deux lourdes tours

qui présentent cette particularité de ne jamais se faire ombre, demeurent seules, presque indemnes; mais si, au point de vue de l'art, cette cathédrale n'est qu'une œuvre de second ordre, elle n'en est pas moins intéressante pour d'autres motifs; elle diffère de ses congénères, elle est plus mystérieuse que ses sœurs, plus savante et moins pure; elle n'est pas autant à Dieu que les autres, car elle recèle des secrets interdits, ente sur la symbolique chrétienne les formules de la kabbale, est tout à la fois catholique et occulte. Ainsi, les trois portes de sa façade principale, qui sont désignées par les archéologues sous les noms de « Porte du Jugement, » « Porte de la Vierge, » « Porte de Sainte-Anne et de Saint-Marcel, » allégorisent, suivant certains occultistes, la Mystique, l'Astrologie et l'Alchimie, ces trois sciences en honneur au Moyen Age; et cette dernière baie sur le trumeau de laquelle saint Marcel, neuvième évêque de Paris, se dresse, foulant aux pieds un dragon qui s'échappe du cercueil d'une femme adultère, contient, avec ses figures hiéroglyphiques, le recipé du grand œuvre, la recette de la pierre philosophale. L'on trouvera dans un traité de Gobineau de Montluisant, l'un des hermétistes du XVII[e] siècle, la description secrète de cette porte qui, avec la tour Saint-Jacques et quelques carreaux de la Sainte-Chapelle, constitue le dernier texte lapidaire des légendes spagyriques d'antan.

Derrière Notre-Dame s'étend maintenant un square; jadis, le jardin s'épandait jusqu'à la pointe de l'île et servait de lieu de promenade aux chanoines du chapitre. Un cartulaire de 1258 appelait ce terrain « mota papalordorum » « la motte

des gens d'église; » la Morgue s'est substituée à ses bosquets et ses dalles, aux pelouses; puis, pour enlaidir le site, l'on a construit, sur la gauche, au bout de la rue du Cloître, de gigantesques bâtisses qui masquent, du côté de l'île Saint-Louis, la vue de la cathédrale. On a préservé le musée de Cluny du blocus qui le menaçait et personne n'a songé à sauver Notre-Dame!

Cette rue du Cloître, qui longe la basilique, garde encore, à son entrée, près de la place du parvis, quelques vieilles bicoques dont les façades se reculent, comme gênées de céder le pas à des maisons neuves. Elle a été d'ailleurs parée d'un bien étonnant palais de briques agrémenté de deux tourelles pareilles à des fûts que surmonteraient deux citrouilles, la queue en l'air, et orné sur toutes ses faces de peintures allégoriques telles que l'Humanité, la Famille, le Négoce et l'Hygiène. Ce monument qui fut commandé par feu M. Ruel est utilitaire et plaisant, car il s'emploie à deux fins, étant à la fois une resserre pour voitures et une salle pour chansonnettes de concert et pièces de théâtre.

Plus intéressante est la rue Chanoinesse qui a si bien maintenu son aspect provincial décrit dans « l'Envers de l'histoire contemporaine » de Balzac, qu'il est difficile de s'y promener, sans évoquer le mélancolique souvenir de Mme de la Chanterie et du petit couvent laïque qu'elle y fonda: cette voie a conservé ainsi que ces sentes qui l'entourent, la rue Massillon, la rue des Ursins, la rue des Chantres, ses hautes fenêtres, ses portes-cochères aux vantaux couleur de vert de bouteille ou de pain d'épice, munies d'énormes marteaux et carre-

lées de clous. A l'heure actuelle, elle est encore dénuée de boutiques, mais son silence de naguère n'est plus, car la plupart de ses bâtisses acquises par un quincaillier sont devenues des dépôts d'appareils de chauffage et d'ustensiles d'hydrothérapie et de cuisine; et c'est, dans l'après-midi, un perpétuel va-et-vient de camions et d'hommes.

Bien qu'elle foisonne de souvenirs, elle ne dit plus rien; le 16 où vécut Racine est quelconque; le 17, qui est l'ancienne maison capitulaire, est non moins banal et non moins laid; il faut pénétrer dans l'intérieur même de ces bâtisses pour les entendre enfin parler et pour y découvrir parfois les plus curieux vestiges qui subsistent d'un Paris mort.

L'on demeure surpris alors, en s'apercevant que des morceaux entiers d'édifices, datant du Moyen Age et même d'avant, vivent enfouis sous la croûte de masures à peine âgées, de masures presque neuves. Le 18 et le 20, qui ne formèrent jadis qu'un seul hôtel, recèlent le monument le plus étrange de tous, la tour de Dagobert.

Il est peu probable que ce roi y ait habité et qu'elle ait même été construite sous son règne, mais elle n'en est pas moins bizarre; et l'on est transporté bien loin de notre temps, lorsque, après avoir traversé une vieille cour convertie en une sorte de hangar et parcouru d'obscurs couloirs formés par les haies de calorifères empilés les uns par-dessus les autres, l'on grimpe son escalier en vrille dont la tige de chêne s'élance d'un jet, en virevoltant sur elle-même, du bas de la tour jusqu'à sa cime. L'on monte dans l'ombre et, peu à peu, les marches s'éclairent; des pièces massives

s'ouvrent de tous côtés, des pièces aux murs énormes, au plafond dénudé, rayé par des saillies brunes de poutres, et finalement l'on aboutit en plein air, par une vague échauguette, sur une plate-forme de zinc.

A quelques pas se profile le vaisseau de Notre-Dame dont les arcs-boutants semblent les côtes décharnées d'un être préhistorique, d'un mammouth immense. Les monstres installés sur les balcons de la tour du nord nous regardent et ils paraissent narguer l'étonnante ligne des toits qui zigzague sous nos pieds. C'est un chaos superposé de tuiles, un amas de derrières de maisons que rejoignent des ponts de sapin, des galeries de bois. Un Paris inconnu gît là, dans cet envers de la rue du Cloître. Un fleuriste, à un quatrième étage, cultive ses fleurs et élève des colombes dans de vastes cages en saillie sur des allées de planches; des loques sèchent de tous côtés, des gens cirent leurs bottes au dehors, vont d'une fenêtre à l'autre, se promènent derrière les parapets, le long des maisons, sur des charpentes; c'est, entre ciel et terre, une Cour des Miracles et cela tient de l'échafaudage des peintres en bâtiments et de la maringote des forains. Vous tournez la tête à droite, et, au-dessus des prises d'air de l'Hôtel-Dieu, des parafoudres s'effilent et la tour Saint-Jacques surgit, dernier souvenir d'une église dont les restes servent d'observatoire à des météorologistes, à des joueurs de longitudes qui ne contemplent plus le ciel que pour y chercher et pour y coter, en un langage de Bourse, des moyennes et des dépressions, des hausses et des baisses; vous regardez à votre gauche, puis derrière vous, et,

après l'opulente cambuse de M. Ruel, l'église de Saint-Paul et de Saint-Louis, celle de Saint-Gervais, et cet édifice de camelots qu'est l'Hôtel de Ville, emplissent l'horizon et barrent la vue.

C'est à peine d'ailleurs si l'on peut exécuter quelques mouvements sur la terrasse de cette tour du roi Dagobert, car sa plate-forme est minuscule. Jadis, paraît-il, une autre tour s'élevait auprès d'elle; l'on n'en retrouve aucune trace. En 1857, une vigne de trois cents ans existait encore dans la cour; on l'a arrachée et la cour est maintenant couverte; l'on ne possède aucun renseignement précis sur les gens qui se succédèrent dans cet hôtel. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il appartenait, avant la Révolution, à l'abbé de Reyglen, chanoine titulaire de Notre-Dame.

Quant aux corps de logis, ils datent du XVIIe et du XVIIIe siècle, mais toutes les boiseries sont enlevées. Les uns sont des dortoirs remplis de lits de camp à l'usage des employés de la fabrique, les autres sont des magasins bourrés, du sol au plafond, de meubles de cuisine et de jardin, de calandreuses et de poêles, de tubs qui font songer aux formidables œufs sur le plat que l'on y pourrait cuire. Si l'on pénètre enfin avec des lanternes dans les caves, il faut se courber en deux, aller et venir dans tous les sens. Arrivés à une certaine profondeur, les escaliers cessent et des pentes qui dégringolent sous des voûtes de plus en plus basses vous mènent dans de nouveaux souterrains, lesquels vous conduisent dans d'autres boyaux et les embranchements se multiplient pour n'aboutir à rien, car ces galeries qui atteignaient autrefois les rives de la Seine sont bouchées.

Une autre antique maison, le 19, est, à un autre point de vue, surprenante. Sous l'énorme hangar qui remplace l'ancien préau et qui ne laisse plus filtrer par les vitres de son toit qu'un peu de jour, deux fenêtres, habillées de petits rideaux de mousseline, sont closes; et, devant elles, une forêt de tuyaux de poêles se dresse. Je me demande ce qu'il peut bien y avoir derrière ces fenêtres, et j'apprends ceci:

Ces croisées sont censées éclairer deux pièces que des locataires habitent. Jadis, quand elles s'ouvraient à la hauteur d'un rez-de-chaussée, sur une cour, elles permettaient à ces gens de ne pas marcher, même par les moins sombres des après-midi, à tâtons, dans des chambres exhalant une odeur continue d'armoire; mais, depuis qu'elles sont encloses dans le hall, elles vivent en pleine obscurité, dans un air qui ne se renouvelle plus, l'été surtout, car, pendant cette saison, ces halliers de tuyaux s'épaississent devant elles, en attendant l'hiver. Tout ce matériel entassé ne partira, en effet, qu'aux approches du froid. Ce n'est donc que vers la fin de l'automne que l'on pratique des coupes dans ces futaies de tôle qui ne suggèrent même point l'illusion d'un peu de nature, d'un peu de nuages courant sur leurs sommets, puisqu'elles ne fument pas!

Alors, si la neige ne vient pas à s'amonceler sur les carreaux du toit, les habitants de ces geôles peuvent voir à quelques pas devant eux, mais cette surprise est compensée par la poussière et par le vacarme des engins qu'on déménage.

Devant la tanière de ces malheureux, j'ai rêvé à d'inexorables misères, mais mon apitoiement fut

rabroué lorsque je sus qu'ils ne payaient pas un loyer de moins de huit cents francs.

Huit cents francs pour gîter dans un chantier de tuyaux de poêles morts, c'est un comble!

Ces immeubles appartenaient jadis au chapitre de Notre-Dame; ils faisaient alors partie d'un petit hameau qui vivait à part et très gaiement dans la grande ville.

Un volume de l'abbé Charrier, *l'Ancien Chapitre de Notre-Dame de Paris et sa maîtrise,* nous renseigne sur ses mœurs et sur ses habitants. Dès le XVIIIe siècle, ce chapitre comprenait huit dignitaires et cinquante-deux chanoines; le doyen était élu par ses collègues ainsi que le sous-chantre. La nomination des autres dignitaires tels que le pénitencier et les trois archidiacres de Paris, de Josas et de Brie revenait de droit à l'évêque.

Le chapitre possédait une mense personnelle qu'il régissait à sa guise; il était dispensé de toute redevance et de tout impôt et il ne relevait pas de la juridiction épiscopale, mais bien du Saint-Siège; le cloître était sa propriété; tout d'abord les chanoines durent seuls s'y fixer, mais dès le XVe siècle leurs parents et leurs amis s'y installent et le vacarme commence. Des plaintes se produisent, mais elles ne semblent pas avoir été écoutées, car, au XVIe siècle, l'aspect mondain et bruyant de ces lieux s'accroît; au XVIIe siècle, il augmente encore et des chanoines déplorent qu'il y ait tant de chambrières dans les maisons et protestent contre l'invasion des carrosses qui roulent dans le quartier après minuit; au XVIIIe, le désordre est à son comble; cette petite population de prêtres, d'enfants de chœur, de chantres, de gens que d'an-

ciens statuts qualifient de « machicots et de clercs de matines, » est noyée dans un amas de familles qui ont fini par s'emparer des hôtels et des églises, des corridors et des rues.

Les chanoines continuent de gémir, mais la Révolution répond à leurs doléances en les supprimant; depuis ce moment, le cloître appartint à chacun et fut, comme tous les quartiers de Paris, un quartier laïque.

Pour parfaire la physionomie de la paroisse, l'on peut citer encore deux anciennes rues, la rue de la Colombe dont le nom figure déjà sur une charte de 1223; mais elle a perdu tout caractère; et les rues des Ursins et des Chantres, celles-là vivent, loin des intruses, entre elles. La rue des Chantres, ainsi qualifiée au XVIe siècle, parce que le chœur de la cathédrale y résidait, semble ignorer que tout un Paris moderne existe. Elle descend tranquillement, sans que jamais un chat y passe, vers la Seine, entre deux rangs de murs qui sont des dos de bâtisses percés, à gauche, de lucarnes à barreaux de fer; à droite, de hautes fenêtres ouvertes presque au ras du sol, et derrière lesquelles l'on aperçoit, dans l'ombre, de probables cartonniers et de possibles tables. Une seule porte se montre sur cette voie, près du quai, celle d'un hôtel sinistre dit des Deux-Lions, et ce garni, flanqué d'un mannezingue, tiendrait, si nous en croyons Lefeuve, la place de l'immeuble qu'habitèrent Héloïse et Abailard.

Si la rue des Chantres a conservé jusqu'à nos jours son nom, il n'en est pas de même de sa voisine. Celle-là a été baptisée et débaptisée et rebaptisée sans mesure. On la voit tour à tour

indiquée sous le vocable de Grande-Rue de Saint-Landry sur l'eau, de rue du Port-Saint-Landry, sur le plan de Bâle de 1552; de rue basse du Port-Saint-Landry, de rue d'Enfer, sur le plan de Turgot; de rue Basse-des-Ursins, et enfin de rue des Ursins tout court. La Taille de Paris au XIII[e] siècle relève parmi ses habitants trois taverniers et une dame Agnès au surnom mystérieux de « La Prêtresse. »

De même que la rue des Chantres, la rue des Ursins est composée de derrières de maisons dont les visages appartiennent, les uns à la rue Chanoinesse et les autres au quai aux Fleurs. Aussi presque toutes ses portes, quand elle en a, sont-elles condamnées. Elle est une paralysée des membres inférieurs, mais son buste est encore libre, car des croisées s'y ouvrent et des baies y vivent.

Tel ce quartier Notre-Dame qui contint jadis, en sus de la cathédrale, quatre églises considérées ainsi que ses annexes: Saint-Jean le Rond qui fut le baptistère de Notre-Dame et la paroisse des laïques demeurant dans le cloître; elle était située le long de la basilique, là où s'aperçoit l'entrée des tours: suivant Lebeuf elle datait du XIII[e] siècle et elle a été démolie en 1748; Saint-Aignan fondé par Etienne de Garlande vers 1120 et dont les débris agonisent encore dans les bâtiments qui donnent sur le n° 19 de la rue des Ursins et le n° 26 de la rue Chanoinesse; Saint-Denys, érigé à si peu de distance de l'abside de Notre-Dame qu'on l'appela Saint-Denys-du-Pas; celle-là remonterait au IX[e] siècle et aurait péri en 1831; enfin Sainte-Marine qui naquit, en 1228, du temps de Guillaume III, évêque de Paris, fut plus spécia-

lement réservée au mariage des personnes séduites avant l'heure et plus particulièrement fréquentée par les serviteurs de l'évêque.

Ces chapelles qui furent toujours pleines de fidèles au temps où le peuple croyait en Notre Seigneur sont toutes les quatre mortes; la cathédrale subsiste seule, maintenant; et elle est, elle-même, du soir au matin, déserte. Les passagers — parmi les vivants — sont des touristes qui croassent en feuilletant des guides, et — parmi les défunts — des cadavres venus de l'Hôtel-Dieu voisin, des dépouilles sans le sou et que l'on expédie, au galop, Dieu sait comme!

LA BIÈVRE

(*Croquis Parisiens*)

A Henry Céard

La nature n'est intéressante que débile et navrée. Je ne nie point ses prestiges et ses gloires alors qu'elle fait craquer par l'ampleur de son rire son corsage de rocs sombres et brandit au soleil sa gorge aux pointes vertes, mais j'avoue ne pas éprouver devant ses ripailles de sève, ce charme apitoyé que font naître en moi un coin désolé de grande ville, une butte écorchée, une rigole d'eau qui pleure entre deux arbres grêles.

Au fond, la beauté d'un paysage est faite de mélancolie. Aussi la Bièvre, avec son attitude désespérée et son air réfléchi de ceux qui souffrent, me charme-t-elle plus que toute autre et je déplore

comme un suprême attentat le culbutement de ses ravines et de ses arbres! Il ne nous restait plus que cette campagne endolorie, que cette rivière en guenilles, que ces plaines en loques et on va les dépecer! L'on va pendre aux crocs chaque quartier de terre, vendre à l'encan chaque écuellée d'eau, combler les marécages, niveler les routes, arracher les pissenlits et les ronces, toute la flore des gravats et des terres incultes; la rue du Pot-au-Lait et le chemin de la Fontaine à Mulard qui enlacent toute une lande engorgée de mâchefer et de plâtras, bossuée par des bourrelets et des culs de pots de fleurs, semée, çà et là, de fruits pourris et mangés de mouches, de cendres et de flaques, empuantie par les entrailles mouillées des paillasses et les amoncellements d'ordures qui se tassent longuement dans la bouillie des fanges, vont disparaître et cette vue mélancolisante d'un puits artésien et de la Butte aux Cailles, ces lointains où le Panthéon et le Val-de-Grâce arrondissent, séparés par des tuyaux d'usines, leurs deux boules violettes sur la braise écroulée des nuages, vont faire place aux joies bêtes, aux banals galas des maisons neuves!

Ah! les gens qui ont décidé le pillage et le sac de ces rives, n'ont donc jamais été émus par l'inertie désolée des pauvres, par le gémissant sourire des malades? ils n'admirent donc la nature que hautaine et parée? ils ne sont donc jamais, par les jours de spleen, montés sur les coteaux qui dominent la Bièvre? ils ne l'ont donc jamais enfin regardée cette étrange rivière, cet exutoire de toutes les crasses, cette sentine couleur d'ardoise et de plomb fondu, bouillonnée çà et là de remous

verdâtres, étoilée de crachats troubles, qui gargouille sur une vanne et se perd, sanglotante, dans les trous d'un mur ? Par endroits, l'eau semble percluse et rongée de lèpre ; elle stagne, puis elle remue sa suie coulante et reprend sa marche ralentie par les bourbes. Ici, des huttes pelées, des hangars borgnes, des murs salpêtrés, des briques tartreuses, tout un assemblage de teintes mornes sur lesquelles, pendant à la croisée d'une chambre, un édredon de percale rouge jette comme un réveil sa note éclatante ; là, des cages sans volets pour les mégissiers, des brouettes, les quatre fers en l'air, un trident, un râteau, des vagues figées de laine morte, une colline de tan sur laquelle picore une poule à crête écarlate et à queue noire. En l'air, des toisons secouées par le vent, des peaux râclées qui s'étirent et se détachent avec leur blancheur crue sur la pourriture verdie des claies ; par terre, des baquets hydropiques, des futailles énormes où marine dans des teintes de feuille morte et de bleu sale la croûte liquéfiée des cuirs ; plus loin enfin des peupliers piqués dans une boue de glaise et un tas de masures qui s'escaladent et se haussent les unes par-dessus les autres, étables sordides où toute une population de gosses fermente aux fenêtres pavoisées de linge sale.

Eh oui, la Bièvre n'est qu'un fumier qui bouge ! mais elle arrose les derniers peupliers de la ville ; oui, elle exhale les fétides relents du croupi et les rudes senteurs des charniers, mais jetez au pied de l'un de ses arbres un orgue qui crachera en de longs hoquets les mélodies dont son ventre est plein, faites s'élever dans cette vallée de misères la voix d'une pauvresse qui lamentablement chantera de-

vant l'eau une de ces complaintes ramassées au hasard des concerts, une romance célébrant les petits oiseaux et implorant l'amour, et dites si ce gémissement ne vous prend point aux entrailles, si cette voix qui sanglote ne semble pas la clameur désolée d'un faubourg pauvre!

Un peu de soleil — et, merveilles des joies navrées — des grenouilles coassent sous des roseaux, un chien s'étire, les pattes écartées, la queue en l'air, une femme passe un petit panier au bras, un homme en casquette chemine, le brûle-gueule aux dents et, sous la garde de mioches qui se roulent dans la boue, un fantôme de rosse blanche pâture dans les terrains vagues.

Les travaux sont commencés. Le remblai de la rue de Tolbiac barre l'horizon déjà; le lait de chaux va masquer de son uniforme blancheur les ulcères diaprés du quartier souffrant; les grands ciels gris sur lesquels se découpent encore les séchoirs à jour des peaussiers et des chamoiseurs seront prochainement bouchés. Bientôt sera à jamais terminée l'éternelle et charmante promenade des intimistes, au travers de la plaine que sillonne, en travaillant, l'active et misérable Bièvre.

LE COIFFEUR

(*Croquis Parisiens*)

L'ON s'assied devant une psyché d'acajou qui contient sur sa plaque de marbre des lotions en fioles, des boîtes à poudre de riz en verre bleu, des brosses à tête aux crins gras, des peignes acérés et chevelus, un pot de pommade ouvert et montrant la marque d'un index imprimé dans de la pâte jaune.

Alors l'exorbitant supplice commence.

Le corps enveloppé d'un peignoir, une serviette tassée en bourrelet entre la chair du cou et le col de la chemise, sentant poindre aux tempes la petite sueur de l'étouffement, l'on reçoit la poussée d'une main qui vous couche le crâne, à droite, et le froid des ciseaux vous fait frissonner le derme.

Au bruyant cliquetis du fer que le tondeur agite, les cheveux s'éparpillent en pluie, tombent dans les yeux, se logent dans les cils, s'attachent aux ailes du nez, se collent aux coins des lèvres qu'ils chatouillent et piquent, tandis qu'une nouvelle poussée de main vous couche subitement le crâne à gauche.

Tête à droite, tête à gauche, fixe. Et ce va-et-vient de Guignol continue, aggravé par le galop des cisailles qui manœuvrent autour des oreilles, courent sur les joues, entament la peau, cheminent le long des tempes, barrent l'œil qui louche ébloui par ces lueurs claires.

— « Monsieur, veut-il lire le journal ?

— Non.

— Un beau temps, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui.

— Il y a des années que nous n'avons eu un hiver aussi doux.

— Oui. »

Puis un temps d'arrêt ; le funèbre jardinier s'est tu. Il vous tient l'occiput maintenant entre ses deux poings et le voilà qui, au mépris des éléments les moins contestés de l'hygiène, vous le balance, en haut, en bas, très vite, penchant sa barbe sur votre front, haleinant sur votre figure, examinant dans la glace de la psyché si les crins tondus sont bien de longueur égale ; le voilà qui émonde, par-ci, par-là, encore, et qui recommence à faire cache-cache avec votre tête qu'il tente en appuyant dessus de vous rentrer dans l'estomac pour mieux juger de l'effet de sa coupe. La souffrance devient intolérable. — Ah ! où sont-ils donc les bienfaits de la science, les anesthésiques vantés, les pâles morphines, les fidèles chloroformes, les pacifiants éthers ?

Mais le coiffeur halète, épuisé par ses efforts, souffle comme un bœuf, puis se rue de nouveau sur votre caboche qu'il ratisse maintenant avec un petit peigne et rabote sans trêve avec deux brosses.

Un soupir de détresse vous échappe, tandis que déposant ses étrilles, il secoue votre peignoir.

— « Monsieur veut-il une friction ?

— Non.

— Un shampooing alors ?

— Non.

— Monsieur a tort, cela raffermit le cuir chevelu et détruit les pellicules. »

D'une voix mourante, l'on finit par accepter le

shampooing, las, vaincu, n'espérant plus s'échapper vivant de cet antre.

Alors une rosée coule, goutte à goutte, sur votre tignasse que l'homme, les manches retroussées, récure, puis bientôt cette rosée qui pue l'orangeade se change en mousse et, stupéfié, l'on s'aperçoit dans la glace, coiffé d'un plat d'œufs à la neige que de gros doigts crèvent.

Le moment est venu où le supplice va atteindre son acuité suprême.

Brutalement, votre tête voltige comme sur des raquettes entre les bras du pommadin qui rugit et se démène; votre cou craque, vos yeux jaillissent, la congestion commence, la folie menace. Dans une dernière lueur de bon sens, dans une dernière prière, l'on implore le ciel, l'adjurant de vous accorder un genou, une tête de veau, de vous rendre chauve!

L'opération se termine pourtant. On se lève chancelant, pâle, comme au sortir d'une longue maladie, guidé par le bourreau qui vous précipite le chef dans une cuvette, vous le saisit à la nuque, l'asperge à grands flots d'eau froide, puis le comprime fortement, à l'aide d'une serviette et le reporte dans le fauteuil où pareil à une viande échaudée, il gît sans mouvement, très blanc.

Il ne reste plus, après les cruelles souffrances endurées, qu'à subir le dégoût des manipulations finales, l'enduit de poix écrasé dans les paumes et plaqué sur le crâne écorché de nouveau par les dents des peignes.

C'est fait, on est dégarroté, debout, libre; l'on écarte les offres de savon et de lubin; l'on paye et l'on fuit à toutes jambes de la périlleuse officine, mais, au grand air, l'égarement s'efface, l'équilibre

revient, les pensées reprennent tranquillement leur marche.

On se trouve mieux portant, moins mûr. En même temps qu'il vous sarclait le poil, le merlan vous a comme par miracle allégé de plusieurs ans; l'atmosphère semble plus clémente et plus neuve, des fraîcheurs d'âme éclosent, mais elles se fanent, hélas! presque aussitôt, car les démangeaisons que procurent les cheveux coupés, tombés dans la chemise, se font sentir. Et lentement, couvant un rhume, l'on retourne chez soi, admirant l'éternel héroïsme des religieux dont les chairs sont, nuit et jour, volontairement grattées par l'âpre crin des durs cilices.

LA SOUPE AUX MENDIANTS

(*Marthe*)

Elle se réveillait de ces visions, l'esprit détraqué, les joues en sueur, elle suffoquait dans sa chambre, et parfois elle descendait pour prendre l'air et se traînait le long des murs, avec une démarche et des gestes de mourante. La fraîcheur du matin, le clair soleil chassaient ces rêves et elle allait tomber sur un banc, dans un jardin public ou dans un square, regardant le sol qu'elle creusait avec la pointe de ses bottines, tamisant, au travers de ses doigts, de la terre en poudre. Mais tous ces enfants qui faisaient des petits pâtés avec des seaux en fer-blanc l'exaspérèrent; ils lui rappelaient le temps où, elle aussi, se ventrouillait dans la

poussière et plantait des branches d'arbre sur des tas de cailloux. Elle se prit alors à errer dans Paris, et un jour qu'elle déambulait ainsi au hasard elle tomba, au détour d'une route, devant une caserne, à l'heure où les mendiants viennent chercher la soupe.

Elle s'arrêta dans une sorte de cul-de-sac bordé au nord par cette caserne, quelques marchands de vins où buvaient, à l'ombre de pins en caisse, des vieillards, pansus comme des tourailles; au sud, par une échoppe à fritures et à crêpes, un restaurant interlope avec ses bols de riz au lait et ses crêmes tremblantes, et par un sordide marchand de bric-à-brac, à la porte duquel pendaient en désarroi des crinolines dont les chairs s'étaient dissoutes et dont les carcasses d'archal sonnaient aux vents.

Plus près enfin, à l'entrée de l'impasse, trois arbres aux troncs flacheux dressaient de leurs manches de terre des bras éplorés et difformes.

Une pelletée de misérables avait été jetée dans le ruisseau au pied de ces trois arbres. Il y avait là des pauvresses aux poitrines rases et au teint glaiseux, des ramassis de bancroche, des borgnes et des ventrées de galopins morveux qui soufflaient par le nez d'incomparables chandelles et suçaient leurs doigts, attendant l'heure de la miche.

Accotés, accroupis, couchés les uns contre les autres, ils agitaient des récipients inouïs: casseroles sans queue, pots de grès cravatés de ficelles, bidons cabossés, gamelles meurtries, bouillottes sans anses, pots de fleurs bouchés par le bas.

Un soldat leur fit signe et tous se précipitèrent en avant, tête baissée, aboyant comme des dogues,

puis, quand leurs écuelles furent pleines, ils s'enfuirent avec des regards voraces et, le derrière sur le trottoir, les pieds dans le ruisseau, ils avalèrent goulûment leur bâfre.

LE PASSAGE A NIVEAU

A L'ATELIER

(*Les Sœurs Vatard*)

DEPUIS le départ du père, la maison n'était pas gaie. Il leur manquait, le gros homme, avec le gargouillis de sa pipe qui charbonnait et l'égouttement de sa salive dans le crachoir. Elles étaient tout désorientées, Céline surtout qui n'aimait guère à raccommoder le linge, tournait les pouces, allait du buffet à la croisée, se penchait sur la balustrade, enfilant d'un coup d'œil la rue Vandamme.

Leur maison était proche du coin, naturellement planté de barreaux rouges et de raisins en tôle bleue, de cette rue et de la rue du Château. Leur chambre, à elles, prenait jour derrière le logis, sur la voie du chemin de fer de l'Ouest. A cet endroit, la ligne était coupée par un pont suspendu et grillagé à hauteur d'homme et, au-dessous, un passage à niveau s'ouvrait pour les voitures, surmonté d'une tour en bois, agrémentée d'horloges.

Pendant les premiers temps, les jeunes filles avaient trouvé tout ce grouillement, toute cette

vie de machines très divertissants. Aujourd'hui qu'elles étaient habituées au bruit, elles ne constataient plus qu'un insupportable inconvénient, celui d'avoir à foison chez soi de la poussière de charbon et de la fumée noire.

Souvent elles s'étaient aperçues, en se peignant, que les dents de l'outil criaient, ramenant de leur tête ces escarbilles qui se nichent dans les cheveux et la barbe des gens penchés à une portière lorsqu'un train détale. Elles étaient obligées de se ratisser, tous les jours que Dieu fait, au peigne fin; mais Vatard restait sourd à leurs jérémiades. Les inconvénients de ce logement avaient cet avantage que le loyer était exorbitant de bon marché. Lui, s'était parfaitement accoutumé aux sifflets et aux trompes; sa fenêtre s'ouvrait d'ailleurs sur la rue Vandamme.

— On n'en meurt pas, répondait-il; quand vous auriez de la poussière dans les oreilles, en voilà-t-il pas? eh bien, vous les savonnerez plus fort, il n'en sera que ça!

Des traînes de mousseline noire se déchiraient là-haut, avec de longs craquements; le ciel s'étendait comme un surplis immense, couleur de scabieuse, dont les pans retroussés seraient tenus, çà et là, par des clous de feu. Une odeur de charbon brûlé, de fonte qui chauffe, de vapeur et de suie, de fumée d'eau et d'huiles grasses, montait. Au loin, la gare s'estompait, dans une buée jaune, étoilée par les points orangés des gaz, par les lanternes blanches des voies laissées libres.

Le ciel semblait charrier derrière l'embarcadère des nuées plus torrentueuses et plus lourdes et au-dessus des deux triangles enflammés des

vitres, un cadran s'allumait, rondissant comme une lune traversée par deux barres noires.

Presque en face de la fenêtre, un amas de bâtisses dont les pieds disparaissaient dans l'ombre découpaient l'arête de leurs toits sur l'obscurité qui devenait moins dense à mesure que le regard s'élevait; puis, serrée entre des palissades et des masures, des carrés de choux et des arbres, la voie s'épandait à l'infini, striée par des rails qui luisaient sous le rayon des lanternes comme de minces filets d'eau.

Deux locomotives manœuvraient, mugissant, sifflant, demandant leur route. L'une se promenait lentement, éructant par son tuyau des gerbes de flammèches, laissant tomber de son bas-ventre ouvert, des braises, gouttes à gouttes. Puis une vapeur rouge l'enveloppa du faîte aux roues, sa bouche béante flambait et, se redressant et se recourbant, une ombre noire passait devant l'éblouissement de la fournaise, bourrant la gueule de la bête de pelletées de tourbe.

Elle rugissait et grondait soufflant plus fort, la panse arrondie et suante, et, dans le grommellement de ses flancs, le cliquetis de la pelle sur le fer de sa bouche sonnait plus clair. L'autre machine courait dans un tourbillon de fumée et de flammes, appelant l'aiguilleur pour qu'il la dirigeât sur une voie de garage, signalée au loin par le feu jaune d'un disque, et elle ralentissait sa marche, dardant des jets de vapeur blanche, faisant onduler sur le zigzag d'un rail qui reliait deux voies, la jupe de son tender, piquée d'un rubis saignant.

Sur le côté, une luciole verte scintillait, indi-

quant une bifurcation, et des sifflets, tantôt aigus et comme impatientés, tantôt étouffés et comme implorants, se croisaient.

Un son de trompe courut, se répercuta, s'affaiblit et de nouveau brama, d'intervalles en intervalles. Les gardiens fermaient les barrières du passage à niveau, — un train de grande ligne s'avançait au loin. — Un renâclement farouche, un cri strident, trois fois répété, déchira la nuit, puis deux fanaux, semblables à d'énormes yeux, coururent sur le rail qui miroita, à mesure que le train roulait. La terre trembla et, dans une buée blanche, tisonnée d'éclairs, dans une rafale de poussière et de cendre, dans un éclaboussement d'étincelles, le convoi jaillit avec un épouvantable fracas de ferrailles secouées, de chaudières hurlantes, de pistons en branle; il fila sous la fenêtre, son grondement de tonnerre s'éteignit, l'on n'aperçut bientôt plus que les trois lanternes rouges du dernier wagon, et alors retentit le bruit saccadé des voitures sautant sur les plaques tournantes.

Des hommes se mouvaient confusément sur la route laissée libre par le passage du train; le fil des signaux grinça; une tache de sang troua la sombreur du ciel, abritant la voie interdite; les barrières se rouvrirent, les haquets passèrent.

La nuit était complètement tombée. Aucun train ne sillonnait l'espace; l'on entendait seulement au loin, près de la gare de Ceinture, une machine qui ululait et semblait sangloter dans l'ombre; parfois des bouffées de vent s'engouffraient dans les fils du télégraphe et les faisaient vibrer avec un aigre cliquetis qui s'éteignait lamentable comme une plainte, puis la voix des

locomotives en partance roulait, profonde et basse; sous le pont, une hutte d'aiguilleur entrouvrit sa fenêtre et un rayon de lampe sauta dans le fouillis du lierre qui l'encadrait et s'y débattit. La lucarne se refermait, un mince filet d'or rose se brisa sur la grappe éraflée des feuilles, zigzagua rapidement, puis tout redevint noir; à gauche, deux hommes, assis sur un banc, causaient, et le feu de leurs pipes luisant dans l'ombre faisait entrevoir dans un soudain éclair, des côtés de visages, des tranches de nez, des bouts de doigts. — Plus loin enfin, sept ou huit machines, perdues dans la nuit, le dos tourné et le trou béant, fumaient. On eût dit des lunes rouges, rangées les unes à côté des autres, et les lunes jaunes des cadrans de l'embarcadère et du pont s'élevaient plus haut, dominées encore par le disque étincelant de la lune qui, émergeant des nues comme d'un lac d'eau sombre, poudra de sa limaille d'argent tout le champ des manœuvres.

Quand les deux sœurs arrivèrent à l'atelier, toutes les ouvrières faisaient cercle autour d'une petite fille de quatre à cinq ans, une blondine maigriotte et blanche. Le matin, une femme était venue et avait demandé à la contre-maître si elle ne pourrait pas prendre l'enfant comme apprentie. La contre-maître stupéfaite avait déclaré qu'une petite fille aussi jeune était incapable de tout travail. Alors la femme s'était mise à pleurer, disant qu'elle était dans le malheur, que son mari était mort, qu'elle était obligée, pour vivre, de vendre, dans la rue, des nèfles et des pommes, que l'enfant était trop peu raisonnable pour rester seule à la maison, qu'enfin elle ne consentirait jamais

à l'envoyer dans une crèche ou à la confier à des gardeuses; et de ses mains qui tremblaient elle s'essuyait les paupières et les joues, suppliant, avec des hoquets dans la voix, qu'on voulût bien lui garder sa petite.

L'enfant, voyant tant de monde autour d'elle, se détournait, en faisant la moue, et avait de grosses larmes dans les cils; la contre-maître, très apitoyée, la prit dans ses bras, la mit sur ses genoux et, tricotant des jambes, elle chantonnait: A dada, sur mon bidet, prout, prout, prout cadet! — La petite battait des mains et criait: Encore! Et quand la contre-maître, essoufflée, la remit à terre, elle lui tirait sa pèlerine, la priant de lui faire toujours à dada. La mère eut un regard de folle et, se précipitant sur sa fille, elle l'enlaça, la baisa éperdument. La petite se remit à pleurer; alors la grosse Eugénie la fit danser en rond avec elle et, embrassant ses menottes, elle disait: C'est pas avec des pauvres petites mains comme celles-là qu'elle pourrait travailler! vrai, on n'y peut pas songer, ce serait un crime!

Tout le monde branla le chef en signe d'approbation. Enfin la contre-maître, après avoir consulté le patron qui ne s'y opposa point, dit à la mère que c'était une affaire entendue, qu'on aurait bien soin de l'enfant, qu'elle pourrait l'amener tous les matins, et venir la chercher tous les soirs. La pauvre femme murmura: Pauline, dis merci aux dames; — mais Pauline avait pris peur et se cachait la tête dans les jupes de sa mère. — Alors, pendant qu'une ouvrière l'allé-chait avec un morceau de sucre, la femme s'en

fut doucement, la tête baissée, bégayant des mercis, avalant ses larmes.

Au bout de dix minutes, la gamine qui s'était remise à pleurer, criant: Je veux voir maman, moi! gigottait et riait aux éclats. On l'avait assise sur une table! chacune lui donnait des débris de déjeuner et elle tendait avidement les doigts, bredouillant: Nanan, pour Pauline, ça? Sa joie fut au comble, lorsque Désirée lui façonna une poupée avec des rognures de papier jaune et elle fut presque aussitôt du dernier bien avec Moumout qui, mauvais comme une gale pour les hommes et pour les femmes, rentrait ses griffes et se laissait volontiers caresser par les enfants.

LE QUARTIER SAINT-SÉVERIN

(*Le Bièvre et Saint-Séverin*)

POUR se bien figurer l'ancien aspect de ce coin de Paris il faut évoquer le souvenir de certaines villes épargnées de l'Allemagne, ou se rappeler le quartier Martainville, tel qu'il existait, il y a quelques années encore, à Rouen.

C'était un lacis de tranchées noires, de rues sombres fuyant d'abord droit devant elles, puis dessinant des crochets, s'agrippant à celles qu'elles rencontraient, tombant, se relevant, grimpant à des échelles de meunier, descendant en des glissades dans des impasses. Les maisons étaient étroites, tout en hauteur, écartelées, sur leur épiderme de plâtre ou de briques, de grandes

croix de Saint-André en bois, ceinturées à la taille de poutres peintes. Les étages débordaient les uns au-dessus des autres, semblables à des tiroirs à moitié tirés, de commodes à ventre; des balcons en demi-lune surplombaient la rue, et, aux angles, des tourelles s'effilaient en l'air en des cornets d'ardoises, en des capuchons relevés de moines, se terminaient au-dessus du sol en des volutes de colimaçons, en des culs-de-lampe.

En bas, souvent des piliers soutenaient la panse hydropique de la façade qui saillait sur la tête des passants et formait une galerie couverte abritant des soupiraux, des portes à pentures, des porches à barreaux, à judas, à herses, — et si l'on franchissait ces portes, l'on accédait dans d'immenses couloirs voûtés tels que des fours, interrompus çà et là par des escaliers en spirales, en vis de Saint-Gilles.

Et ces corridors menaient à des cours aérées, à de spacieux jardins. Petite sur le devant, la maison s'enflait sur les derrières, vivait à la campagne. Le bruit cessait, éteint dès l'entrée par ces murailles épaisses, par ces pierres sourdes.

Retirées et intimes, dès qu'elles tournaient le dos aux rues, ces maisons batelaient lorsqu'elles faisaient face au public; elles se déhanchaient avec leurs buffleteries de chêne noir, titubaient sous leur bonnet en chausse à filtrer de clown, semblaient débiter des boniments au dehors et ne cesser leurs facéties que pour se recueillir en leur céans; celles de ces bâtisses qui se livraient au commerce adoptaient, tout en restant gaies, l'allure de leur profession; leurs traits étaient façonnés par le métier des gens; elles étaient leurs coquilles,

étaient agencées exprès pour eux; le fournil du boulanger, la forge de l'artisan avaient décidé des contours et des ornements des lieux qui les contenaient; ce n'était pas, comme maintenant, d'indifférentes boutiques, aptes à arborer le comptoir d'un marchand de vins, le magasin d'un fabricant de vélocipèdes ou la resserre d'un droguiste.

Le quartier Saint-Séverin fut, dès son origine, ce qu'il est maintenant, un quartier miséreux et mal famé; aussi regorgeait-il de clapiers et de bouges; son aspect était sinistre à la fois et hilare; il y avait, à côté d'auberges de plaisante mine et d'avenantes rôtisseries pour les étudiants, des repaires pour bandits, des coupe-gorge accroupis dans la fange des trous punais; il y avait aussi, çà et là, quelques anciens hôtels appartenant à des familles seigneuriales et qui devaient s'écarter, avec morgue, de ces tavernes en fête, lesquelles regardaient certainement à leur tour du haut de leurs joyeux pignons le sanhédrin des bicoques usées, des ignobles cambuses où gîtaient les voleurs et les loqueteux.

Mais que ces bâtisses fussent jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, elles étaient quand même lancées pêle-mêle dans le tourbillon cocasse des rues qui les conduisaient au galop de leurs pentes, les jetaient dans des pattes d'oie, dans des tranchées, dans des places plantées de piloris et de calvaires; et, là, d'autres maisons s'avançaient à leur rencontre, leur faisaient la révérence, ou dansaient en rond, le bonnet de travers, les pieds dans un tas de boue. Puis le cercle de la place se rompait et les rues repartaient, se faufilaient en de maigres sentes, finissaient par se perdre dans

des allées en sueur, dans les tunnels obscurs des grands porches.

Au milieu de ce sabbat de chemins égarés et de cahutes ivres, la foule grouillait, harcelée par les cloches qui la conviaient aux offices, arrêtée par des moines qui quêtaient au nom de « Jésus, notre Sire, » amusée par les cris des marchands qui se croisaient, par les chandeliers qui bramaient à tue-tête: « chandoille de coton, chandoille! » par l'herbier qui annonçait ses amis fleurant comme baume, par l'oubloier cher aux enfants, le fabricant de gâteaux secs et de rissoles, qui lançait ce refrain singulier, tout à la fois surpris et peureux: « Dieu! qui appelle l'oubloier? »

Il y avait, dans chaque rue, comme une foire à demeure. Les négociants harpaient la clientèle, se disputaient si bien sa bourse qu'un édit décréta que nul ne pourrait aguicher le chaland, tant qu'il serait dans la boutique d'un autre; c'était la retape commerciale, telle qu'elle se pratiquait, il y a quelques années encore, ainsi qu'un souvenir des vieux âges, sur le carreau du Temple.

La nuit, tout ce hourvari des affaires cessait. Le couvre-feu sonnait à Saint-Séverin; chacun se barricadait et fermait boutique; les rues, éclairées par les veilleuses placées au pied des Vierges debout dans leurs cages treillissées de fer, valsaient, silencieuses, dans l'ombre. Alors les écoliers ribaudaient avec les voleurs et les filles. Bien que le prévôt de Paris eût, au XIVe siècle, rendu une ordonnance prescrivant aux femmes qui s'assemblaient à l'abreuvoir Mâcon et dans d'autres lieux de se retirer, le soir, après dix heures, sous peine de vingt sols parisis d'amende, les filles n'en

pullulaient pas moins, soutenues par les étudiants et les filous, et elles ne tenaient pas plus compte de ces injonctions que de celles qui leur défendaient de porter des robes traînantes, des collets renversés et des chapeaux d'écarlate ou des jupes rouges.

Les mendiants, les prostituées et les grinches sont restés depuis le Moyen Age dans ce coin de ville, mais les étudiants semblent l'avoir pour jamais quitté. Ils ne franchissent guère maintenant le boulevard Saint-Germain et le boulevard Saint-Michel qui enserrent le labyrinthe des vieilles rues. A l'heure actuelle, le quartier Saint-Séverin, le seul, à Paris, qui conserve encore un peu de l'allure des anciens temps, s'effrite et se démolit chaque jour; dans quelques années, il n'y aura plus trace des délicieuses masures qui l'encombrent. On nivellera d'amples routes, l'on abolira les tapis-francs, l'on refoulera le long des remparts les purotins et les escarpes; une fois de plus, les moralistes s'imagineront qu'ils ont déblayé la misère et relégué le crime; les hygiénistes clameront également les bienfaits des larges boulevards, des squares étriqués et des rues vastes; l'on répétera sur tous les tons que Paris est assaini, et personne ne comprendra que ces changements ont rendu le séjour de la ville intolérable. Jadis, en effet, on ne grillait pas, l'été, dans des rues étroites et toujours fraîches et l'on ne gelait pas l'hiver, dans des sentes à peine ouvertes et à l'abri des vents; aujourd'hui, l'on rissole, au temps des canicules, dans les saharas du Carrousel et de la place de la Concorde et l'on grelotte, par les frimas, sur ces interminables avenues que balaient les bises. Sans doute, les égouts déodorisés puent

moins, mais nous avons à humer, en échange, les infectes senteurs des asphaltes et des gaz, des voitures à pétrole et des pavés de bois.

Naguère, derrière les logis, s'étendaient des jardins en fleurs et d'immenses cours; maintenant les croisées s'ouvrent sur des puisards et se touchent; les gens qui n'habitent pas sur la rue étouffent; l'air était derrière les façades et il est désormais devant; de même pour les arbres: ils ont sauté par-dessus les maisons et ils s'étiolent, actuellement, à la queue-leu-leu, sur des trottoirs, les pieds pris dans des carcans de fonte. En somme, l'espace est le même qu'autrefois, mais il est réparti d'une façon autre.

Ajoutons qu'au temps passé l'on respirait à l'aise chez soi, dans de hautes et de salubres chambres, et que maintenant l'on s'anémie dans de minuscules loges dont les cloisons de papier et les plafonds bas laissent filtrer tous les bruits. Personne ne peut plus souffrir en paix, si son voisin dont il lui faut, malgré lui, subir la vie, est père.

Ni silence, ni bouffées de verdure, ni place pour se mouvoir au dedans; aucun moyen de s'abriter du chaud et du froid au dehors, tels semblent être les résultats obtenus par ce fameux progrès dont tant de jobards nous rebattent les oreilles, depuis des ans!

Je ne vois pas, en tout cas, ce qu'au point de vue de la salubrité et de l'hygiène, la classe moyenne a gagné à ces changements.

Quant aux pauvres, c'est autre chose: l'on est en train de détruire leurs derniers refuges. Jadis, ils pourrissaient dans les casemates en pierre des

vieux bouges; dorénavant, ils crèveront dans les greniers de zinc des maisons neuves. Autrefois, ils s'hébétaient avec des breuvages impétueux, mais qui ne les foudroyaient point; aujourd'hui, ils se saoulent avec des mixtures qui les calcinent en quelques mois et les rendent fous. Dans le quartier Saint-Séverin, plus qu'ailleurs peut-être, cette vérité s'affirme.

En attendant que les tapis-francs de ses ruelles soient démolis, d'immenses assommoirs et de formidables bars se sont installés à tous les nouveaux rez-de-chaussée de ses avenues. Dans les anciennes tanières qui existent encore, dans le cabaret de la Guillotine de la rue Galande, pour en citer un, Trolliet, le patron, versait à ses habitués des consommations dures au goût, mais quasi saines; son vin valait celui que débitent aux ménagères les épiciers du coin et, bien qu'elle fût un peu véhémente, son eau-de-vie de marc était louable. N'ayant pas de frais généraux, il pouvait livrer des boissons honnêtement frelatées, à bon compte; mais il n'en est pas de même de ces abreuvoirs que l'on vient de fonder et dont les dépenses d'installation et de loyer sont énormes.

Attirés, comme des papillons de nuit, par l'illumination furieuse de ces salles, les purotins commencent à déserter déjà les antiques mannezingues et ils vont s'ingurgiter, le soir, dans un décor qui les éblouit, des poisons explosifs, des liquides de colère et de meurtre.

Les hygiénistes et les marchands de morale qui se réjouissent de voir disparaître, un à un, les chenils séculaires de Saint-Séverin, verront de combien montera, dans cette paroisse, la cote des

criminels et des aliénés, lorsqu'on aura complètement aboli les traces des tavernes d'antan, pour y substituer partout le luxe moderne des grands bars.

DU DILETTANTISME

(*Certains*)

L'UN des symptômes les plus déconcertants de cette époque, c'est la promiscuité dans l'admiration. L'art étant devenu, comme le sport, une des occupations recherchées des gens riches, les expositions se suivent avec un égal succès, quelles que soient les œuvres qu'on exhibe, pourvu toutefois que les négociants de la presse s'en mêlent et que les étalages aient lieu dans une galerie connue, dans une salle réputée de bon ton par tous.

La vogue de ces amusettes s'explique.

D'abord, l'aridité des cerveaux dévolus aux gens du monde découvre dans la régulière parade des dessins et des toiles de frivoles ressources prêtes à alterner avec les discussions fripées de la politique et les tarissables potins sur le théâtre; puis les lieux communs sur la peinture suppléent parfois aussi, le soir, aux cancans mondains et conjurent les somnolentes réflexions des parties de bouillotte ou les diplomatiques silences des joueurs de whist.

Enfin, — et cette raison suffirait à elle seule — visiter et soi-disant admirer les œuvres les plus différentes et les plus hostiles, implique une largeur d'esprit, une élasticité d'aise artistique, vraiment flatteuses.

En littérature, plus particulièrement, les connaisseurs sans préjugés foisonnent. Tout le monde, en effet, — et qui en doute? — est expert à juger des phrases. Parfois, il se trouve des fossiles, des êtres arriérés, des bourgeois naïfs qui avouent ne pas être absolument sûrs de la véracité des appréciations qu'ils avancent sur la peinture; d'aucuns conviennent, au besoin, que le sens musical leur échappe et vont même jusqu'à prétendre que les œuvres de Wagner ne sont peut-être pas tout à fait insanes, mais aucun n'a jamais confessé sa parfaite ineptie à comprendre une page de prose ou de vers. Prenez dans la masse de Paris les plus blasonnés des princes et les plus véreux des fruitiers du coin; choisissez, dans le tas, la plus vidangère des filles ou la baronne la plus en vue, et aussitôt une opinion, assise, voulue, raisonnée, ferme, s'échappera d'eux, à propos d'un livre. Jamais, au grand jamais, personne ne conviendra qu'il est absolument inapte à apprécier un art qui est cependant le plus compliqué, le plus verrouillé, le plus hautain de tous.

Au reste, qui de nous n'a vu parmi les papiers reliés que les bourgeois et les gens du monde appellent « leur bibliothèque » le côte à côte indécent d'un Ohnet et d'un Flaubert, d'un Goncourt et d'un Delpit? Qui ne s'est délicieusement senti remué, alors que le connaisseur jetait d'un ton négligent: « Moi, vous savez, je suis éclectique, tout m'intéresse, j'ai, là, sans restriction d'écoles, les spécimens d'art les plus divers. » Un jeune gentleman qui dit admirer très sincèrement l'*Assommoir* d'Émile Zola n'a-t-il pas tout récem-

ment encore exprimé devant moi l'ardent désir que M. Sarcey, le sénile matassin, le cuistre pluvieux du *Temps*, réunisse enfin en un livre les éjaculations théâtrales de ses lundis!

Eh bien! ces individus sont des gens à esprit ouvert, des fouille-au-pot délicats, des dilettanti!

Ah! l'on a peut-être tout de même abusé de ce mot de dilettante, dans ces derniers temps! Au fond, en laissant de côté le sens si vaniteusement faux qu'on lui prête, l'on arrive, en le serrant de près, à le décomposer, à le dédoubler en les deux réelles parties qui le composent:

— Imbécillité d'une part — lâcheté de l'autre.

Imbécillité pour les gens du monde; lâcheté pour la presse qui les dirige.

Imbécillité, c'est-à-dire, au point de vue artistique qui nous occupe, non-sens complet de l'art, versatiles louanges tirées au petit bonheur, ainsi que des boules de loto, d'un sac, parfaite ignorance traduite par d'élogieux ponts-neufs.

Le plus décisif exemple de ce que j'avance nous a été fourni au point de vue pictural, il y a quelques ans. Les expositions de Delacroix et de M. Bastien Lepage se touchaient; les dames qui, comme chacun sait, s'intéressent vivement à la peinture — et la comprennent autant que la littérature — ce qui n'est pas peu dire! — passaient, sans sourciller, de l'exposition des Beaux-Arts à l'exhibition de la maison Chimay, et regardaient avec une admiration égale l'entrée des Croisés à Constantinople de Delacroix et les bouvières d'opérettes costumées par le Grévin de cabaret, par le Siraudin de banlieue, qu'était M. Lepage. Les rengaines sévissaient: « On admire le beau

où qu'il se trouve. Parce que Delacroix fut un grand peintre, est-ce une raison pour que M. Bastien n'en soit pas un autre? » Et personne, non, personne ne tressaillait devant cette ridicule familiarité d'un office et d'un salon, devant cet incroyable coudoiement d'un laquais et d'un maître!

Mais ces gens-là sont des inconscients. Froidement, ils se promenaient, jaugeant l'œuvre des deux peintres à laquelle ils adjoindront certainement, dans leurs besoins d'éloges, celles de Lobrichonne et d'Adrienne Marie, alors que la mort arrêtera enfin le flux des sentimentales vignettes dont ces industrieuses personnes nous inondent!

Lâcheté, ce mot s'applique à la critique d'art. De même que le critique littéraire qui en fait métier, le critique d'art est généralement un homme de lettres qui n'a pu produire de son propre crû une véritable œuvre. Parmi eux, quelques-uns ont la vacuité de cervelle des gens du monde qu'ils envient et singent; leurs opinions sont dès lors connues. Mais, il en est d'autres, plus ouverts, plus rusés, qui professent, sous le nom de dilettantisme, la nécessité de ne pas se lier, le besoin de ne rien affirmer, la lâcheté, pour tout dire, de la pensée et l'hypocrisie de la forme.

Pour les critiques, c'est un terrain de rapport que ce fluctueux terrain sur lequel ils se meuvent. Vanter ou dénigrer les artistes morts; éviter de se compromettre, en parlant de ceux qui vivent; encenser en de sportulaires phrases les vaches à lait académiques des vieux prix; baladiner avec des thèses soumises et des idées en carte; débiter, sous prétexte d'analyse, les lieux communs les

plus fétides, dans une langue limoneuse, simulant sous l'obscurité des incidentes la profondeur; tel est le truc. Le critique hésitant et satisfait, amorti et veule, qui manie cette pratique, est aussitôt réputé homme de goût, homme bien élevé, compréhensif et charmant, délicat et fin, — ah! surtout, délicat et fin! C'est pour lui tout honneur et profit et j'imagine du reste que c'est là tout ce qu'il cherche.

Non, la vérité c'est qu'on ne peut comprendre l'art et l'aimer vraiment si l'on est un éclectique, un dilettante. L'on ne peut sincèrement s'extasier devant Delacroix si l'on admire M. Bastien Lepage; l'on n'aime pas M. Gustave Moreau si l'on admet M. Bonnat, et M. Degas si l'on tolère M. Gervex.

Heureusement que ce profitable état de dilettante a un revers; fatalement, dans ces excès de pusillanimité, dans ces débauches de prudence, la langue se débilite, coule, revient au style morne et plombé des Instituts, se liquéfie dans le verbe humide de M. Renan; car l'on n'a pas de talent si l'on n'aime avec passion ou si l'on ne hait de même; l'enthousiasme et le mépris sont indispensables pour créer une œuvre; le talent est aux sincères et aux rageurs, non aux indifférents et aux lâches.

Et combien y en a-t-il maintenant de peintres et qui peinent et qui ragent et qui souffrent sur leurs œuvres?

CRITIQUES D'ART, DE LITTÉRATURE ET DE MŒURS

LA TOUR EIFFEL

(*Certains*)

TOUS les dithyrambes ont sévi. La Tour n'a point, comme on le craignait, soutiré la foudre, mais bien les plus redoutables des rengaines: « arc de triomphe de l'industrie, tour de Babel, Vulcain, cyclope, toile d'araignée du métal, dentelle du fer.» En une touchante unanimité, sans doute acquise, la presse entière, à plat ventre, exalte le génie de M. Eiffel.

Et cependant sa tour ressemble à un tuyau d'usine en construction, à une carcasse qui attend d'être remplie par des pierres de taille ou des briques. On ne peut se figurer que ce grillage infundibuliforme soit achevé, que ce suppositoire solitaire et criblé de trous restera tel.

Cette allure d'échafaudage, cette attitude interrompue, assignées à un édifice maintenant complet révèlent un insens absolu de l'art. Que penser d'ailleurs du ferronnier qui fit badigeonner son œuvre avec du bronze Barbedienne, qui la fit comme tremper dans du jus refroidi de viande? — C'est en effet la couleur du veau « en Bellevue » des restaurants; c'est la gelée sous laquelle

apparaît, ainsi qu'au premier étage de la tour, la dégoûtante teinte de la graisse jaune.

La tour Eiffel est vraiment d'une laideur qui déconcerte et elle n'est même pas énorme! — Vue d'en bas, elle ne semble pas atteindre la hauteur qu'on nous cite. Il faut prendre des points de comparaison, mais imaginez, étagés, les uns sur les autres, le Panthéon et les Invalides, la colonne Vendôme et Notre-Dame et vous ne pouvez vous persuader que le belvédère de la tour escalade le sommet atteint par cet invraisemblable tas. — Vue de loin, c'est encore pis. Ce fût ne dépasse guère le faîte des monuments qu'on nomme. De l'Esplanade des Invalides, par exemple, il double à peine une maison de cinq étages; du quai d'Orléans, on l'aperçoit en même temps que le délicat et petit clocher de Saint-Séverin et leur niveau paraît le même.

De près, de loin, du centre de Paris, du fond de la banlieue, l'effet est identique. Le vide de cette cage la diminue; les lattis et les mailles font de ce trophée du fer une volière horrible.

Enfin, dessinée ou gravée, elle est mesquine. Et que peut être ce flacon clissé de paille peinte, bouché par son campanile comme par un bouchon muni d'un stilligoutte, à côté des puissantes constructions rêvées par Piranèse, voire même des monuments inventés par l'Anglais Martins?

De quelque côté qu'on se tourne, cette œuvre ment. Elle a trois cents mètres et en paraît cent; elle est terminée et elle semble commencée à peine.

A défaut d'une forme d'art difficile à trouver peut-être avec ces treillis qui ne sont en somme

que des piles accumulées de ponts, il fallait au moins fabriquer du gigantesque, nous suggérer la sensation de l'énorme; il fallait que cette tour fût immense, qu'elle jaillît à des hauteurs insensées, qu'elle crevât l'espace, qu'elle plantât, à plus de deux mille mètres, avec son dôme, comme une borne inouïe dans la route bouleversée des nues!

C'était irréalisable; alors à quoi bon dresser sur un socle creux un obélisque vide? Il séduira sans doute les rastaquouères, mais il ne disparaîtra pas avec eux, en même temps que les galeries de l'Exposition, que les coupoles bleues dont les clincailles cloisonnées se vendront au poids.

Si, négligeant maintenant l'ensemble, l'on se préoccupe du détail, l'on demeure surpris par la grossièreté de chaque pièce. L'on se dit que l'antique ferronnerie avait cependant créé de puissantes œuvres, que l'art des vieux forgerons du XVIe siècle n'est pas complètement perdu, que quelques artistes modernes ont eux aussi modelé le fer, qu'ils l'ont tordu en des mufles de bêtes, en des visages de femmes, en des faces d'hommes; l'on se dit qu'ils ont également cultivé dans la serre des forges la flore du fer, qu'à Anvers, par exemple, les piliers de la Bourse sont, à leur sommet, enlacés, par des lianes et des tiges qui s'enroulent, fusent, s'épanouissent dans l'air, en d'agiles fleurs dont les gerbes métalliques allègent, vaporisent, en quelque sorte, le plafond de l'héraldique salle.

Ici rien; aucune parure si timide qu'elle soit, aucun caprice, aucun vestige d'art. Quand on

pénètre dans la tour, l'on se trouve en face d'un chaos de poutres, entrecroisées, rivées par des boulons, martelées de clous. L'on ne peut songer qu'à des étais soutenant un invisible bâtiment qui croule. L'on ne peut que lever les épaules devant cette gloire du fil de fer et de la plaque, devant cette apothéose de la pile de viaduc, du tablier de pont!

L'on doit se demander enfin quelle est la raison d'être de cette tour. Si on la considère, seule, isolée des autres édifices, distraite du palais qu'elle précède, elle ne présente aucun sens, elle est absurde. Si, au contraire, on l'observe, comme faisant partie d'un tout, comme appartenant à l'ensemble des constructions érigées dans le Champ de Mars, l'on peut conjecturer qu'elle est le clocher de la nouvelle église dans laquelle se célèbre, ainsi que je l'ai dit plus haut, le service divin de la haute Banque. Elle serait alors le beffroi, séparé, de même qu'à la cathédrale d'Utrecht, par une vaste place, du transept et du chœur.

Dans ce cas, sa matière de coffre-fort, sa couleur de daube, sa structure de tuyau d'usine, sa forme de puits à pétrole, son ossature de grande drague pouvant extraire les boues aurifères des Bourses, s'expliqueraient. Elle serait la flèche de Notre-Dame de la Brocante, la flèche privée de cloches, mais armée d'un canon qui annonce l'ouverture et la fin des offices, qui convie les fidèles aux messes de la finance, aux vêpres de l'agio, d'un canon, qui sonne, avec ses volées de poudre, les fêtes liturgiques du Capital!

MILLET

(*Certains*)

Toutes les fois que la clinique des Beaux-Arts expose, dans ses ambulances du quai Malaquais, les œuvres d'un peintre mort, je suis pris de peur. Constamment l'expérience rate. Delacroix même et Manet ne sont pas sortis intacts de cette bagarre zélée de toiles. Pour Corot, ce fut un désastre; sa légère fumée de pipe avait fui et le rien du tout de ses tableaux apparaissait derrière ce brouillard dissipé d'un ciel unique dont on ignorait et la latitude et l'heure; crépuscule ou lever de jour, brume de chaleur ou nuées de pluie, c'était tout un; du gris noyant une ébauche de dessin, du gris réveillé par le coup de vermillon que frappait un personnage quelconque, coiffé d'un béret rouge; quant à Courbet, ce fut l'entière révélation des idées ouvrières servies par le pinceau d'un vieux classique; ce fut la définitive explosion de l'abdominale cervelle de ce gros mufle.

Je me remémorais ces lamentables antécédents, alors que les possesseurs des œuvres de Millet les exposèrent sous les hangars recherchés du quai. L'expérience a-t-elle été déplorable ou propice? les déboires attendus ont-ils été subis? Millet est-il ce grand peintre qu'à l'heure actuelle toute la presse, à l'envi, prône?

Non — si l'on considère la morne imposture de ses paysans travestis suivant l'immuable formule de La Bruyère et si l'on ne tient compte

que de ses huiles, monocordes et coriaces, banales et rancies, fausses et frustes. Oui — jusqu'à un certain point, si l'on examine seulement deux ou trois de ses pastels.

Mais il faut l'affirmer tout d'abord, ses paysans sont, dans leur genre, aussi conventionnels, aussi fictifs que les Fadette, que les Champi, que tous les butors d'opéra-comique inventés par cette vieille danseuse de revue, par cette vieille filatrice d'idéal bêta qu'on nommait la Sand. Tandis qu'elle muait en d'incorporels Céladons les crasseux rustres de son Berri, Millet changeait en d'innocents forçats, en de maladroits rhéteurs, les paysans des environs de Fontainebleau, les gens de la Brie.

Alors qu'il représente un paysan, éreinté, appuyé sur sa houe, regardant devant lui de ses prunelles mortes, il ment, car il est vraiment temps de le dire, à la fin! — le paysan, exterminé par d'incessants labeurs, le paysan crevant de besoin, hurlant de misère, sur la glèbe, n'existe pas. Soutenir qu'il est heureux, évidemment non, car il faut bien qu'il laboure et qu'il sème, qu'il vendange et qu'il gaule; mais quoi! mettez en face de cet homme qui possède ou loue pour quelques sols une chaumière, qui élève parfois une vache ou un porc, toujours des poules, souvent des oies, qui récolte dans un petit jardin des pommes de terre et des choux, mettez un ouvrier de Paris, et voyez la différence. Sans chercher les plus misérables et les plus épuisés des artisans des villes, sans citer les broyeurs de salsepareille aux vomissements incoercibles, les tritureurs de céruse, les amalgameurs de mercure aux entrailles corrodées et aux

os mous, prenez un imprimeur dont la profession est quasi douce. Levé comme le paysan dès l'aube, il trime, enfermé, sans arrêt, sans trêve, jusqu'à la nuit, puis il rentre dans un garni rogue, aspire la pestilence enragée des plombs, boit de combustibles breuvages et, s'il demeure célibataire, satisfait sur de périlleux locatis ses besoins d'amours; si malheureux qu'il soit, le paysan tâche du moins en plein air, il se grise d'innocentes piquettes, s'étanche sur de sains fumiers de chairs, rentre dans une chambre aérée, hume, s'il veut, dans son jardinet, les tonifiants souffles des soirs. Est-ce qu'il les a, l'ouvrier parisien, ces causettes prolongées le long des routes, ces goûters à la bonne franquette, ces flânes perpétuelles, tous ces alibis reposants des rustres? — Il en est de même pour les femmes. Ainsi qu'une bête de somme, la paysanne rentre les foins et fend le bois et poêlonne, et bêche et vêle. Oui; — mais une ouvrière cloîtrée depuis le matin dans l'air raréfié d'un Bon Marché ou d'un Louvre, une femme toujours debout et attentive aux souhaits d'une foule, est plus souffreteuse et plus débile, plus douloureusement laminée par la vie, plus vraiment à plaindre!

Tenez encore que pendant le gel, le paysan se repose et se chauffe les tibias devant des bourrées qui ne coûtent rien et que, pendant ce temps, la femme du peuple trie des escarbilles, fait des pâtés de vieux coke mouillé dans des terrines, se ranime, elle et ses mioches, au hasard des détritus, le mieux qu'elle peut; en fin de compte, les paysans ne sont pas à plaindre quand on compare leur sort à celui des ouvriers et même à celui de la plupart des employés des villes.

Il est donc souverainement injuste de promulguer notre pitié et de revendiquer en faveur de ces paresseuses brutes une compassion que méritent seuls les mercenaires endoloris des besognes closes.

Mais il faut bien le dire aussi, Millet devait les comprendre ainsi, ses frères de charrue, ses parents d'étable. Lisez ses biographes. L'un des Mantz qui fonctionne dans le vestibule du catalogue vendu à la maison du quai, raconte que Millet avait suivi l'école, dans son village, puis qu'il était venu étudier la peinture chez Delaroche, à Paris; c'est toujours la même chose; nous sommes en face d'un fils de paysan, d'un être mal équarri, à l'ignorance superficiellement rabotée par un cuistre, lâché, dans la capitale, au milieu de peintres non moins ignares mais dont l'esprit populacier s'est dégrossi dans des estaminets et des crêmeries. En fait de lectures, Millet avait sans doute connu la fameuse rengaine de La Bruyère dont j'ai parlé; il avait tâtonné dans les épisodes de la Bible qu'il n'était déjà plus ni assez simple, ni assez affiné pour comprendre. Pêle-mêle, il a transféré ces lectures mal ingérées sur ses toiles, et il nous a servi, au lieu des paysans finassiers et retors, cupides et pleurards de la Brie, des esclaves excédés qui crient grâce et déclament des tirades à la Valjean. Au lieu de butors qui ne prient guère, il nous a dépeint des gens qui se recueillent à l'Angelus, des pâtres idylliques et pieux, comme si le son d'une cloche dans les champs n'était pas pour les bergers le simple signal d'une heure qui désigne le moment d'un goûter, qui marque l'instant convenu d'un retour!

Non, Millet était un peintre, c'est-à-dire un homme doué d'une recommandable adresse des doigts et d'une certaine agilité de l'œil, mais c'était un rustre sans éducation vraie, un ouvrier faussé par des tirades de cabaret d'art, un pacant gâté par des fréquentations d'autres peintres nés à Paris et exclusivement éduqués par des chansons de café-concert et des propos de table d'hôte.

Ce concept du paysan, rhéteur d'allures et de mines, martyr impitoyable d'une société ingrate et d'un sol inclément, une fois admis, arrivons à l'exposition même de ses pastels et de ses huiles.

Ses tableaux si véhémentement célébrés depuis sa mort sont, il faut bien l'avouer, rêches et teigneux, anciens et sourds. Prenez « l'homme à la houe, » ou « l'angelus, » ou « les glaneuses. » Qu'y trouve-t-on? dans un paysage sans clarté, sans air, des figures monotones et rousses, assaisonnées à la boue de sabot, sous un ciel dur. Ces œuvres à l'huile sentent la tâche, la pratique en sueur de ses gros bras. Aucun parmi les vieux maîtres du paysage — car il peint suivant leur rituel — qui n'ait brossé plus franchement une toile; aucun dont les tableaux ne soient ainsi devenus, après quelques années, cartonneux et aigres. En tant que peintre à l'huile, il est médiocre et d'une balourdise qui désespère.

Mais il n'est heureusement pas tout entier dans ces toiles. Un très réel artiste va maintenant sortir de ses œuvres les moins prônées, de ses crayons noirs rehaussés de pastel.

Parmi cette série d'œuvres, celles où s'accuse le plus nettement le tempérament du peintre, sont, à n'en point douter, ses aubes de cam-

pagne nue encore endormie, d'où la figure humaine est bannie ou, à l'horizon, visible à peine.

Alors, il révèle une émotion toute particulière devant « ce petit jour » qui agit si singulièrement sur l'homme. Pour les sensitifs, c'est une sorte de malaise et de trouble; il y a attente d'on ne sait quoi, d'un jour neuf, d'un seuil de matinée, d'un inconnu qu'on rêve; il y a une inquiète surprise à voir ce silencieux accouchement de la lumière sortant peu à peu de la matrice élargie d'un ciel; il y a frisson d'esprit, froid d'âme, désir que ce provisoire de nature cesse, que ces ténèbres passent. Le lever du soleil n'agit pas ainsi sur Millet, dont les nerfs ne vibrent guère, mais une impression étrange lui vient et il la rend avec une énergie qui poigne. L'aurore est, en quelque sorte, pour lui, un armistice conclu entre la terre et l'homme. Voyez sa « Plaine au petit jour, » une plaine abandonnée, avec une herse couchée dans les guérets et une charrue droite se dressant, seule, au-dessus des sillons, alors que tourbillonnent les corbeaux dont les essaims ponctuent de virgules sombres le ciel qui pâlit et lentement s'allume. On dirait de ces terres soulevées, déchirées, la veille, par la marche des socs, d'une région bouleversée par d'exterminatrices luttes. La nuit a mis forcément fin au combat; — la trêve existe, — mais il semble qu'on va maintenant enlever les morts, et que, dès le lever complet de l'astre, la bataille va reprendre, muette, entre le paysan tenace et la terre dure.

Un autre pastel « la Plaine » donne cette même impression douloureuse et hautaine; c'est une plaine immense, couchée sous un ciel que tailladent

à l'horizon des lames de feux blêmes; et déjà tout au loin, l'homme entre en scène, car l'on aperçoit un vague troupeau suivi d'un berger dont la haute silhouette a je ne sais quelle tournure hostile. Au fond, c'est toujours la même idée du Jacques Bonhomme famélique qui guerroie pour manger son pain; mais, ainsi exprimée, sans déclamation de face humaine; ainsi laissée sans désignation directe, ainsi suggérée seulement, elle impressionne.

Puis le pastelliste est autre que le peintre. Les toiles aux horizons rétrécis ne sont plus; le ciel maintenant fuit à perte de vue, l'air baigne les champs et une qualité que Millet possède peut-être plus que tout autre, paraît. La matière brute, la terre, sourd de son cadre, vivante et grasse. On la sent épaisse et lourde; on sent que, sous ses mottes et ses herbes, elle s'enfonce toujours pleine. On hume son odeur, on la pourrait égrener entre ses doigts et entrer à pieds joints en elle. Chez la plupart des paysagistes, le sol est superficiel; chez Millet, il est profond.

Enfin, cet homme, dont les procédés sont si subalternes et dont l'exécution est si vulgaire dans ses tableaux, se révèle soudain dans ses pastels comme possédant un métier personnel, un faire original. Le travail de son crayon noir, ses tracés filiformes, ses traînées d'épingles, ses bordures avec leur adroit ragoût de crayons de couleurs dominent vraiment et pressent.

Là où il était hésitant et lourd, il s'affirme délibéré, quasi leste; ses figures mêmes se décrassent dans la poudre de ses crayons, deviennent moins emphatiques et plus vives et la comparaison est facile à établir, car les mêmes sujets sont sou-

vent traités des deux manières. La « Gardeuse de moutons » tricotant devant un troupeau qu'un chien garde est, peinte au jus de lin, une image de première communion, une illustration nigaude et veule. Crayonnée au pastel, elle s'épure de son gnian-gnian coquet et fade et avoisine le réel ; puis les alentours se modifient. Ce marc de café qui la soutenait dans le tableau s'est changé en de la véritable terre, le firmament s'est élargi, l'air circule, les bêtes pantèlent, car un souffle de vie anime les groupes et frémit presque sous le bonnet rouge et la capuche de la fille.

Si l'on récupère les dissemblances dont j'ai parlé, l'on arrive à coordonner en un tout étrange cette œuvre jadis tant dénigrée et maintenant si démesurément vantée. On découvre en l'homme un rustre qui ne l'est plus assez ou qui l'est trop encore ; dans le peintre, un pesant toilier, imbu des anciens scrupules de la palette et des vieux rites ; dans le pastelliste, peignant la solitude, on trouve un suggestif et douloureux artiste, un maître terrien qui a senti la nature à certaines heures, et l'a, dans un style à lui, gravement, éloquemment rendue.

LES FRÈRES LE NAIN

(*De Tout*)

Les promenades dans les galeries françaises du Louvre, au milieu de seigneurs qui posent en grand apparat et de femmes qui, pour minauder, se dénudent, sont donc rien moins qu'enviables et l'on finit par chercher de tous les côtés, dans ces pièces, si l'on ne dénicherait pas un homme simple, vaguement naïf, qui aurait peint des êtres et des choses pas trop maquillés, un peintre qui aurait projeté un peu d'âme propre sur une toile.

Et l'on trouve, dans la salle réservée au XVIIe siècle, une famille d'artistes qui, par extraordinaire, s'est intéressée aux humbles et aux pauvres gens, les frères Le Nain. Ils sont, cela va de soi, isolés dans la peinture de leur temps et les renseignements que nous possédons sur leur vie sont quasi nuls.

Les Mémoires manuscrits de Dom Leleu sur la cité de Laon nous apprennent qu'en 1632 trois peintres de cette ville nommés Le Nain reçurent des leçons d'un artiste étranger, puis partirent pour se fixer à Paris où ils habitèrent ensemble.

Ils étaient fils d'Ysaac Le Nain, sergent royal au bailliage de Vermandois, et de Jehanne Prévost, sans profession et tous les trois étaient nés à Laon, l'un en 1588, les deux autres en 1593 et 1607. L'aîné s'appelait Antoine, le cadet Louis et le plus jeune Mathieu.

Le premier excella « pour les portraits en miniature et les portraits en raccourci, » le second « pour les portraits à mi-corps et en forme de bustes, » le troisième « pour les grands tableaux tels que martyres de saints et batailles. »

Antoine et Louis moururent à trois jours de distance et furent mariés et Mathieu, qui ne paraît pas avoir pris femme, leur survécut.

Et nous ne sommes guère plus avancés que si le P. Leleu et Champfleury qui le compléta dans deux brochures ne nous avaient rien appris ; parmi les tableaux des Le Nain, qui sont au Louvre, nous ne découvrons ni combats, ni supplices de saints ; nous n'aurions donc aucune œuvre de Mathieu ; en fait de portraits à mi-corps, nous en voyons un, celui d'Henri II, duc de Montmorency ; c'est une toile prudente et qui n'est point de nature à nous perturber ; elle serait donc de Louis. Quant aux miniatures et aux raccourcis, si nous entendons, comme le voulut sans doute Dom Leleu, par « miniatures » des petites scènes d'intérieurs, et par « raccourcis » des figures moins grandes que nature, alors nous devons attribuer tout le lot des Le Nain que détient le musée, à Antoine.

Mais tous ces tableaux ne se ressemblent guère ; si l'un d'eux est superbe, d'autres sont minables ; le plus sage est donc de ne pas essayer de résoudre la devinette et de mettre un prénom au bas de chaque toile. La seule chose qui soit certaine, c'est que ces ouvrages sont, dans la même série, de mains qui diffèrent et que leur valeur est des plus inégales ; ainsi ces « portraits d'intérieurs, » cette « procession, » ces « réunions de famille, » ces « gens qui jouent aux cartes » sont gauchement agencés

et maladroitement peints; la facture est pénible et martelée, les couleurs sont à la fois aigres et mornes; tous les personnages paradent pour la galerie et aucun n'est saisi sur le vif; s'ils étaient mis à côté d'un Terburg ou d'un Metzu, ils s'effondreraient; d'autres, au contraire, sont moins étriqués, peints d'une touche moins mesquine, observés avec plus de laisser-aller et de franchise, la *Forge*, par exemple, d'aspect cartonneux, mais qui persuade par sa volonté même d'être sincère; le *Reniement de saint Pierre*, assez curieux, traité ainsi qu'une scène de genre, avec des reîtres qui rient dans un coin et une servante, d'allure hollandaise, qui contredit d'un geste l'Apôtre; le *Retour de la fenaison* surtout qui contient des groupes trop apprêtés, mais pris sur nature et qui vivent. L'aspect blanchâtre de cette toile est bizarre; on ne peut guère l'expliquer que par cette lumière blafarde qui précède souvent les arrivées d'orages; mais le ton de « blanquette » de l'œuvre est relevé par un rouge de manches de femme, par le citron pâle d'un chaudron dont le cuivre s'éteint et le vert charmant d'un corsage qui se meurt; ce panneau est intéressant par l'étrangeté de sa couleur même; mais la pièce maîtresse des Le Nain, elle n'est point dans cette galerie, mais bien dans la salle de la collection Lacaze. Elle est intitulée *Repos de paysans*, et serait plus justement dénommée, je crois, *Réception* ou *Hospitalité de mendiants;* elle se construit de la sorte:

En tout, sept personnes et un toutou ébouriffé sont assemblés autour d'une table sur laquelle sont placés une cruchette et une miche de pain. Au centre de la toile, un homme assis, la figure cava-

lière et fine, les cheveux en désordre et les yeux bleus, tient un verre; séparés de lui, par la table, au premier plan, deux autres hommes sont également assis; l'un boit un verre de vin, et son costume est un amas rapiécé de loques; l'autre n'a même plus de souliers et, pieds nus, le chapeau de feutre plaqué sur un genou, les mains jointes, il tend une face lasse au nez crochu, aux cheveux et à la barbe en broussailles et il regarde avec une stupeur douloureuse et une lassitude résignée, on ne sait quoi, sans voir; il ne s'aperçoit pas que son hôte va lui présenter un verre; et celui-ci se recule un peu, surpris de cette inattention et de ce silence, et, en bourru bienfaisant, il semble prêt à lui crier: « Ah ça! dites donc, l'ami, et ce verre, est-ce pour demain? » Enfin, derrière le buveur en guenilles dont les lèvres serrent les bords du verre de peur de laisser échapper et de perdre une goutte, une brave femme vêtue de rouge, la domestique ou la femme du maître du logis, sourit en considérant le malheureux qui se désaltère; le reste de la scène est occupé par un gamin à la mine pétillante et qui, près de la hotte d'une cheminée, nous dévisage, par un violoneux qui accorde son instrument, par un autre galopin en haillons et sans chaussures, debout derrière ce mendiant écrasé de fatigue qui rêve ou qui prie peut-être.

L'œuvre est belle, obtenue très simplement, sans truc de phrases larmoyantes et de vains gestes; peinte dans des tons cendrés et olivâtres, avec des couleurs quasi ferrugineuses et quasi tannées, elle dégage une grande mélancolie et aussi beaucoup de bonté, mais une bonté mâle, sans gâteries et sans tendresses; ce Samaritain et

ce vieux vagabond, qui est bien la plus belle figure que je connaisse en art de la résignation pensive et de l'éreintement physique, sont admirables. William Burger, qui nota cette toile, remarque qu'elle a « quelque chose de religieux. » Saint-Victor qui en parla dit « qu'elle fait songer à la communion des agapes » et Champfleury observe à son tour que le caractère principal de ce tableau est « une couleur sobre, protestante. »

Tous les trois ont raison. Il est bien évident, en effet, que cette scène évoque un souvenir des Évangiles que Rembrandt transportait dans la réalité, sans souci d'exactitude locale et d'époque; il est certain aussi que sa teinte exhale un fumet de Bible un peu sèche et qu'elle a un côté rigide de jansénisme; car c'est l'odeur janséniste que ce tableau me paraît fleurer surtout; c'est curieux, d'ailleurs, comme au Louvre, certaines œuvres épandent ce parfum austère et spécial; le magnifique portrait de la Mère Arnaud et de la sœur Catherine de Sainte Susanne, par Philippe de Champaigne, sent le Port-Royal à plein nez et il n'est pas jusqu'à des natures mortes qui ne puissent s'accorder avec le goût sévère des « appelants, » celle, par exemple, de Roland de la Porte, ascétique et superbe, qui habite, elle aussi, dans la salle Lacaze.

Les Le Nain furent-ils catholiques ou hérétiques? Je l'ignore; en tout cas, et ceci est singulier, s'ils ont témoigné d'un sens religieux dans une œuvre qui ne l'exigeait point, ils se sont, par contre, révélés absolument dénués de ce même sens dans un autre ouvrage où il était indispensable de le montrer. Il existe, en effet, une *Nativité* des Le Nain

qui a été donnée par Napoléon Ier à l'église Saint-Étienne-du-Mont. Elle y est encore, mais enfouie dans un fond de chapelle, à droite du chœur ; elle est si mal exposée que c'est à peine si on la peut voir ; vaguement l'on aperçoit une blanchisseuse assise, la chemise ouverte sur une robe rouge et qui s'apprête à allaiter un enfant, tandis qu'auprès d'une cheminée un ange fait chauffer des couches et qu'un autre ange désigne le ciel avec son doigt ; c'est une peinture prévenante et un peu lâche, d'une saveur pieuse, nulle.

En somme, pour résumer l'apport des Le Nain, l'on peut dire que s'ils ont brossé, ainsi que les maîtres des Flandres, des scènes de mœurs, ils les ont conçues d'une façon autre, ne prenant point, de même que Steen ou Brauwer, que Teniers ou qu'Ostade, le paysan et l'ouvrier au moment où ils se réjouissent dans les cabarets et se grisent dans les bouges. Eux ne les ont pas connus joyeux ; ils n'ont pas été les peintres des dimanches et des lundis, mais ceux des autres jours, des jours où l'on besogne, à la forge, à la ferme, aux champs, et où l'on trime. En peinture, ils furent les seuls, au XVIIe siècle, que la misère du peuple toucha, car Callot et Valentin ne s'occupèrent que de nippes arrangées et d'indigences bouffonnes. Ils ont été, en un mot, les peintres des pauvres gens et ce titre me paraît vraiment noble, car il fallait une certaine audace pour oser représenter de véritables manants à une époque où ils étaient considérés un peu moins que les animaux domestiques, que les chiens surtout qu'il était de bon ton alors de faire portraiturer par les artistes à la mode, par Jean-Baptiste Oudry et par Desportes.

BRUGES

En quittant Bruxelles, elle se révèle délicieuse et ayant, seule, conservé l'âme catholique des Flandres; Bruxelles, avec ses boulevards Anspach, ses fontaines phénoménales, ses églises fermées dès midi, ses illuminations furieuses, le soir, serait à fuir si elle n'avait encore sauvé quelques-uns de ses vieux coins, sa grand'place, les salles de son musée, Sainte-Gudule, bien inférieure pourtant aux cathédrales de France; sa nef part, en effet, sur d'énormes piliers, mais ne s'élève pas; elle est pesante ainsi que le peuple qui l'a bâtie; elle est taciturne et massive et elle n'accueille point. Elle appartient, du reste, beaucoup moins à Dieu qu'aux horribles sacristes qui l'exploitent; on s'y promène en payant, et l'on ne prie pas.

A Bruges, au contraire, les églises sont ouvertes et l'on y célèbre des Saluts quand vient la nuit. Je me rappelle la sensation de bien-aise que j'éprouvai, l'an dernier, lorsque j'entrai dans la cathédrale de Saint-Sauveur. L'on se retrouvait chez Notre-Seigneur et chez soi, au milieu de braves gens. La piété flamande n'avait point le côté silencieux et discret de la nôtre; ces fidèles se bousculaient devant l'autel, s'entassaient tous, au même endroit, sans désir d'isolement, mais, une fois installés, ils priaient bien; l'un de mes souvenirs les plus exquis de cette ville est un chapelet débité, à haute voix dans la chapelle noire de l'hôpital de Saint-Jean; il y avait là, pressées les unes contre les autres, des femmes agenouillées,

vraiment implorantes, et ce chapelet, récité en flamand, prenait dans cette langue une savoureuse ampleur. Il y avait, en même temps, un accent de caresse et de fermeté, une sorte d'affirmation raisonnée dans ces voix qui répondaient, plus lentement et d'une façon plus réfléchie que chez nous, au prêtre ; le côté charmant de la ville s'attestait, le complément de ses canaux, de ses musées, de ses vieilles églises, le côté d'âme du Moyen Age qu'elle a gardé.

Mais, justement à cause de cela, elle a aussi le diable caché en elle ; et on le sentait, en flânant par ses rues ; elle fleurait à quelques endroits le soufre ; l'encens et le soufre, à doses différentes, ce sont les odeurs contradictoires de la sournoise Bruges.

Comme à Lyon, où toutes les hérésies survivent, le satanisme fleurit à Bruges ; et ce vice, elle le porte dans les plis de sa physionomie, pour peu qu'on la dévisage ; elle se prête une allure douce et avenante, oui, mais parcourez-la dans tous ses sens ; au bout d'une heure de marche, vous vous apercevrez que ses rues vous leurrent ; vous êtes parti de tel point et vous y voilà revenu ; en somme, vous avez tourné avec elle ; elle est bâtie en ressort de montre, en spirale, et constamment elle vous ramène là où elle peut se faire valoir à ses musées, à ses églises ; elle est cachottière, telle qu'une dévote ; cependant, si l'on y songe, il serait inéquitable de trop lui reprocher sa double face, car elle subit la loi commune ; les extrêmes s'avoisinent et toujours, là où le Seigneur est maître, Satan se glisse.

En dépit de ces manigances infernales qui

n'existent précisément qu'en raison du bon aloi de sa piété et en sont, du reste, la preuve, Bruges est, ainsi que je l'ai dit, un havre pour les catholiques que l'impiété de Bruxelles attriste.

Puis elle a de parfaits monuments dont on ne saurait se déprendre: son église Saint-Sauveur, surmontée d'une tour massive de briques assombries par les ans, une sorte de forteresse, de donjon militaire qui se dresse dans un cercle de canaux verts; et aussi Notre-Dame, la chapelle du Précieux-Sang, l'Hôtel de Ville, la Grand'Place. Rodenbach a excellemment décrit leur attitude, je ne m'y attarderai donc point; tout au plus m'arrêterai-je, pendant quelques minutes, dans cet hôpital Saint-Jean, si intime avec sa vieille porte cochère, ses longs couloirs où passe le costume noir et blanc des sœurs qui se relaient, depuis le XIVe siècle, pour soigner les malades; rien ne semble changé depuis tant d'années; l'on est reculé dans le lointain des âges; la Bruges charmante d'antan est là, surtout dans l'ancienne salle du chapitre, où s'exhibent les Memling.

Comme toujours, le succès va aux œuvres faibles et c'est autour de la châsse de sainte Ursule, peinte à petites lèches, que les Anglais, armés de loupes, se démènent; c'est fort heureux, car ils laissent l'approche des autres œuvres de l'artiste, libre. La merveille que cette collection! Ici, le *Mariage mystique de sainte Catherine,* d'une chasteté réellement extraordinaire; là, l'*Adoration des Mages* où je reconnais un personnage entièrement pris à la *Nativité,* de Roger Van der Weyden, du musée de Berlin: — le *Saint Joseph* tenant un petit cierge — puis une *Vierge* offrant de ses longs doigts fuselés

une pomme à l'Enfant, nu sur ses genoux; l'Enfant est un peu vieillot, mais Elle, elle est peut-être la plus belle Madone que Memling ait jamais peinte. L'analyse des traits serait nulle; l'on ne pourrait inscrire que des cheveux blonds, de grands yeux baissés, un nez long et droit, un front moins bombé, moins large que ceux de ses autres Mères, et une petite bouche, une bouche adorable, qui est une fleur un peu fripée, avec les quelques gerçures d'un léger gel; le tout, hors d'une impossible description, est d'une ingénuité, d'une candeur et aussi d'une distinction et d'une beauté qui ne sont déjà plus, malgré la forme restée humaine, terrestres. Et, au fond, je ne sais même pas si Elle est en chair et en os, car son teint a la blancheur des moelles du sureau et son corps est fragile comme une tige. L'âme a étiré, a aminci, a presque rongé sa pâle et délicate gaine, et elle apparaît, si rayonnante, si pure, que les mots se taisent.

L'on voudrait connaître la vie intérieure d'un tel peintre, mais l'on ne sait même pas quelle fut sa vie extérieure. La légende qui faisait de Memling un soldat de Charles le Téméraire, échappé à la déroute de Nancy et arrivant, au milieu de l'hiver blessé et mourant de faim et de froid, à l'hôpital Saint-Jean qui l'accueillit et le pansa, est controuvée. M. James Weale a démontré, par des pièces découvertes dans les archives de Bruges, qu'il était un bourgeois notable de cette ville, marié, père de trois enfants dont on a noté les noms, Jean, Pétronille et Nicolas. Il possédait en outre deux maisons, payait une rente de neuf escalins à la table des pauvres de Notre-Dame et il prêta de l'argent à la cité pour des frais de guerre: il n'était

donc pas, ainsi qu'on l'a cru, un indigent. Il est né on ne sait où, mais l'on n'ignore point qu'il est mort vers la fin de l'année 1495, à Bruges.

Le musée de l'hôpital Saint-Jean étant connu, il n'est pas besoin de décrire, par le menu, ses œuvres et mieux vaut faire halte, pendant quelques secondes, dans le musée de la ville dont presque jamais personne ne parle.

Ce musée est minuscule; il tient tout entier dans une petite salle, mais il renferme des pièces de premier ordre: d'abord un triptyque de Memling, un *Saint Christophe* et un *Saint Benoît* d'une expression admirable; malheureusement, les panneaux sont dévernis et gâtés par de sottes retouches; puis le *Saint Donatien,* de Van Eyck, mais la Vierge est si laide et l'Enfant si débile que, malgré la facture précieuse et les tons opulents de ce peintre, on s'en lasse; ensuite, un *Jugement dernier* assez bizarre, d'un artiste fort peu connu, Jan Prévost, originaire de Mons et qui peignit, en 1525, ce *Jugement* pour la chambre échevinale de Bruges; enfin, deux tableaux très beaux, d'une saveur très à part, d'une couleur à la fois somptueuse et sourde, le *Jugement de Cambyse,* de Gérard David, un Hollandais, qui vint se fixer, vers 1483, à Bruges et fut sans doute un élève de Memling. Dans l'un de ces tableaux, Sisamne, le juge qui a prévariqué, est étendu sur un chevalet; on lui a déjà écorché toute une jambe et l'on s'apprête à lui retourner la peau du talon, comme une chaussette. Et cet homme grince des dents, tandis qu'on le jugule et que d'autres bourreaux, vêtus de rouge et de jaune, lui entament un bras et commencent à lui inciser la poitrine. Cette scène de tortionnaires

n'a pas cette senteur de basse boucherie dont plus tard les peintres de l'École espagnole s'éprirent; elle est vivante et terrible, mais pas répugnante et vraiment noble.

Ce Gérard David fut un très personnel maître.

Le musée de Rouen possède de lui une *Vierge aux raisins*, entourée de saintes femmes, une Vierge toute de mélancolie et de grâce; elle est noyée, là-bas, dans un tas de pannes.

Au lieu de passer leur temps à changer les tableaux de place, les tristes seigneurs qui régissent notre musée du Louvre feraient beaucoup mieux d'échanger cette œuvre contre autant de panneaux que l'on voudra de l'École de France; ce serait certainement une révélation pour Paris que cette *Madone*, de David.

Pour en revenir à Bruges et la récapituler maintenant en quelques lignes, l'on peut dire qu'elle est à la fois mystique et démoniaque, puérile et grave. Mystique par sa réelle piété, par ses musées uniques au point de vue de l'art, par ses nombreux couvents et par son béguinage; — démoniaque, par sa confrérie secrète de possédés; — puérile, par son goût pour les insupportables verroteries des carillons, — et grave, par l'allure même de ses canaux et de ses places, de ses beffrois et de ses rues.

Mais ce qui domine, en somme, c'est la note mystique; et elle est une ville délicieuse parce qu'elle est dénuée de commerce et que, par conséquent, ses chapelles sont vivantes et que ses rues sont mortes.

DIMANCHE AU VILLAGE

(*En Rade*)

— Je t'emmène à Jutigny, mon neveu, dit l'oncle; c'est le jour où qu'on va chez Parisot faire la partie et prendre un verre.

— Mais, je ne joue pas.

— Que ça fait, tu nous regarderas! . . . Tout de même, c'est pas de refus, dit-il à Louise qui lui offrait du cognac.

— Et amusez-vous! cria la tante Norine, après qu'on eut trinqué; les deux hommes se levèrent et partirent.

— Parisot, c'est un garçon qu'a de l'aisance, racontait, en chemin, l'oncle Antoine; puis, que son auberge vaut de l'argent; et il désignait une grande bâtisse à un étage, assise sur la route de Longueville à Bray, au commencement du village.

Ils pénétrèrent par une porte au-dessus de laquelle se balançait une branche de pin, dans un indescriptible brouhaha. On eût dit que tous ces paysans qui riaient, tassés, les uns contre les autres, se disputaient et allaient en venir aux mains. On acclama le père Antoine et quelques-uns se reculèrent pour lui faire place ainsi qu'à Jacques.

— Qu'est-ce qu'on vous sert? demanda Parisot, un long gaillard dont la tête glabre tenait de celle du bedeau et du jocrisse.

— Donne-nous du cassis et du vin, mon homme, et de l'eau fraîche, répondit le père Antoine.

Tandis que le vieux examinait, les coudes sur la table, le jeu des voisins, Jacques embrassa d'un

coup d'œil la salle, une grande salle aux murs peints en vert d'eau, avec des soubassements et des filets chocolat. Çà et là, des affiches d'assurances et des prospectus d'engrais; un exemplaire de la loi sur l'ivresse collé par des pains à cacheter aux quatre coins; une règle encadrée du jeu de billard et des boules enfilées sur une tringle pour marquer les points.

Au plafond, quelques lampes à schiste; tout autour de la pièce, des bancs d'écoliers et des tables revêtues d'une toile cirée, écorchée, montrant ses fils.

Au centre, un billard massif avec des cuivres du temps du premier Empire et, dans un angle, une haie de queues blanches, à dessins marron.

Un nuage de fumée emplissait la pièce; presque tous les paysans se sortaient de la bouche, les jeunes, des cigarettes et les vieux, des tronçons culottés de pipes.

Jacques les contempla; au fond, tous se ressemblaient; les vieux avaient des tignasses sèches, des oreilles énormes et velues, aux lobes percés mais sans boucles, des pattes de lapin près des tempes, des yeux pas clairs, des nez ronds et gros aux fosses embroussaillées par des poils, une gouttière rasée dessous, des lèvres lie de vin, de durs mentons sur lesquels ils se passaient constamment les doigts.

En somme, ils ressemblaient tous aux cabots qui les imitent, avec leur rire édenté, leur teint au brou de noix et leurs ânonnements si peu comiques; seules, les mains turgides, noires aux articulations, les ongles écrasés, fendus, éternellement sales, les calus et les croûtes des paumes, le

cuir régredillé, couleur de pelure d'oignon des revers, indiquaient qu'ils travaillaient réellement la terre.

Et les jeunes avaient l'air de souteneurs et de soldats. Ils ne portaient pas des favoris en pattes de lapin, mais de courtes moustaches et des crânes tondus ras. Vus, de tête seulement, ils appartenaient à l'armée; du chef aux pieds, sous leur haute casquette, dans leur grande blouse bleue tombant jusqu'aux chevilles, ouverte sur le devant, laissant passer un gilet mastic garni de boutons pointillés, découpés dans une sorte de fromage d'Italie ferme, dans leur pantalon gris et leurs pantoufles à talons, brodées, ils simulaient, à s'y méprendre, la pêche des barrières parisiennes dont ils avaient le dandinement des hanches et le renversement des poings.

Ils turbulaient autour du billard, croisant leurs queues comme des armes, se sautaient sur les épaules pour se faire plier, se tapaient les cuisses, se frottaient des allumettes sur les fesses, et ils s'engueulaient ainsi que des gens qui vont s'égorger, braillant, la bouche en avant, les uns sur les autres, prêts à se manger le nez et à s'éborgner avec leurs gestes qui s'achevaient en des bourrades amicales et de gros rires.

Les vieux hurlaient, pour leur part, aussi fort, frappant du poing la table, chaque fois qu'ils jetaient une carte, ou bien s'arrêtant, en tiraient une à moitié de l'éventail de leur jeu, puis la renfonçaient, en se contractant par un rictus des mâchoires la peau des fanons.

— C'est-il pour demain? criaient les autres.

Et, une fois le coup terminé, les récriminations commençaient.

— T'aurais dû jouer cœur! — Mais non. — Si da. — Bougre d'empoté, quoi donc que t'aurais fait à ma place? puisque je te dis que le pique était maître!

— De l'eau! — une absinthe pour moi! — un Picon, Parisot! et l'aubergiste, traînant les pieds, apportait la consommation dans un verre, tandis que son fils, un long cadet lagingeole qui dormait tout debout, errait dans la salle, en promenant une carafe.

Eh, par ici, l'andouille! — Mais oui, mais oui, comme ça le monde est plus content. — Ben, on le croirait point. — Je te dis que c'est un menteux. — En vérité, ben sûr, elle a si peu d'âge. — Non, j'y vas les dimanches, mais pas les jours. — Oh là! . . . oh là! . . . ah ben c'étant!

Jacques perdait la tête dans ces interjections, dans ces bribes de causeries qui lui parvenaient, coupées par le fri-fri d'une lèchefrite criant dans la pièce voisine, par le roulement du billard dont les queues brandies en arrière menaçaient de l'aveugler.

Il regarda l'oncle Antoine; il sirotait placidement son mélange de cassis et de vin et marquait avec un bout de craie sur la table les points du jeu.

Jacques commençait à s'ennuyer démesurément dans ce vacarme. Une odeur de vieux gilet de flanelle, de copeaux de crasse, de bran, une senteur d'étable et des bouffées de lie l'enveloppaient en même temps que des milliers de mouches bourdonnaient autour de lui, s'abattaient en masse sur le sucre, pompaient les taches de la table, se reposaient sur ses joues ou se lissaient les ailes sur le bout de son nez.

Il les chassait, mais elles revenaient en hâte, plus sifflantes et plus têtues.

Je voudrais bien filer, pensait-il, mais l'oncle Antoine commençait une partie de piquet. Il changea de place et Jacques eut près de lui un vieux paysan qui portait un collier de barbe comme certains grands singes; et il dut se reculer, car le nez de cet homme, qui avait la mine d'un professeur au jus de réglisse, égouttait ainsi qu'un filtre du café qui coulait sur la table, sur ses voisins quand il remuait, n'importe où.

— Ça y est! criait l'oncle Antoine, en distribuant les cartes; et il se mouillait le pouce chaque fois, et tous faisaient de même lorsqu'ils jouaient.

Jacques finissait par somnoler, quand il entendit des fragments de conversation dont il s'efforça de pénétrer le sens; mais l'un des deux paysans qui causait parlait si vite et jargonnait si durement qu'il était impossible de le suivre. Il était question d'une Parisienne, et Jacques se demanda tout d'abord s'il ne s'agissait pas de Louise; mais non, on rappelait une scène qui s'était passée, le dimanche d'avant, dans l'auberge même, chez Parisot. Les deux paysans riaient aux larmes, et l'oncle Antoine, un moment distrait de son jeu par ces rires et mis sur la piste de l'histoire par un mot qu'il entendit, s'esclaffa à son tour.

Ce que je m'embête! ce que j'aurais mieux fait de rester à Lourps, se disait Jacques. Il se leva, se mit à genoux sur le banc et regarda par la fenêtre.

Toutes les femmes du pays étaient en quelque sorte réunies sur la route, et pas une, pas une,

n'avait de seins! Et ce qu'elles étaient, pour la plupart, affreuses, taillées à coups de serpe, mal équarries, blondasses, fanées à vingt ans, fagotées telles que des souillons, avec leurs chemises à coulisses, leurs jupes grises et leurs bas de prison, enfilés dans des bamboches!

Crédieu! quels laiderons! se dit Jacques. Les petites filles mêmes étaient en avance sur leur âge, avaient des traits accusés et l'air vieux. Se tenant, à six, par les mains, elles formaient une ronde et chantaient avec des voix aigrelettes:

Je m'en vas chez ma tante
Qu'a des poules à vendre,
Des noires et des blanches.
A quatre sous,
A quatre sous,
Mademoiselle, retournez-vous!

Et sur ce mot, elles se retournaient et, dos à dos, se repoussaient le derrière, en jetant des cris.

Jacques finit par s'intéresser à ces petites singesses qui avaient au moins pour elles une vague santé de lèvres et des yeux frais; puis, d'autres accoururent, dont quelques-unes toutes jeunes, presque gentilles, dans leurs tabliers à raies. Et la ronde s'allongea et reprit, tandis qu'isolée et virant sur elle-même, au centre, une plus grande entamait une complainte sur le massacre des Innocents et sur la Vierge:

Marie, Marie, faut vous en aller,
Car le roi Hérode il vient pour tuer
Tous les enfants qui sont au berceau
Sans oublier ceux de notre hameau.

Et la ronde s'accéléra, vola, enlevant par les

bras les plus petites qui ne touchaient plus terre et dont les chapeaux, tombés sur le dos, dansaient, retenus par un élastique autour du col.

Dans le nuage de poussière qu'elles soulevaient, Jacques n'apercevait plus la fillette dont la ronde répétait sur tous les tons le chant plaintif et traîné:

Marie monta dans son cabinet,
De blanc et de bleu elle s'est habillée,
Puis par-dessus ses plus beaux effets
Emporta son fils dans . . .

Tout s'interrompit, et la ronde et le chant; des calottes accompagnées de piaillements aigus retentirent; une paysanne giflait éperdument l'une des petites qui avait perdu son soulier et qui continuait à sauter sur son bas.

— Dis donc, mon neveu, fit l'oncle Antoine, en tirant Jacques par sa manche, il est temps de s'en aller vers Lourps.

— Je suis prêt, répondit le jeune homme, enchanté de quitter l'auberge, et ils partirent.

PROCESSION A CHARTRES

(*La Cathédrale*)

Au reste, la ville foisonnait de cloîtres: sœurs de la Visitation, sœurs de la Providence, sœurs de Bon-Secours, dames du Sacré-Cœur, vivaient en des ruches rapprochées à Chartres. Des prières bourdonnaient de toutes parts, montaient en des fumées odorantes d'âmes au-dessus de la cité qui, en guise d'office divin, ne lisait que les mercuriales des blés et les cotes de ces marchés aux chevaux

qui réunissent, à certains jours, dans les cafés de la place, tous les maquignons du Perche.

En sus de cette promenade sur les vieux remparts, ce monastère des sœurs de Saint-Paul convenait encore par son calme et sa propreté. Dans de silencieux couloirs l'on apercevait des dos de religieuses, croisés par le triangle blanc d'un linge et l'on entendait le cliquetis de gros chapelets noirs, à chaînons de cuivre se heurtant, sur la jupe, à la trousse pendue des clefs; la chapelle sentait son Louis XIV, était tout à la fois enfantine et pompeuse, trop glacée d'or et trop parquetée de cire, mais un détail intéressait; à l'entrée, les murs avaient été remplacés par des glaces sans tain et, l'hiver, dans une salle chaude, les malades pouvaient s'asseoir devant la paroi de verre et suivre les cérémonies et écouter le plain-chant de Solesmes que les religieuses avaient eu le bon goût d'apprendre.

Cette visite raccorda Durtal, mais forcément il compara les heures quiètes égouttées dans ce couvent aux autres et son dégoût s'accrut de cette ville, de ses habitants, de ses avenues, de sa fameuse place des Épars qui joue au petit Versailles avec son cercle d'emphatiques hôtels et sa ridicule statue de Marceau, au centre.

Et la veulerie de cette bourgade qui s'éveillait à peine au lever du soleil et redormait à la brune!

Une seule fois, Durtal la vit alerte, ce fut le jour où Mgr Le Tilloy des Mofflaines prit possession de son siège. Alors, subitement dans la ville galvanisée des plans surgirent; les corps constitués délibérèrent et des gens qui restaient enfermés chez eux depuis des années sortirent.

On réquisitionna chez les maçons des perches d'échafaudage; on jucha à leurs sommets des oriflammes jaunes et bleues et l'on relia ces mâts entre eux par des guirlandes de lierre aux feuilles cousues, les unes sur les autres, par du fil blanc.

Et Chartres épuisé souffla.

Surpris par cet apparat imprévu et par ce simulacre inusité de vie, Durtal s'était rendu au-devant de l'évêque jusqu'à la rue Saint-Michel. Là se dressait, planté sur une grande place, un portant de gymnastique débarrassé de ses trapèzes et de ses anneaux, entouré de branches de sapin, de fleurs en papier d'or et surmonté d'un faisceau de drapeaux tricolores s'écartant en lames d'éventail, sous un bouclier peint, de carton. Cela mimait l'arc de triomphe sous lequel des frères des écoles chrétiennes devaient charrier le dais.

Et la procession qui était allée chercher l'évêque à l'hospice Saint-Brice où, selon un usage séculaire, il couche la nuit de son arrivée dans son diocèse, s'était déroulée sous la pluie fine des cantiques, coupée par l'averse des cuivres que déchaînait une fanfare pieuse.

Lentement, à pas comptés, le cortège défilait entre deux haies de foule massée sur les trottoirs; partout, les croisées pavoisées de banderoles exposaient des grappes de visages et des corps penchaient séparés au milieu par la balustrade des fenêtres.

En tête, derrière les dos chamarrés de pesants suisses, serpentaient, en deux bandes tenant toute la chaussée, les filles des écoles congréganistes, habillées de bleu cru et voilées de blanc; puis venaient les délégations des nonnes de tous les

ordres installés dans le département: sœurs de la Visitation de Dreux, Dames du Sacré Cœur de Châteaudun, sœurs de l'Immaculée Conception de Nogent-le-Rotrou, les tourières des moniales en clôture à Chartres même, et des sœurs de Saint Vincent de Paul et des Clarisses qui tranchaient avec leurs robes d'un gris bleuté et d'un brun de motte à brûler sur les costumes noirs des autres sœurs.

Mais ce qui était bizarre, c'était la forme variée des coiffes.

Les unes avaient des œillères molles et lisses, d'autres les portaient tuyautées et durcies par de savants empois; l'on n'apercevait la face de celles-ci qu'au fond d'un tunnel blanc; la physionomie de celles-là au contraire se voyait dégagée, dans un cadre ovale et godronné de linge, mais elles allongeaient derrière leurs nuques des cônes de toile amidonnée, lustrés par de puissants fers. En regardant ce champ de béguins, Durtal pensait à ces paysages de toits parisiens où les tuyaux de cheminée affectent ces aspects de cornette comme en arboraient ces religieuses, de chapeaux de gendarmes comme en exhibaient ces suisses.

Et derrière ce défilé de jupes sombres, sonnèrent telles que des fanfares les robes vermillon de la maîtrise. Les enfants marchaient, les yeux baissés, les bras croisés sous la pèlerine rouge, frangée d'hermine et, après eux, quelques pas en avant des autres groupes, deux coules blanches éclatèrent, celle d'un Picpucien et celle d'un Trappiste représentant les Trappistines de la Cour Peytral dont il était l'aumônier.

Enfin, en une multitude noire, piétinaient le

grand séminaire de Chartres et le petit séminaire de Saint-Chéron, devançant le clergé à la suite duquel, sous un dais de velours amarante, brodé d'épis et de raisins d'or et paré aux quatre coins de plumes de catafalque couleur de neige, cheminait, mître en tête et crosse au poing, Mgr Le Tilloy des Mofflaines.

Au geste de l'évêque bénissant la rue, des Lazares inconnus surgirent, des morts oubliés ressuscitèrent. Sa Grandeur multipliait le miracle du Christ! des vieillards éteints, tassés dans des fauteuils, sur le seuil des portes ou sur le bord des fenêtres, se ranimaient pour une seconde et retrouvaient la force de se signer. Des gens que l'on croyait enterrés depuis des années parvenaient presque à sourire. Des yeux ébahis de très anciens enfants contemplaient la croix violette que dessinait la main gantée du prélat, dans l'air. La nécropole qu'était Chartres se muait en une maison de maternité; dans l'excès de sa joie, la ville revenait à l'enfance.

Mais quand le dais fut passé, ce fut bien autre chose. Durtal, effaré, hennit.

Le spectacle auquel il assistait devenait fou.

A la queue de l'évêque, une cour des Miracles se dandinait en flageolant; une colonne de vieux birbes, costumés avec les friperies vendues des morgues, ballottait, se soutenant sous les bras, s'étayant les uns aux autres. Tous les décrochez-moi-ça d'il y a vingt ans ajustaient leurs mouvements, les accompagnaient, sur eux; des culottes à ponts ou à pieds d'éléphants, des pantalons ballonnés ou collants, tissés d'étoffes lâches ou rétractiles, refusaient de se joindre aux bottines,

laissaient voir des pieds où des élastiques grouillaient comme des vermines, des chevilles d'où coulaient des vermicelles cuits dans de l'encre; puis, c'étaient d'invraisemblables vestons ras et déteints, taillés dans des draps de billard, dans des prélarts élimés, dans des rebuts de bâches; des redingotes découpées dans de la tôle, dévernie dans la raie du dos et aux coudes; des gilets glauques, parsemés de fleurettes et fermés par des boutons en fromage de cochon sec; mais tout cela n'était rien, ce qui était prodigieux, hors de toute réalité, dûment insane, c'était la collection de chapeaux hissés sur ces défroques.

Les spécimens des couvre-chefs abolis, perdus dans la nuit des âges, s'étaient assemblés là; les vétérans s'avançaient coiffés de boîtes à manchons et de tuyaux à gaz; d'autres exposaient des hautes-formes blancs, pareils à des seaux renversés de toilette ou à des bondons percés dans le bas d'un trou; d'autres encore se pavoisaient de feutres semblables à des éponges, de bolivars hérissés et velus, de melons à bords plats imitant des tourtes posées sur des assiettes; d'autres enfin affichaient des chapeaux à claque qui gondolaient, jouaient de l'accordéon tout seuls, avec leurs côtes visibles sous la soie.

La démence des gibus dépassait le possible. Il y en avait de très élevés dont le fût menait à des plates-formes évasées tels que les shakos des voltigeurs du premier Empire, de très bas qui s'achevaient en gueule de tromblon, en table de schapska, en pots de chambre retournés d'enfants!

Et, au-dessous de ce sanhédrin de chapeaux saouls, grimaçaient des figures ridées de vieillards,

avec des pattes de lapin le long des joues et des poils de brosses à dents sous le nez.

Durtal fut secoué par un rire inextinguible devant ce carnaval d'invalides, mais bientôt son hilarité cessa. Il distinguait deux petites sœurs des Pauvres qui conduisaient ce lycée de fossiles et il comprenait. Ces braves gens étaient vêtus avec des hardes quêtées, ils étaient habillés avec des fonds d'armoires dont personne ne voulait plus; la cocasserie de leur accoutrement devenait touchante; les petites sœurs avaient dû se donner bien du mal pour utiliser ces déchets de la charité et les vieux enfants, peu au courant des modes, se rengorgeaient très fiers d'être ainsi mis.

Durtal les suivit jusqu'à la cathédrale. Quand il arriva sur la petite place, le cortège, cahoté par un coup de vent, se débattait, pendu à des bannières qui se gonflaient ainsi que des voiles de navire et entraînaient les hommes cramponnés à leurs hampes. Enfin, tant bien que mal, tout ce monde s'était engouffré dans la basilique. Le Te Deum avait jailli dans le torrent des orgues. A ce moment, il semblait qu'exaltée par ce chant magnifique, l'église lancée dans les airs en un jet éperdu, montât encore; l'écho s'y répercutait à travers les siècles de cet hymne de triomphe qui avait tant de fois retenti sous ses voûtes; pour une fois maintenant la musique était d'accord avec la nef, parlait la langue que la cathédrale avait depuis son enfance apprise.

Durtal exulta. Il lui parut que, dans ses vitres de feu, Notre-Dame souriait, émue par ces accents que des Saints qu'Elle aima créèrent pour qu'ils pussent à jamais résumer en une décisive mélodie,

en une unique prose, les louanges dispersées des fidèles, les joies informulées des foules.

Mais subitement, sa griserie s'évapora; le Te Deum était fini et un roulement de tambours et une sonnerie de clairons éclataient dans le transept. Et tandis que la fanfare de Chartres canonnait avec la balistique de ses sons les murs, il s'était enfui pour respirer loin de la multitude qui n'arrivait pas cependant à remplir le vaisseau, et, après la cérémonie, il avait encore assisté au défilé des corps constitués rendant visite au prélat, dans l'évêché.

Là, il s'était diverti sans honte. La cour qui précédait le palais regorgeait de prêtres; tous les doyennés des archidiaconés de Chartres, de Châteaudun, de Nogent-le-Rotrou, de Dreux, avaient déposé, derrière la grille d'honneur, leurs troupes de vicaires et de curés qui s'ébrouaient autour du manège vert d'une pelouse.

Non moins comiques que les pensionnaires des petites sœurs des Pauvres, les seigneurs de la ville affluaient et refoulaient les ecclésiastiques dans les allées; la tératologie vidait ses bocaux; c'était un grouillement de larves humaines, de têtes en boulets de canons et en œufs, une série de visages vus au travers d'une bouteille, déformés par certains miroirs, échappés des albums fantastiques de Redon; c'était un musée de monstres en marche. L'hébétude des métiers monotones, vécus de pères en fils, dans une cité morte, figeait toutes les faces et l'allégresse endimanchée de ce jour greffait sur ces laideurs transmises le ridicule.

Tous les habits noirs de Chartres humaient l'air. Les uns dataient du Directoire, absorbaient les

cous, grimpaient à l'assaut des nuques, engloutissaient jusqu'aux oreilles, enflaient; d'autres, au contraire, avaient diminué dans les tiroirs, et leurs manches raccourcies craquaient, sciant les aisselles de leurs maîtres qui n'osaient remuer.

Une odeur de benzine et de camphre flottait au-dessus des groupes. Ces habits tirés, le matin même, de leur saumure, et dessalés par des épouses, empestaient. Les tuyaux de poêle étaient à l'avenant. Ils avaient grandi, poussé tout seuls dans les armoires et ils se dressaient immenses, ramenaient sur leur colonne de carton des épis de poils rares.

Ce monde réuni s'admirait, se gratulait, pressait des mains enduites de gants blancs, nettoyés au pétrole, frottés à la gomme élastique et à la mie de pain. Et subitement, un remous s'était creusé dans la cohue des laïques et des prêtres qui se rangèrent, chapeaux bas, devant un vieux landau de corbillard traîné par une rosse étique et conduit par une sorte de moujick, un cocher dont la face bouffait sous des broussailles lui sortant des joues et de la bouche, des oreilles et du nez. La carriole s'était amarrée devant le perron et il en était descendu un gros homme, soufflé tel qu'une baudruche, et sanglé dans un uniforme brodé d'argent; puis, derrière lui, un monsieur plus mince, vêtu d'un habit à parements bleu foncé et bleu clair; et tous saluèrent le préfet qu'escortait l'un de ses trois conseillers de préfecture.

Ils avaient soulevé leurs bicornes empanachés de plumes, distribué quelques poignées de mains et ils se perdaient dans le vestibule, quand l'armée parut, à son tour, représentée par un colonel de

cuirassiers, par des officiers de l'artillerie et du train, par quelques fantassins gradés à culotte rouge, par un gendarme.

Et ce fut tout; une heure après cette réception, la ville exténuée s'était rendormie, n'ayant même pas le courage de déplanter ses mâts; les Lazares étaient retournés dans leurs sépulcres, les vieillards ressuscités étaient à nouveau retombés morts; les rues étaient vides; la réaction avait lieu; Chartres gisait épuisé pour des mois par cet excès.

M. FOLANTIN

(*A Vau-l'Eau*)

Ni le lendemain, ni le surlendemain, la tristesse de M. Folantin ne se dissipa; il se laissait aller à vau-l'eau, incapable de réagir contre ce spleen qui l'écrasait. Mécaniquement, sous le ciel pluvieux, il se rendait à son bureau, le quittait, mangeait et se couchait à neuf heures pour recommencer, le jour suivant, une vie pareille; peu à peu, il glissait à un alourdissement absolu d'esprit.

Puis, il eut, un beau matin, un réveil. Il lui sembla qu'il sortait d'une léthargie; le temps était clair et le soleil frappait les vitres damasquinées de givre; l'hiver reprenait, mais lumineux et sec; M. Folantin se leva, en murmurant: fichtre, ça pince! il se sentait ragaillardi. Ce n'est pas tout cela, il s'agirait de trouver un remède aux attaques d'hypocondrie, se dit-il.

Après de longues délibérations, il se décida à ne plus vivre ainsi enfermé et à varier ses restaurants. Seulement, si ces résolutions étaient faciles à con-

cevoir, elles étaient, en revanche, difficiles à mettre en pratique. Il demeurait rue des Saints-Pères et les restaurants manquaient. Le VIe arrondissement était impitoyable au célibat. Il fallait être ordonné prêtre pour trouver des ressources, des dîners spéciaux dans des tables d'hôtes réservées aux ecclésiastiques, pour vivre dans ce lacis de rues qui enveloppent l'église de Saint-Sulpice. Hors la religion, point de mangeaille, à moins d'être riche et de pouvoir fréquenter des maisons huppées; M. Folantin, ne remplissant pas ces conditions, devait se borner à prendre ses repas chez les quelques traiteurs disséminés, çà et là, dans son voisinage. Décidément, il semblait que cette partie de l'arrondissement ne fût habitée que par des concubins ou des gens mariés. Si j'avais le courage de l'abandonner, soupirait de temps à autre M. Folantin. Mais son bureau était là, puis il y était né, sa famille y avait constamment vécu; tous ses souvenirs tenaient dans cet ancien coin tranquille, déjà défiguré par des percées de nouvelles rues, par de funèbres boulevards, rissolés l'été et glacés l'hiver, par de mornes avenues qui avaient américanisé l'aspect du quartier et détruit pour jamais son allure intime, sans lui avoir apporté en échange des avantages de confortable, de gaîté et de vie.

Il faudrait traverser l'eau pour dîner, se répétait M. Folantin, mais un profond dégoût le saisissait dès qu'il franchissait la rive gauche; puis il avait peine à marcher avec sa jambe qui clochait, et il abominait les omnibus. Enfin, l'idée de faire des étapes, le soir, pour chercher pâture, l'horripila. Il préféra tâter de tous les marchands de vins, de

tous les bouillons qu'il n'avait pas encore visités, dans les alentours de son domicile.

Et tout aussitôt il déserta le gargot où il mangeait d'habitude; il hanta d'abord les bouillons, eut recours aux filles dont les costumes de sœur évoquent l'idée d'un réfectoire d'hôpital. Il y dîna quelques jours, et sa faim, déjà rabrouée par les graillonnants effluves de la pièce, se refusa à entamer des viandes insipides, encore affadies par les cataplasmes des chicorées et des épinards. Quelle tristesse dégageaient ces marbres froids, ces tables de poupées, cette immuable carte, ces parts infinitésimales, ces bouchées de pain! Serrés en deux rangs placés en vis-à-vis, les clients paraissaient jouer aux échecs, disposant leurs ustensiles, leurs bouteilles, leurs verres, les uns au travers des autres, faute de place; et, le nez dans un journal, M. Folantin enviait les solides mâchoires de ses partners qui broyaient les filaments des aloyaux dont les chairs fuyaient sous la fourchette. Par dégoût des viandes cuites au four, il se rabattait sur les œufs; il les réclamait sur le plat et très cuits; généralement, on les lui apportait presque crus et il s'efforçait d'éponger avec de la mie de pain, de recueillir avec une petite cuiller le jaune qui se noyait dans des tas de glaires. C'était mauvais, c'était cher et surtout c'était attristant. En voilà assez, se dit M. Folantin, essayons d'autre chose.

Mais partout il en était de même; les inconvénients variaient en même temps que les râteliers; chez les marchands de vins distingués, la nourriture était meilleure, le vin moins âpre, les parts plus copieuses, mais en thèse générale, le repas

durait deux heures, le garçon étant occupé à servir les ivrognes postés en bas devant le comptoir; d'ailleurs, dans ce déplorable quartier, la boustifaille se composait d'un ordinaire, de côtelettes et de beefstecks qu'on payait bon prix parce que, pour ne pas vous mettre avec les ouvriers, le patron vous enfermait dans une salle à part et allumait deux branches de gaz.

Enfin, en descendant plus bas, en fréquentant les purs mannezingues ou les bibines de dernier ordre, la compagnie était répulsive et la saleté stupéfiante; la carne fétidait, les verres avaient des ronds de bouches encore marqués, les couteaux étaient dépolis et gras et les couverts conservaient dans leurs filets le jaune des œufs mangés.

M. Folantin se demanda si le changement était profitable, attendu que le vin était partout chargé de litharge et coupé d'eau de pompe, que les œufs n'étaient jamais cuits comme on les désirait, que la viande était partout privée de suc, que les légumes cuits à l'eau ressemblaient aux vestiges des maisons centrales; mais il s'entêta; — à force de chercher, je trouverai pent-être, — et il continua à rôder par les cabarets, par les crêmeries; seulement, au lieu de se débiliter, sa lassitude s'accrut, surtout quand, descendant de chez lui, il aspirait, dans les escaliers, l'odeur des potages, il voyait des raies de lumière sous les portes, il rencontrait des gens venant de la cave, avec des bouteilles, il entendait des pas affairés courir dans les pièces; tout, jusqu'au parfum qui s'échappait de la loge de son concierge, assis, les coudes sur la table, et la visière de sa casquette ternie par la buée montant de sa jatte de soupe, avivait ses regrets. Il en arrivait

presque à se repentir d'avoir balayé la mère Chabanel, cet odieux cent-garde. — Si j'avais eu les moyens, je l'aurais gardée, malgré ses désolantes mœurs, se dit-il.

Et il se désespérait, car à ses ennuis moraux se joignait maintenant le délabrement physique. A force de ne pas se nourrir, sa santé, déjà frêle, chavirait. Il se mit au fer, mais toutes les préparations martiales qu'il avala lui noircirent, sans résultat appréciable, les entrailles. Alors il adopta l'arsenic, mais le Fowler lui éreinta l'estomac et ne le fortifia point ; enfin il usa, en dernier ressort, des quinquinas qui l'incendièrent ; puis il mêla le tout, associant ces substances les unes aux autres ; ce fut peine perdue ; ses appointements s'y épuisaient ; c'étaient chez lui des masses de boîtes, de topettes, de fioles, une pharmacie en chambre, contenant tous les citrates, les phosphates, les proto-carbonates, les lactates, les sulfates de protoxyde, les iodures et les proto-iodures de fer, les liqueurs de Pearson, les solutions de Devergie, les granules de Dioscoride, les pilules d'arséniate de soude et d'arséniate d'or, les vins de gentiane et de quinium, de coca et de colombo !

Dire que tout cela c'est de la blague et que d'argent perdu ! soupirait M. Folantin, en regardant piteusement ces vains achats, et, bien qu'il n'eût pas voix au chapitre, le concierge était de cet avis ; seulement il époussetait la chambre, plus mal encore, sentant son mépris d'homme robuste s'accroître pour ce locataire étique qui ne vivait plus qu'en avalant des drogues.

En attendant, l'existence de M. Folantin persistait à être monotone. Il n'avait pu se décider à

rentrer dans son premier restaurant ; une fois il était allé jusqu'à la porte, mais, arrivé là, l'odeur des grillades et la vue d'une bassine de crême violette au chocolat, l'avaient fait fuir. Il alternait marchands de vins et bouillons et, un jour par semaine, il s'échouait dans une fabrique de bouillabaisse. Le potage et le poisson étaient passables ; mais il ne fallait point réclamer d'autre pitance, les viandes étant ratatinées comme des semelles de bottes et tous les plats dégageant l'âcre goût des huiles à lampes.

Pour se raiguiser l'appétit, encore émoussé par les abjects apéritifs des cafés : — les absinthes puant le cuivre ; les vermouths : la vidange des vins blancs aigris ; les madères : le trois-six coupé de caramel et de mélasse ; les malagas : les sauces des pruneaux au vin ; les bitters : l'eau de Botot à bas prix des herboristes ; — M. Folantin essaya d'un excitant qui lui réussissait dans son enfance ; tous les deux jours, il se rendit aux bains. Cet exercice lui plaisait surtout parce qu'ayant deux heures à tuer, entre la sortie de son bureau et son repas, il évitait ainsi de rentrer chez lui, de demeurer tout botté, tout habillé, consultant sa pendule, attendant l'heure du dîner. Et, les premières fois, ce furent des moments délicieux. Il se blottissait dans l'eau chaude, s'amusait à soulever avec ses doigts des tempêtes et à creuser des maelstroms. Doucement, il s'assoupissait, au bruit argentin des gouttes tombant des becs de cygnes et dessinant de grands cercles qui se brisaient contre les parois de la baignoire ; tressautant, alors que des coups furieux de sonnettes partaient dans les couloirs, suivis de bruits de pas et de claque-

ments de portes. Puis le silence reprenait avec le doux clapotis des robinets, et toutes ses détresses fuyaient à la dérive; dans la cabine, voilée d'une vapeur d'eau, il rêvassait et ses pensées s'opalisaient avec la buée, devenaient affables et diffuses. Au fond, tout était pour le mieux; il s'embêtait.

Il était l'homme qui détestait les magasins de luxe, qui, pour rien au monde, n'eût mis les pieds chez un coiffeur élégant ou chez un de ces modernes épiciers dont les montres ruissellent de gaz; il n'aimait que les anciennes et simples boutiques où l'on était reçu à la bonne franquette, où le marchand n'essayait pas de vous jeter de la poudre aux yeux et de vous humilier par sa fortune.

Aussi avait-il renoncé à se promener, le dimanche, dans tout ce luxe de mauvais goût qui envahissait jusqu'aux banlieues. D'ailleurs, les flânes dans Paris ne le tonifiaient plus comme autrefois; il se trouvait encore plus chétif, plus petit, plus perdu, plus seul, au milieu de ces hautes maisons dont les vestibules sont vêtus de marbre et dont les insolentes loges de concierge arborent des allures de salons bourgeois.

Pourtant, une partie de son quartier demeurée intacte, près du Luxembourg mutilé, était restée pour lui bienveillante et intime: la place Saint-Sulpice.

Parfois, il déjeunait chez un marchand de vins dont la boutique faisait l'angle de la rue du Vieux-Colombier et de la rue Bonaparte, et là, à l'entresol, par la fenêtre, il plongeait sur la place, contemplait la sortie de la messe, les enfants descendant du parvis, des livres à la main, un peu en avant des père et mère, toute la foule qui s'épandait

autour d'une fontaine décorée d'évêques, assis dans des niches, et de lions accroupis au-dessus d'une vasque.

En se penchant un peu sur la balustrade, il apercevait le coin de la rue Saint-Sulpice, un terrible coin, balayé par le vent de la rue Férou et occupé, lui aussi, par un marchand de vins qui possédait la clientèle assoiffée des chantres. Et cette partie de la place l'intéressait, avec sa vue de gens vacillant sur leurs pieds, la main au chapeau, sous la tourmente, près des grands omnibus de la Villette, dont les larges caisses rouge-brun s'alignent, au ras du trottoir, devant l'église.

La place s'animait, mais sans gaieté et sans fracas; les fiacres dormaient à la station, devant un cabinet à cinq centimes et un trinckhall; les énormes omnibus jaunes des Batignolles sillonnaient, en ballottant, les rues, croisés par le petit omnibus vert du Panthéon et par la pâle voiture à deux chevaux d'Auteuil; à midi, les séminaristes défilaient, deux à deux, les yeux baissés, avec un pas mécanique d'automates, se déroulant de Saint-Sulpice au séminaire, en une longue bande noire et blanche.

Sous un coup de soleil, la place devenait charmante: les tours inégales de l'église blondissaient; l'or des annonces pétillait tout le long des débits de chasubles et de saints ciboires, le vaste tableau d'un déménageur avivait ses couleurs qui éclataient plus crues, et, sur l'armure d'un urinoir, une réclame de teinturier: deux chapeaux écarlates, jaillissant sur un fond noir, évoquait, dans ce quartier de bedeaux et de dévotes, les fastes d'une religion, les hautes dignités d'un sacerdoce.

Seulement, ce spectacle n'offrait à M. Folantin aucun imprévu. Combien de fois, dans sa jeunesse avait-il piétiné sur cette place, afin de regarder le vieux sanglier que possédait autrefois la maison Bailly; combien de fois, le soir, avait-il écouté la complainte d'un chanteur en plein vent, près de la fontaine; combien de fois avait-il flâné, les jours de marché aux fleurs, près du séminaire?

Depuis longtemps déjà, il avait épuisé le charme de ce lieu tranquille; pour le savourer à nouveau, il fallait maintenant qu'il espaçât ses visites, qu'il ne le parcourût qu'à de rares intervalles.

Aussi, la place Saint-Sulpice ne lui était-elle plus d'aucun secours le dimanche et il préférait les autres jours de la semaine, car, allant à son bureau, il était moins désœuvré; ah! décidément, le dimanche devenait interminable! Ce matin-là, il déjeunait un peu plus tard que de coutume et il s'éternisait à table, pour laisser au portier le temps de nettoyer la chambre, et jamais elle n'était rangée quand il revenait: il butait contre les tapis en rouleaux, et il avançait dans le nuage soulevé par les balais. Une, deux, le pipelet retapait les draps, étendait les tapis et il partait sous prétexte qu'il ne voulait pas déranger monsieur.

M. Folantin récoltait de la poussière sur tous les meubles avec ses doigts, rangeait ses habits entassés sur un fauteuil, envoyait çà et là un coup de plumeau et remettait de la cendre dans son crachoir; ensuite, il comptait le linge que rapportait parfois la blanchisseuse; un tel dégoût l'assaillait à la vue de la charpie de ses chemises, qu'il les fichait, sans plus les examiner, dans un tiroir.

La journée s'égrappait encore facilement jusqu'à

quatre heures. Il relisait de vieilles lettres de parents et d'amis depuis longtemps morts; il feuilletait quelques-uns de ses livres, en dégustait quelques passages, mais vers les cinq heures, il commençait à souffrir; le moment approchait où il allait falloir se rhabiller; l'idée seule de déguerpir lui réprimait la faim, et, certains dimanches, il ne bougeait pas — ou bien s'il appréhendait un tardif appétit, il descendait en pantoufles et il acquérait deux petits pains, un pâté ou des sardines. Il avait toujours un peu de chocolat et de vin dans un placard et il mangeait, heureux d'être chez lui, de jouer des coudes, de s'étaler, d'éviter, pour une fois, la place restreinte d'un restaurant; seulement, la nuit était mauvaise; il se réveillait, en sursaut, avec des tiraillements et des frissons; quelquefois l'insomnie durait une heure, et l'obscurité animant toutes les idées tristes, il se rabâchait les mêmes plaintes que dans le jour et il en arrivait à regretter de n'être pas un concubin. Le mariage est impossible, à mon âge, se disait-il. — Ah! si j'avais eu, dans ma jeunesse une maîtresse et si je l'avais conservée, je finirais mes années avec elle, j'aurais, à mon retour, ma lampe allumée et ma cuisine prête. Si la vie était à recommencer je la mènerais autrement! je me ferais une alliée pour mes vieux jours; décidément, j'ai trop présumé de mes forces, je suis à bout. — Et, le matin venu, il se levait les jambes brisées, la tête étourdie et molle.

Le moment était du reste pénible; l'hiver sévissait et le froid de la bise rendait enviable le chez soi et odieux le séjour des traiteurs dont on ouvre constamment les portes. Tout à coup, un grand

espoir bouleversa M. Folantin. Un matin, dans la rue de Grenelle, il avisa une nouvelle pâtisserie qui s'installait. Cette inscription flambait en lettres de cuivre, sur les carreaux: « Dîners pour la ville. »

M. Folantin eut un éblouissement. Est-ce que ce rêve si longtemps caressé de se faire monter à dîner chez soi allait pouvoir enfin se réaliser? — Mais il resta découragé, se rappelant ses inutiles chasses dans le quartier, à la recherche d'un établissement qui consentît à porter au dehors de la nourriture.

Ça ne coûte rien de demander, se dit-il enfin, et il entra.

— Mais certainement, Monsieur, lui répondit une jeune dame enfouie dans un comptoir et dont le buste était entouré de Saint-Honoré et de tartes. Rien n'est plus facile, puisque vous logez à deux pas. Et à quelle heure désirez-vous qu'on vienne?

— A six heures, fit M. Folantin, tout palpitant.

— Parfaitement.

Le front de M. Folantin s'assombrit.

— Maintenant, reprit-il, en bredouillant un peu, voilà, je voudrais un potage, un plat de viande et un légume, quel serait le prix?

La dame parut s'absorber dans des réflexions, murmurant, les yeux au ciel . . . potage . . . viande . . . légume. — Vous ne prenez pas de vin?

— Non, j'en ai chez moi.

— Eh bien, Monsieur, dans ces conditions-là, ce serait deux francs.

La figure de M. Folantin s'éclaira. — Soit, dit-il, c'est convenu; et quand pourrons-nous commencer?

— Mais quand il vous plaira, ce soir, si vous voulez.

— Ce soir même, Madame. — Et il s'inclina et fut salué par une courbette si profonde, dans le comptoir, que le nez de la dame faillit creuser les Saint-Honoré et percer les tartes.

Dans la rue, M. Folantin s'arrêta, après quelques pas. Ça y est! en voilà une chance, se dit-il; puis, sa joie se modéra. Pourvu que cette boustifaille ne soit que médiocre. Baste! j'ai subi, dans ma pauvre vie, tant d'exécrables plats que je n'ai pas le droit de me montrer difficile. — Elle est gentille, cette dame, reprit-il; ce n'est pas qu'elle soit jolie, mais elle a des yeux bien expressifs; pourvu qu'elle fasse de bonnes affaires! Et, tout en reprenant sa trotte, il souhaita la prospérité de la pâtissière.

Ensuite, il s'ingénia à parer au désordre du premier soir; il commanda chez un épicier six litres de vin, puis, quand il fut arrivé à son bureau, il établit une petite liste des denrées qu'il achèterait:

Confitures;
Fromage;
Biscuits;
Sel;
Poivre;
Moutarde;
Vinaigre;
Huile.

Je ferai monter, tous les jours, le pain par mon concierge; ah! sapristi, si ça peut réussir, je suis sauvé!

Il aspira après la fin de la journée; sa hâte à jouir de son contentement, tout seul, retardait encore la marche des heures.

Il consultait de temps à autre sa montre.

Tant bien que mal, tout en maugréant, il termina sa tâche, puis il retourna chez lui par la voie la plus courte, les bras chargés de paquets, les poches bourrées de sacs; il respira, une fois enfermé, mit ses chaussons, donna un coup de serviette au peu de vaisselle qu'il possédait, essuya ses verres et, ne trouvant ni planchette ni grès pour récurer les lames de ses couteaux, il les plongea dans la terre d'un vieux pot de fleur et parvint à les faire un peu reluire.

— Ouf! dit-il en approchant la table du feu, je suis prêt; six heures tintèrent.

M. Folantin attendait le mitron avec impatience, et il avait un peu en lui de cette fièvre qui l'empêchait, dans sa jeunesse, de tenir en place, quand un ami s'attardait, inexact au rendez-vous.

Enfin à six heures un quart, la sonnerie carillonna et un galopin s'avança entraîné, le nez en avant, par le poids d'une grande boîte en fer-blanc, de la forme d'un seau; M. Folantin aida à distribuer sur la table les assiettes, qu'il découvrit lorsqu'il fut seul. Il y avait un bouillon au tapioca, un veau braisé, un chou-fleur à la sauce blanche.

Mais ce n'est pas mauvais, se dit-il en goûtant à chacun de ces plats, et il se gava de bon appétit, but un peu plus que de coutume, puis il tomba dans une douce rêverie, en contemplant sa chambre.

Depuis des années, il manifestait l'intention de la décorer, mais il se répétait: Baste! à quoi bon? je ne vis pas chez moi; si plus tard je puis m'arranger une autre existence, j'organiserai mon intérieur. Mais tout en n'achetant rien, il avait déjà jeté son dévolu sur bien des bibelots qu'il relu-

quait, en rôdant sur les quais et dans la rue de Rennes.

L'idée d'habiller les murs glacés de sa chambre s'implanta tout à coup en lui, tandis qu'il lampait un dernier verre. Son indécision cessait; il était déterminé à dépenser les quelques sous qu'il entassait depuis des années dans ce but, et il eut une soirée charmante, réglant d'avance la toilette de son réduit. Je me lèverai demain, de bonne heure, conclut-il, et j'irai tout d'abord faire un tour chez les marchands de nouveautés et les bric-à-brac.

Son désœuvrement prenait fin; un nouvel intérêt se glissait en lui; la préoccupation de découvrir, sans trop dépenser d'argent, quelques gravures, quelques faïences, le soutenait et, après son bureau, il déployait une hâte fébrile, escaladait les étages du Bon Marché et du Petit Saint-Thomas, remuant des masses d'étoffes, les trouvant trop foncées ou trop claires, trop étroites ou trop larges, refusant les rebuts et les soldes que les calicots s'efforçaient de tarir, les obligeant à exhiber des marchandises qu'ils réservaient. A force de les tanner, de les tenir en haleine, pendant des heures, il finit par se faire montrer des rideaux tout faits et des tapis qui le séduisirent.

Après ces emplettes et après de féroces discussions chez les débitants de bibelots et d'estampes, il demeura sans le sou; toutes ses économies étaient épuisées; mais, comme un enfant à qui l'on vient d'offrir de nouveaux jouets, M. Folantin examinait, remuait ses achats dans tous les sens. Il grimpait sur les chaises pour attacher les cadres et il disposait ses livres en un autre ordre. L'on est bien chez soi, se disait-il; et, en effet, sa

chambre n'était plus reconnaissable. Au lieu de murailles aux papiers éraillés par d'anciennes traces de clous, les cloisons disparaissaient sous les gravures d'Ostade, de Teniers, de tous les peintres de la vie réelle dont il raffolait. Un amateur eût certainement haussé les épaules devant ces estampes sans aucune marge, mais M. Folantin n'était ni connaisseur, ni riche; il acquérait surtout les sujets de la vie humble qui lui plaisaient, et il se moquait d'ailleurs de l'authenticité de ses vieux plats, pourvu que les couleurs en fussent actives et propres à égayer ses murs.

Il aurait fallu changer aussi mes meubles d'acajou, se dit-il, considérant son lit à bateau, ses deux voltaires au damas roussi, sa toilette au marbre fendu, sa table au plaqué rougeâtre, mais ce serait trop cher, et du reste les rideaux et les tapis rajeunissent suffisamment ce mobilier qui, de même que mes vieux vêtements, est fait à mes mouvements et à mes habitudes.

Aussi quel empressement à rentrer maintenant chez lui, à éclairer tout, à s'enfoncer dans son fauteuil! le froid lui semblait parqué au dehors, repoussé par cette intimité de petit coin choyé, et la neige qui tombait, qui assoupissait tous les bruits de la rue, ajoutait encore à son bien-être; dans le silence du soir, le dîner, les pieds devant le feu, tandis que les assiettes chauffaient devant la grille, près du vin dégourdi, était charmant, et les ennuis du bureau, la tristesse du célibat s'envolaient dans cette pacifiante quiétude.

Sans doute, huit jours ne s'étaient pas écoulés et déjà le pâtissier se relâchait. L'invariable tapioca était plein de grumeaux et le bouillon était

fabriqué par des procédés chimiques; la sauce des viandes puait l'aigre madère des restaurants; tous les mets avaient un goût à part, un goût indéfinissable, tenant de la colle de pâte un peu piquée, et du vinaigre éventé et chaud. M. Folantin poivra vigoureusement sa viande et sinapisa ses sauces; baste! ça s'avale tout de même, disait-il; le tout, c'est de se faire à cette mangeaille!

Mais la mauvaise qualité des plats ne devait pas rester stationnaire et, peu à peu, elle s'accéléra, encore aggravée par les constants retards du petit mitron. Il arrivait à sept heures, couvert de neige, son réchaud éteint, des pochons sur les yeux et des égratignures tout le long des joues. M. Folantin ne pouvait douter que ce garçon déposât sa boîte auprès d'une borne et se flanquât une pile en règle avec les gamins de son âge. Il lui en fit doucement l'observation; l'autre pleurnicha, jura, en étendant le bras et en crachant par terre, un pied en avant, qu'il n'en était rien et continua de plus belle; et M. Folantin se tut, pris de pitié, n'osant se plaindre à la pâtissière, de peur de nuire à l'avenir du gosse.

Pendant un mois encore, il supporta vaillamment tous ces déboires; et pourtant le cœur lui défaillait quand il devait ramasser sa viande tombée dans le fer blanc, car il y avait des jours où une tempête semblait s'être abattue dans la boîte, où tout était sens dessus dessous, où la sauce blanche se mêlait au tapioca, dans lequel s'enlisaient des braises.

Il eut heureusement un temps de répit: le petit pâtissier avait été congédié, sur les plaintes sans doute de personnes moins indulgentes. Son succes-

seur fut un long dadais, une sorte de jocrisse au teint blême et aux grandes mains rouges. Celui-là était exact, arrivait à six heures précises, mais sa saleté était répugnante; il était vêtu de torchons de cuisine roides de graisse et de crasse, ses joues étaient barbouillées de farine et de suie et son nez mal mouché, coulait en deux vertes rigoles tout le long de la bouche.

M. Folantin para énergiquement ce nouveau coup; il renonça aux sauces, aux assiettes maculées; il transféra sa viande sur une assiette à lui, la râcla, la nettoya et la mangea avec du sel.

En dépit de sa résignation, le moment vint où certains plats lui donnèrent des nausées. Il tâtait maintenant de tous les godiveaux ratés, de toutes les pâtisseries brûlées ou gâtées par les cendres; il pêchait de vieilles boulettes de tourtes dans tous les plats; enhardi par sa bienveillance, le pâtissier mettait de côté toute pudeur, toute vergogne et lui dépêchait tous les résidus de sa cuisine.

L'empoisonneuse! murmurait M. Folantin, devant la boutique de la pâtissière, qu'il ne jugeait plus si gentille, et il la regardait de côté, ne souhaitant plus du tout, à l'heure présente, la prospérité de ses affaires.

Il eut recours aux œufs durs. Il en achetait chaque jour, redoutant, pour le soir, un dîner impossible. — Et quotidiennement il se bourra de salades; mais les œufs putridaient, la fruitière lui vendant, en sa qualité d'homme qui ne s'y connaissait pas, les œufs les plus avariés de sa boutique.

Tâchons d'atteindre le printemps, se disait M. Folantin pour se remonter; mais, de semaines en semaines, son énergie se désarmait, en même

temps que son corps, déplorablement nourri, criait famine. Sa gaieté s'effondra; son intérieur se rembrunit; le cortège des anciennes détresses cerna de nouveau son existence désœuvrée. — Si j'avais une passion quelconque; si j'aimais les femmes, le bureau, si j'aimais le café, le domino, les cartes, je pourrais bouffer au dehors, ruminait-il, car je ne resterais jamais chez moi. Mais hélas! rien ne me divertit, rien ne m'intéresse; et puis mon estomac se détraque! Ah! ce n'est pas pour dire, mais les gens qui ont dans leur poche de quoi s'alimenter et qui ne peuvent cependant manger, faute d'appétit, sont tout aussi à plaindre que les malheureux qui n'ont pas le sou pour apaiser leur faim!

DES ESSEINTES

La Tortue incrustée et l'Orgue a Bouche

(*A Rebours*)

Après la vente de ses biens, des Esseintes garda les deux vieux domestiques qui avaient soigné sa mère et rempli tout à la fois l'office de régisseurs et de concierges du château de Lourps, demeuré jusqu'à l'époque de sa mise en adjudication inhabité et vide.

Il fit venir à Fontenay ce ménage habitué à un emploi de garde-malade, à une régularité d'infirmiers distribuant, d'heure en heure, des cuillerées de potion et de tisane, à un rigide silence de moines claustrés, sans communication avec le dehors, dans des pièces aux fenêtres et aux portes closes.

Le mari fut chargé de nettoyer les chambres et d'aller aux provisions, la femme de préparer la cuisine. Il leur céda le premier étage de la maison, les obligea à porter d'épais chaussons de feutre, fit placer des tambours le long des portes bien huilées et matelasser leur plancher de profonds tapis de manière à ne jamais entendre le bruit de leurs pas, au-dessus de sa tête.

Il convint avec eux aussi du sens de certaines sonneries, détermina la signification des coups de timbre, selon leur nombre, leur brièveté, leur longueur; désigna, sur son bureau, la place où ils devaient, tous les mois, déposer, pendant son sommeil, le livre des comptes; il s'arrangea, enfin, de façon à ne pas être souvent obligé de leur parler ou de les voir.

Néanmoins, comme la femme devait quelquefois longer la maison pour atteindre un hangar où était remisé le bois, il voulut que son ombre, lorsqu'elle traversait les carreaux de ses fenêtres, ne fût pas hostile, et il lui fit fabriquer un costume en faille flamande, avec bonnet blanc et large capuchon, baissé, noir, tel qu'en portent encore, à Gand, les femmes du béguinage. L'ombre de cette coiffe passant devant lui, dans le crépuscule, lui donnait la sensation d'un cloître, lui rappelait ces muets et dévots villages, ces quartiers morts, enfermés et enfouis dans le coin d'une active et vivante ville.

Il régla aussi les heures immuables des repas; ils étaient d'ailleurs peu compliqués et très succincts, les défaillances de son estomac ne lui permettant plus d'absorber des mets variés ou lourds.

A cinq heures, l'hiver, après la chute du jour, il

déjeûnait légèrement de deux œufs à la coque, de rôties et de thé; puis il dînait vers les onze heures; buvait du café, quelquefois du thé et du vin, pendant la nuit; picorait une petite dînette, sur les cinq heures du matin, avant de se mettre au lit.

Il prenait ces repas, dont l'ordonnance et le menu étaient, une fois pour toutes, fixés à chaque commencement de saison, sur une table, au milieu d'une petite pièce, séparée de son cabinet de travail par un corridor capitonné, hermétiquement fermé, ne laissant filtrer, ni odeur, ni bruit, dans chacune des deux pièces qu'il servait à joindre.

Cette salle à manger ressemblait à la cabine d'un navire avec son plafond voûté, muni de poutres en demi-cercle, ses cloisons et son plancher, en bois de pitchpin, sa petite croisée ouverte dans la boiserie, de même qu'un hublot dans un sabord.

Ainsi que ces boîtes du Japon qui entrent, les unes dans les autres, cette pièce était insérée dans une pièce plus grande, qui était la véritable salle à manger bâtie par l'architecte.

Celle-ci était percée de deux fenêtres, l'une, maintenant invisible, cachée par la cloison qu'un ressort rabattait cependant, à volonté, afin de permettre de renouveler l'air qui par cette ouverture pouvait alors circuler autour de la boîte de pitchpin et pénétrer en elle; l'autre, visible, car elle était placée juste en face du hublot pratiqué dans la boiserie, mais condamnée; en effet, un grand aquarium occupait tout l'espace compris entre ce hublot et cette réelle fenêtre ouverte dans le vrai mur. Le jour traversait donc, pour éclairer la cabine, la croisée, dont les carreaux avaient

été remplacés par une glace sans tain, l'eau, et, en dernier lieu, la vitre à demeure du sabord.

Au moment où le samowar fumait sur la table, alors que, pendant l'automne, le soleil achevait de dispar ître, l'eau de l'aquarium durant la matinée vitreuse et trouble, rougeoyait et tamisait sur les blondes cloisons des lueurs enflammées de braises.

Quelquefois, dans l'après-mi li, lorsque, par hasard, des Esseintes était réveillé et debout, il faisait manœuvrer le jeu des tuyaux et des conduits qui vidaient l'aquarium et le remplissaient à nouveau d'eau pure, et il y faisait verser des gouttes d'essences colorées, s'offrant, à sa guise ainsi, les tons verts ou saumâtres, opalins ou argentés, qu'ont les véritables rivières, suivant la couleur du ciel, l'ardeur plus ou moins vive du soleil, les menaces plus ou moins accentuées de la pluie, suivant, en un mot, l'état de la saison et de l'atmosphère.

Il se figurait alors être dans l'entre-pont d'un brick, et curieusement il contemplait de merveilleux poissons mécaniques, montés comme des pièces d'horlogerie, qui passaient devant la vitre du sabord et s'accrochaient dans de fausses herbes; ou bien, tout en aspirant la senteur du goudron, qu'on insufflait dans la pièce avant qu'il y entrât, il examinait, pendues aux murs, des gravures en couleur représentant, ainsi que dans les agences des paquebots et des Lloyd, des steamers en route pour Valparaiso et la Plata, et des tableaux encadrés sur lesquels étaient inscrits les itinéraires de la ligne du Royal mail steam Packet, des compagnies Lopez et Valéry, les frets et les escales des services postaux de l'Atlantique.

Puis, quand il était las de consulter ces indicateurs, il se reposait la vue en regardant les chronomètres et les boussoles, les sextants et les compas, les jumelles et les cartes éparpillées sur une table au-dessus de laquelle se dressait un seul livre, relié en veau marin, les aventures d'Arthur Gordon Pym, spécialement tiré pour lui, sur papier vergé, pur fil, trié à la feuille, avec une mouette en filigrane.

Il pouvait apercevoir enfin des cannes à pêche, des filets brunis au tan, des rouleaux de voiles rousses, une ancre minuscule en liège, peinte en noir, jetés en tas, près de la porte qui communiquait avec la cuisine par un couloir garni de capitons et résorbait, de même que le corridor rejoignant la salle à manger au cabinet de travail, toutes les odeurs et tous les bruits.

Il se procurait ainsi, en ne bougeant point, les sensations rapides, presque instantanées, d'un voyage au long cours, et ce plaisir du déplacement qui n'existe, en somme, que par le souvenir et presque jamais dans le présent, à la minute même où il s'effectue, il le humait pleinement, à l'aise, sans fatigue, sans tracas, dans cette cabine dont le désordre apprêté, dont la tenue transitoire et l'installation comme temporaire correspondaient assez exactement avec le séjour passager qu'il y faisait, avec le temps limité de ses repas, et contrastait, d'une manière absolue, avec son cabinet de travail, une pièce définitive, rangée, bien assise, outillée pour le ferme maintien d'une existence casanière.

Le mouvement lui paraissait d'ailleurs inutile et l'imagination lui semblait pouvoir aisément

suppléer à la vulgaire réalité des faits. A son avis, il était possible de contenter les désirs réputés les plus difficiles à satisfaire dans la vie normale, et cela par un léger subterfuge, par une approximative sophistication de l'objet poursuivi par ces désirs mêmes. Ainsi, il est bien évident que tout gourmet se délecte aujourd'hui, dans les restaurants renommés par l'excellence de leurs caves, en buvant les hauts crus fabriqués avec de basses vinasses traitées suivant la méthode de M. Pasteur. Or, vrais et faux, ces vins ont le même arome, la même couleur, le même bouquet, et par conséquent le plaisir qu'on éprouve en dégustant ces breuvages altérés et factices est absolument identique à celui que l'on goûterait, en savourant le vin naturel et pur qui serait introuvable, même à prix d'or.

En transportant cette captieuse déviation, cet adroit mensonge dans le monde de l'intellect, nul doute qu'on ne puisse, et aussi facilement que dans le monde matériel, jouir de chimériques délices semblables, en tous points, aux vraies ; nul doute, par exemple, qu'on ne puisse se livrer à de longues explorations, au coin de son feu, en aidant, au besoin, l'esprit rétif ou lent, par la suggestive lecture d'un ouvrage racontant de lointains voyages ; nul doute aussi, qu'on ne puisse, — sans bouger de Paris — acquérir la bienfaisante impression d'un bain de mer ; il suffirait, tout bonnement de se rendre au bain Vigier, situé, sur un bateau, en pleine Seine.

Là, en faisant saler l'eau de sa baignoire et en y mêlant, suivant la formule du Codex, du sulfate de soude, de l'hydrochlorate de magnésie et de

chaux ; en tirant d'une boîte soigneusement fermée par un pas de vis, une pelote de ficelle ou un tout petit morceau de câble qu'on est allé exprès chercher dans l'une de ces grandes corderies dont les vastes magasins et les sous-sols soufflent des odeurs de marée et de port ; en aspirant ces parfums que doit conserver encore cette ficelle ou ce bout de câble ; en consultant une exacte photographie du casino et en lisant ardemment le guide Joanne décrivant les beautés de la plage où l'on veut être ; en se laissant enfin bercer par les vagues que soulève, dans la baignoire, le remous des bateaux-mouches rasant le ponton des bains ; en écoutant enfin les plaintes du vent engouffré sous les arches et le bruit sourd des omnibus roulant, à deux pas, au-dessus de vous, sur le pont Royal, l'illusion de la mer est indéniable, impérieuse, sûre.

Le tout est de savoir s'y prendre, de savoir concentrer son esprit sur un seul point, de savoir s'abstraire suffisamment pour amener l'hallucination et pouvoir substituer le rêve de la realité à la réalité même.

Au reste, l'artifice paraissait à des Esseintes la marque distinctive du génie de l'homme.

Comme il le disait, la nature a fait son temps ; elle a définitivement lassé, par la dégoûtante uniformité de ses paysages et de ses ciels, l'attentive patience des raffinés. Au fond, quelle platitude de spécialiste confinée dans sa partie, quelle petitesse de boutiquière tenant tel article à l'exclusion de tout autre, quel monotone magasin de prairies et d'arbres, quelle banale agence de montagnes et de mers !

Il n'est, d'ailleurs, aucune de ses inventions réputée si subtile ou si grandiose que le génie humain ne puisse créer; aucune forêt de Fontainebleau, aucun clair de lune que des décors inondés de jets électriques ne produisent; aucune cascade que l'hydraulique n'imite à s'y méprendre; aucun roc que le carton-pâte ne s'assimile; aucune fleur que de spécieux taffetas et de délicats papiers peints n'égalent!

A n'en pas douter, cette sempiternelle radoteuse a maintenant usé la débonnaire admiration des vrais artistes, et le moment est venu où il s'agit de la remplacer, autant que faire se pourra, par l'artifice.

Et puis, à bien discerner celle de ses œuvres considérée comme la plus exquise, celle de ses créations dont la beauté est, de l'avis de tous, la plus originale et la plus parfaite: la femme; est-ce que l'homme n'a pas, de son côté, fabriqué, à lui tout seul, un être animé et factice qui la vaut amplement, au point de vue de la beauté plastique? est-ce qu'il existe, ici-bas, un être sorti des douleurs d'une matrice dont le modèle, dont le type soit plus éblouissant, plus splendide que celui de ces deux locomotives adoptées sur la ligne du chemin de fer du Nord.

L'une, la Crampton, une adorable blonde, à la voix aiguë, à la grande taille frêle, emprisonnée dans un étincelant corset de cuivre, au souple et nerveux allongement de chatte, une blonde pimpante et dorée, dont l'extraordinaire grâce épouvante lorsque, raidissant ses muscles d'acier, activant la sueur de ses flancs tièdes, elle met en branle l'immense rosace de sa fine roue et

s'élance toute vivante, en tête des rapides et des marées?

L'autre, l'Engerth, une monumentale et sombre brune aux cris sourds et rauques, aux reins trapus, étranglés dans une cuirasse en fonte, une monstrueuse bête, à la crinière échevelée de fumée noire, aux six roues basses et accouplées; quelle écrasante puissance lorsque, faisant trembler la terre, elle remorque pesamment, lentement, la lourde queue de ses marchandises!

Il n'est certainement pas, parmi les frêles beautés blondes et les majestueuses beautés brunes, de pareils types de sveltesse délicate et de terrifiante force; à coup sûr, on peut le dire: l'homme a fait, dans son genre, aussi bien que le Dieu auquel il croit.

Ces réflexions venaient à des Esseintes quand la brise apportait jusqu'à lui le petit sifflet de l'enfantin chemin de fer qui joue de la toupie, entre Paris et Sceaux; sa maison était située à vingt minutes environ de la station de Fontenay, mais la hauteur où elle était assise, son isolement, ne laissaient pas pénétrer jusqu'à elle le brouhaha des immondes foules qu'attire invinciblement, le dimanche, le voisinage d'une gare.

Quant au village même, il le connaissait à peine. Par sa fenêtre, une nuit, il avait contemplé le silencieux paysage qui se développe, en descendant, jusqu'au pied d'un coteau, sur le sommet duquel se dressent les batteries du bois de Verrières.

Dans l'obscurité, à gauche, à droite, des masses confuses s'étageaient, dominées, au loin, par d'autres batteries et d'autres forts dont les hauts

talus semblaient, au clair de la lune, gouachés avec de l'argent, sur un ciel sombre.

Rétrécie par l'ombre tombée des collines, la plaine paraissait, à son milieu, poudrée de farine d'amidon et enduite de blanc cold-cream; dans l'air tiède, éventant les herbes décolorées et distillant de bas parfums d'épices, les arbres frottés de craie par la lune, ébouriffaient de pâles feuillages et dédoublaient leurs troncs dont les ombres barraient de raies noires le sol en plâtre sur lequel des caillasses scintillaient ainsi que des éclats d'assiettes.

En raison de son maquillage et de son air factice, ce paysage ne déplaisait pas à des Esseintes; mais, depuis cette après-midi occupée dans le hameau de Fontenay à la recherche d'une maison, jamais il ne s'était, pendant le jour, promené sur les routes; la verdure de ce pays ne lui inspirait, du reste, aucun intérêt, car elle n'offrait même pas ce charme délicat et dolent que dégagent les attendrissantes et maladives végétations poussées, à grand'peine, dans les gravats des banlieues, près des remparts. Puis, il avait aperçu, dans le village, ce jour-là, des bourgeois ventrus, à favoris, et des gens costumés, à moustaches, portant, ainsi que des saints-sacrements, des têtes de magistrats et de militaires; et, depuis cette rencontre, son horreur s'était encore accrue, de la face humaine.

Pendant les derniers mois de son séjour à Paris, alors que, revenu de tout, abattu par l'hypocondrie, écrasé par le spleen, il était arrivé à une telle sensibilité de nerfs que la vue d'un objet ou d'un être déplaisant se gravait profondément dans

sa cervelle, et qu'il fallait plusieurs jours pour en effacer même légèrement l'empreinte, la figure humaine frôlée, dans la rue, avait été l'un de ses plus lancinants supplices.

Positivement, il souffrait de la vue de certaines physionomies, considérait presque comme des insultes les mines paternes ou rêches de quelques visages, se sentait des envies de souffleter ce monsieur qui flânait, en fermant les paupières d'un air docte, cet autre qui se balançait, en se souriant devant les glaces; cet autre enfin qui paraissait agiter un monde de pensées, tout en dévorant, les sourcils contractés, les tartines et les faits divers d'un journal.

Il flairait une sottise si invétérée, une telle exécration pour ses idées à lui, un tel mépris pour la littérature, pour l'art, pour tout ce qu'il adorait, implantés, ancrés dans ces étroits cerveaux de négociants, exclusivement préoccupés de filouteries et d'argent et seulement accessibles à cette basse distraction des esprits médiocres, la politique, qu'il rentrait en rage chez lui et se verrouillait avec ses livres.

Enfin, il haïssait, de toutes ses forces, les générations nouvelles, ces couches d'affreux rustres qui éprouvent le besoin de parler et de rire haut dans les restaurants et dans les cafés, qui vous bousculent, sans demander pardon, sur les trottoirs, qui vous jettent, sans même s'excuser, sans même saluer, les roues d'une voiture d'enfant, entre les jambes.

Une voiture s'arrêta, vers une fin d'après-midi, devant la maison de Fontenay. Comme des Esseintes ne recevait aucune visite, comme le facteur

ne se hasardait même pas dans ces parages inhabités, puisqu'il n'avait à lui remettre aucun journal, aucune revue, aucune lettre, les domestiques hésitèrent, se demandant s'il fallait ouvrir; puis, au carillon de la sonnette, lancée à toute volée contre le mur, ils se hasardèrent à tirer le judas incisé dans la porte et ils aperçurent un Monsieur dont toute la poitrine était couverte, du col au ventre, par un immense bouclier d'or.

Ils avertirent leur maître qui déjeunait.

— Parfaitement, introduisez, fit-il — car il se souvenait d'avoir autrefois donné, pour la livraison d'une commande, son adresse à un lapidaire.

Le Monsieur salua, déposa, dans la salle à manger, sur le parquet de pitch-pin, son bouclier qui oscilla, se soulevant un peu, allongeant une tête serpentine de tortue qui, soudain effarée, rentra sous sa carapace.

Cette tortue était une fantaisie venue à des Esseintes quelque temps avant son départ de Paris. Regardant, un jour, un tapis d'Orient, à reflets, et, suivant les lueurs argentées qui couraient sur la trame de la laine, jaune aladin et violet prune, il s'était dit: il serait bon de placer sur ce tapis quelque chose qui remuât et dont le ton foncé aiguisât la vivacité de ces teintes.

Possédé par cette idée il avait vagué, au hasard des rues, était arrivé au Palais-Royal, et devant la vitrine de Chevet s'était frappé le front: une énorme tortue était là, dans un bassin. Il l'avait achetée: puis, une fois abandonnée sur le tapis, il s'était assis devant elle et il l'avait longuement contemplée, en clignant de l'œil.

Décidément la couleur tête-de-nègre, le ton de

Sienne crue de cette carapace salissait les reflets du tapis sans les activer; les lueurs dominantes de l'argent étincelaient maintenant à peine, rampant avec les tons froids du zinc écorché, sur les bords de ce test dur et terne.

Il se rongea les ongles, cherchant les moyens de concilier ces mésalliances, d'empêcher le divorce résolu de ces tons; il découvrit enfin que sa première idée, consistant à vouloir attiser les feux de l'étoffe par le balancement d'un objet sombre mis dessus était fausse; en somme, ce tapis était encore trop voyant, trop pétulant, trop neuf. Les couleurs ne s'étaient pas suffisamment émoussées et amoindries; il s'agissait de renverser la proposition, d'amortir les tons, de les éteindre par le contraste d'un objet éclatant, écrasant tout autour de lui, jetant de la lumière d'or sur de l'argent pâle. Ainsi posée, la question devenait plus facile à résoudre. Il se détermina, en conséquence, à faire glacer d'or la cuirasse de sa tortue.

Une fois rapportée de chez le praticien qui la prit en pension, la bête fulgura comme un soleil, rayonna sur le tapis dont les teintes repoussées fléchirent, avec des irradiations de pavois wisigoth aux squames imbriquées par un artiste d'un goût barbare.

Des Esseintes fut tout d'abord enchanté de cet effet; puis il pensa que ce gigantesque bijou n'était qu'ébauché, qu'il ne serait vraiment complet qu'après qu'il aurait été inscrusté de pierres rares.

Il choisit dans une collection japonaise un dessin représentant un essaim de fleurs partant en fusées d'une mince tige, l'emporta chez un joaillier, esquissa une bordure qui enfermait ce bouquet dans un cadre

ovale, et il fit savoir, au lapidaire stupéfié que les feuilles, que les pétales de chacune de ces fleurs, seraient exécutés en pierreries et montés dans l'écaille même de la bête.

Le choix des pierres l'arrêta; le diamant est devenu singulièrement commun depuis que tous les commerçants en portent au petit doigt; les émeraudes et les rubis de l'Orient sont moins avilis, lancent de rutilantes flammes, mais ils rappellent par trop ces yeux verts et rouges de certains omnibus qui arborent des fanaux de ces deux couleurs, le long des tempes; quant aux topazes, brûlées ou crues, ce sont des pierres à bon marché, chères à la petite bourgeoisie qui veut serrer des écrins dans une armoire à glace; d'un autre côté, bien que l'Église ait conservé à l'améthyste un caractère sacerdotal, tout à la fois onctueux et grave, cette pierre s'est, elle aussi, galvaudée aux oreilles sanguines et aux mains tubuleuses des bouchères qui veulent, pour un prix modique, se parer de vrais et pesants bijoux; seul, parmi ces pierres, le saphir a gardé des feux inviolés par la sottise industrielle et pécuniaire. Ses étincelles grésillant sur une eau limpide et froide, ont, en quelque sorte, garanti de toute souillure sa noblesse discrète et hautaine. Malheureusement, aux lumières, ses flammes fraîches ne crépitent plus; l'eau bleue rentre en elle-même, semble s'endormir pour ne se réveiller, en pétillant, qu'au point du jour.

Décidément aucune de ces pierreries ne contentait des Esseintes; elles étaient d'ailleurs trop civilisées et trop connues. Il fit ruisseler entre ses doigts des minéraux plus surprenants et plus

bizarres, finit par trier une série de pierres réelles et factices dont le mélange devait produire une harmonie fascinatrice et déconcertante.

Il composa ainsi le bouquet de ses fleurs: les feuilles furent serties de pierreries d'un vert accentué et précis: de chrysobéryls vert asperge; de péridots vert poireau; d'olivines vert olive; et elles se détachèrent de branches en almadine et en ouwarovite d'un rouge violacé, jetant des paillettes d'un éclat sec de même que ces micas de tartre qui luisent dans l'intérieur des futailles.

Pour les fleurs, isolées de la tige, éloignées du pied de la gerbe, il usa de la cendre bleue; mais il repoussa formellement cette turquoise orientale qui se met en broches et en bagues et qui fait, avec la banale perle et l'odieux corail, les délices du menu peuple; il choisit exclusivement des turquoises de l'Occident, des pierres qui ne sont, à proprement parler, qu'un ivoire fossile imprégné de substances cuivreuses et dont le bleu céladon est engorgé, opaque, sulfureux, comme jauni de bile.

Cela fait, il pouvait maintenant enchâsser les pétales de ses fleurs épanouies au milieu du bouquet, de ses fleurs les plus voisines, les plus rapprochées du tronc, avec des minéraux transparents, aux lueurs vitreuses et morbides, aux jets fiévreux de aigres.

Il les composa uniquement d'yeux de chat de Ceylan, de cymophanes et de saphirines.

Ces trois pierres dardaient en effet, des scintillements mystérieux et pervers, douloureusement arrachés du fond glacé de leur eau trouble.

L'œil de chat d'un gris verdâtre, strié de veines

concentriques qui paraissent remuer, se déplacer à tout moment, selon les dispositions de la lumière.

La cymophane avec des moires azurées courant sur la teinte laiteuse qui flotte à l'intérieur.

La saphirine qui allume des feux bleuâtres de phosphore sur un fond de chocolat, brun sourd.

Le lapidaire prenait note à mesure des endroits où devaient être incrustées les pierres. Et la bordure de la carapace, dit-il à des Esseintes?

Celui-ci avait d'abord songé à quelques opales et à quelques hydrophanes; mais ces pierres intéressantes par l'hésitation de leurs couleurs, par le doute de leurs flammes, sont par trop insoumises et infidèles; l'opale a une sensibilité toute rhumatismale; le jeu de ses rayons s'altère suivant l'humidité, la chaleur ou le froid; quant à l'hydrophane elle ne brûle que dans l'eau et ne consent à allumer sa braise grise qu'alors qu'on la mouille.

Il se décida enfin pour des minéraux dont les reflets devaient s'alterner: pour l'hyacinthe de Compostelle, rouge acajou; l'aigue marine, vert glauque; le rubis-balais, rose vinaigre; le rubis de Sudermanie, ardoise pâle. Leurs faibles chatoiements suffisaient à éclairer les ténèbres de l'écaille et laissaient sa valeur à la floraison des pierreries qu'ils entouraient d'une mince guirlande de feux vagues.

Des Esseintes regardait maintenant, blottie en un coin de sa salle à manger, la tortue qui rutilait dans la pénombre.

Il se sentit parfaitement heureux; ses yeux se grisaient à ces resplendissements de corolles en flammes sur un fond d'or; puis, contrairement à

son habitude, il avait appétit et il trempait ses rôties enduites d'un extraordinaire beurre dans une tasse de thé, un impeccable mélange de Si-a-Fayoune, de Mo-you-tann, et de Khansky, des thés jaunes, venus de Chine en Russie par d'exceptionnelles caravanes.

Il buvait ce parfum liquide dans ces porcelaines de la Chine, dites coquilles d'œufs, tant elles sont diaphanes et légères et, de même qu'il n'admettait que ces adorables tasses, il ne se servait également, en fait de couverts, que d'authentique vermeil, un peu dédoré, alors que l'argent apparaît un tantinet, sous la couche fatiguée de l'or et lui donne ainsi une teinte d'une douceur ancienne, toute épuisée, toute moribonde.

Après qu'il eut bu sa dernière gorgée, il rentra dans son cabinet et fit apporter par le domestique la tortue qui s'obstinait à ne pas bouger.

La neige tombait. Aux lumières des lampes, des herbes de glace poussaient derrière les vitres bleuâtres et le givre, pareil à du sucre fondu, scintillait dans les culs de bouteille des carreaux tiquetés d'or.

Un silence profond enveloppait la maisonnette engourdie dans les ténèbres.

Des Esseintes rêvassait; le brasier chargé de bûches emplissait d'effluves brûlants la pièce; il entr'ouvrit la fenêtre.

Ainsi qu'une haute tenture de contre-hermine, le ciel se levait devant lui, noir et moucheté de blanc.

Un vent glacial courut, accéléra le vol éperdu de la neige, intervertit l'ordre des couleurs.

La tenture héraldique du ciel se retourna,

devint une véritable hermine, blanche, mouchetée de noir, à son tour, par les points de nuits dispersés entre les flocons.

Il referma la croisée; ce brusque passage, sans transition, de la chaleur torride, aux frimas du plein hiver l'avait saisi; il se recroquevilla près du feu et l'idée lui vint d'avaler un spiritueux qui le réchauffât.

Il s'en fut dans la salle à manger où, pratiquée dans l'une des cloisons, une armoire contenait une série de petites tonnes, rangées côte à côte, sur de minuscules chantiers de bois de santal, percées de robinets d'argent au bas du ventre.

Il appelait cette réunion de barils à liqueurs, son orgue à bouche.

Une tige pouvait rejoindre tous les robinets, les asservir à un mouvement unique, de sorte qu'une fois l'appareil en place, il suffisait de toucher un bouton dissimulé dans la boiserie, pour que toutes les cannelles, tournées en même temps, remplissent de liqueur les imperceptibles gobelets placés au-dessous d'elles.

L'orgue se trouvait alors ouvert. Les tiroirs étiquetés « flûte, cor, voix céleste » étaient tirés, prêts à la manœuvre. Des Esseintes buvait une goutte, ici, là, se jouait des symphonies intérieures, arrivait à se procurer, dans le gosier, des sensations analogues à celles que la musique verse à l'oreille.

Du reste, chaque liqueur correspondait, selon lui, comme goût, au son d'un instrument. Le curaçao sec, par exemple, à la clarinette dont le chant est aigrelet et velouté; le kummel au hautbois dont le timbre sonore nasille; la menthe et l'anisette,

à la flûte, tout à la fois sucrée et poivrée, piaulante et douce; tandis que, pour compléter l'orchestre, le kirsch sonne furieusement de la trompette; le gin et le whisky emportent le palais avec leurs stridents éclats de pistons et de trombones, l'eau-de-vie de marc fulmine avec les assourdissants vacarmes des tubas, pendant que roulent les coups de tonnerre de la cymbale et de la caisse frappés à tour de bras, dans la peau de la bouche, par les rakis de Chio et les mastics!

Il pensait aussi que l'assimilation pouvait s'étendre, que des quatuors d'instruments à cordes pouvaient fonctionner sous la voûte palatine, avec le violon représentant la vieille eau-de-vie, fumeuse et fine, aiguë et frêle; avec l'alto simulé par le rhum plus robuste, plus ronflant, plus sourd; avec le vespétro déchirant et prolongé, mélancolique et caressant comme un violoncelle; avec la contre-basse, corsée, solide et noire comme un pur et vieux bitter. On pouvait même, si l'on voulait former un quintette, adjoindre un cinquième instrument, la harpe, qu'imitait par une vraisemblable analogie, la saveur vibrante, la note argentine, détachée et grêle du cumin sec.

La similitude se prolongeait encore; des relations de tons existaient dans la musique des liqueurs; ainsi pour ne citer qu'une note, la bénédictine figure, pour ainsi dire, le ton mineur de ce ton majeur des alcools que les partitions commerciales désignent sous le signe de chartreuse verte.

Ces principes une fois admis, il était parvenu, grâce à d'érudites expériences, à se jouer sur la langue de silencieuses mélodies, de muettes marches

funèbres à grand spectacle, à entendre, dans sa bouche, des solis de menthe, des duos de vespétro et de rhum.

Il arrivait même à transférer dans sa mâchoire de véritables morceaux de musique, suivant le compositeur, pas à pas, rendant sa pensée, ses effets, ses nuances, par des unions ou des contrastes voisins de liqueurs, par d'approximatifs et savants mélanges.

D'autrefois, il composait lui-même des mélodies, exécutait des pastorales avec le bénin cassis qui lui faisait roulader, dans la gorge, des chants emperlés de rossignol; avec le tendre cacao-chouva qui fredonnait de sirupeuses bergerades, telles que « les romances d'Estelle » et les « Ah! vous dirai-je, maman » du temps jadis.

Mais, ce soir-là, des Esseintes n'avait nulle envie d'écouter le goût de la musique; il se borna à enlever une note au clavier de son orgue, en emportant un petit gobelet qu'il avait préalablement rempli d'un véridique whisky d'Irlande.

Il se renfonça dans son fauteuil et huma lentement ce suc fermenté d'avoine et d'orge . . .

LE SONNEUR DE SAINT-SULPICE

(*Là-Bas*)

Ils étaient arrivés au coin de la rue Férou et de la place. Durtal leva le nez et sur un porche ouvert dans le flanc de l'église Saint-Sulpice, il lut cette pancarte: on peut visiter les tours.

— Montons, fit des Hermies.

— Pourquoi faire? par ce temps!

Et Durtal désigna du doigt des nuages noirs qui fuyaient, tels que des fumées d'usines, dans un firmament limoneux, si bas, que les tuyaux en fer-blanc des cheminées semblaient entrer dedans et le créneler, au-dessus des toits, d'entailles claires.

— Outre que je n'ai pas envie de tenter l'escalade d'une série désordonnée de marches, que veux-tu examiner là-haut? il bruine et la nuit tombe; non, par exemple!

— Qu'est-ce que cela te fait de te promener là ou autre part? viens, je t'assure que tu verras des choses dont tu ne te doutes guère.

— Enfin, tu as un but?

— Oui.

— Il fallait donc le dire! — Et, à la suite de des Hermies, il s'engouffra sous le porche; un petit fumignon d'essence, pendu à un clou, éclairait, au fond du caveau, une porte. C'était l'entrée des tours.

Longtemps ils grimpèrent dans les ténèbres d'un escalier en pas de vis. Durtal se demandait si le gardien n'avait pas délaissé son poste, quand une lueur rougeoya sur le tournant du mur et ils se

heurtèrent, en pivotant, contre un quinquet, devant une porte.

Des Hermies tira un cordon de sonnette; la porte disparut. Ils avaient au-dessus d'eux, à la hauteur de la tête, sur des marches, les pieds éclairés d'une personne perdue dans l'ombre.

— Tiens, c'est vous, monsieur des Hermies; — et décrivant un arc de cercle, un corps de femme âgée se pencha dans la lumière. — Ah! bien, c'est Louis qui sera content de vous voir!

— Et il est là? fit des Hermies qui serra la main de cette femme.

— Il est dans la tour; mais vous ne vous reposez pas un peu?

— Non, en descendant, si vous le voulez bien.

— Alors, montez jusqu'à ce que vous aperceviez une porte à claire-voie, oh! que je suis bête, vous le savez aussi bien que moi!

— Mais oui . . . mais oui . . . à tout à l'heure; que je vous présente, en passant, mon ami Durtal.

Durtal s'inclina, ahuri, dans l'ombre.

— Ah! Monsieur, Louis qui désirait tant faire votre connaissance, comme cela se trouve!

— Où me mène-t-il? se disait Durtal qui tâtonnait, de nouveau, derrière son ami, dans le noir, suivant les courtes lueurs jaillies des barbacanes, retombant dans la nuit, rencontrant, au moment où il se perdait, des filets de jour.

Cette ascension ne finissait pas. Ils aboutirent enfin à la porte à barreaux, poussée contre. Ils entrèrent, se trouvèrent sur un rebord de bois, au-dessus du vide, sur la margelle en planche d'un double puits; l'un, creusé sous leurs pieds, l'autre élevé au-dessus d'eux.

Des Hermies qui paraissait être là-dedans, chez lui, montra, d'un geste, les deux abîmes.

Durtal regarda.

Il était au milieu d'une tour qu'emplissaient, du haut en bas, des madriers énormes en forme d'X, des poutres assemblées, frettées par des barres, boulonnées par des rivets, réunies par des vis grosses comme le poing. Durtal ne voyait personne. Il tourna sur la console, le long du mur, se dirigea vers la lumière qui pénétrait par les auvents inclinés des abat-sons.

Penché sur le précipice, il discernait maintenant sous ses jambes, de formidables cloches pendues à des sommiers de chêne blindés de fer, des cloches au vase de métal sombre, des cloches d'un airain gras, comme huilé, qui absorbait, sans les réfracter, les rayons du jour.

Et, au-dessus de sa tête, dans l'abîme d'en haut, en se reculant, il apercevait de nouvelles batteries de cloches; celles-là, frappées dans leur fonte d'une effigie d'évêque en relief, allumées, au dedans, à la pause, à l'endroit usé par le battant, d'une lueur d'or.

Rien ne remuait; mais le vent claquait par les lames couchées des abat-sons, tourbillonnait dans la cage des bois, hurlait dans la spirale de l'escalier, s'engouffrait dans la cuve retournée des cloches. Soudain, un frôlement d'air, un souffle silencieux de vent moins aigre lui fouetta les joues. Il leva les yeux, une cloche rabattait la bise, entrait en branle. Et tout à coup, elle sonna, prit son élan, et son battant, semblable à un gigantesque pilon, broya dans le bronze du mortier des sons terribles. La tour tremblait, la margelle sur laquelle il se

tenait trépidait comme le plancher d'un train; un grondement, continuel, énorme, roulait brisé par le fracassant éclat des coups.

Il avait beau explorer le plafond de la tour, il ne découvrait personne; il finit pourtant par entrevoir une jambe lancée dans le vide qui culbutait l'une des deux pédales de bois attachées au bas de chaque cloche et, se couchant presque sur les madriers, il aperçut enfin le sonneur, retenu par les mains à deux crampons de fer, se balançant au-dessus du gouffre, les yeux au ciel.

Durtal fut stupéfié, car jamais il n'avait vu une telle pâleur et une si déconcertante face. Cet homme n'avait pas le ton de cierge des convalescences, ni le ton mat des parfumeuses auxquelles les odeurs ont décoloré le derme; ce n'était pas encore la chair poussiéreuse, tournée au gris, des porphyriseurs des tabacs qu'on prise; c'était le teint livide exsangue des prisonniers au Moyen Age, le teint maintenant ignoré de l'homme interné jusqu'à sa mort dans un cachot pluvieux, dans un noir in-pace, sans air.

L'œil é ait bleu, proéminent, en boule, l'œil à larmes des mystiques, mais il était singulièrement contredit par une moustache en chiendent sec de Kaiserlick; cet homme était tout à la fois dolent et militaire, presque indéfinissable.

Il lança un dernier coup de pied sur la pédale de sa cloche et, d'un recul de reins, reprit son équilibre. Il s'essuya le front, sourit à des Hermies.

— Ah bien, dit-il, vous étiez là!

Il descendit et lorsqu'il sut le nom de Durtal, sa face s'éclaira; il lui prit la main.

— Vous pouvez dire, Monsieur, que vous étiez

attendu. Il y a assez longtemps que notre ami vous cache, tout en parlant constamment de vous.

— Venez, reprit-il, d'un ton joyeux, que je vous fasse visiter mon petit domaine; j'ai lu vos livres, il n'est pas possible que vous n'aimiez pas, vous aussi, les cloches; mais c'est d'un peu plus haut qu'il les faut voir.

Et il sauta dans un escalier, tandis que des Hermies poussait Durtal devant lui, fermait la marche.

Pendant que l'ascension reprenait dans la mèche à vrille:

— Mais pourquoi ne m'as-tu pas dit que ton ami Carhaix, — car c'est lui n'est-ce pas, — était sonneur? demanda Durtal.

Des Hermies ne put répondre, car ils débouchaient, à ce moment, sous la voûte en pierre de taille de la tour et Carhaix, s'effaçant, les faisait passer. Ils se trouvaient dans une pièce ronde percée au centre, à leurs pieds, d'un grand trou, cerclé d'une balustrade de fer, corrodée par la cendre orangée des rouilles.

En s'approchant, l'œil plongeait jusqu'au fond de l'abîme. C'était la vraie margelle en moellons d'un véritable puits; et ce puits semblait être en réparation, car l'échafaudage croisé des poutres qui soutenait les cloches, paraissait être dressé, du haut en bas du tube, pour étayer les murs.

— Approchez sans crainte, dit Carhaix, et dites-moi, Monsieur, si ce ne sont point là de belles filleules! — Mais Durtal l'écoutait à peine; il se sentait mal à l'aise dans ce vide, attiré par ce trou béant d'où s'échappait, en de lointaines bouffées,

le tintement moribond de la cloche qui oscillait sans doute encore, avant que de rentrer immobile, dans un complet repos.

Il se recula.

— Vous n'avez pas envie de visiter le haut des tours ? reprit Carhaix, en désignant un escalier de fer, scellé dans la muraille même.

— Non, ce sera pour un autre jour.

Ils redescendirent et Carhaix, maintenant silencieux, ouvrit une nouvelle porte. Ils s'avancèrent dans une immense remise qui contenait des statues colossales et cassées de saints, des apôtres patraques et lépreux, des saint Mathieu amputés d'une jambe et perclus d'un bras, des saint Luc escortés d'une moitié de bœuf, des saint Marc bancroches et privés d'une partie de barbe, des saint Pierre érigeant des moignons dépourvus de clefs.

— Autrefois, dit Carhaix, il y avait ici une balançoire ; c'était plein de gamines ; l'on a abusé comme de tout . . . Le curé a fini par faire enlever la balançoire et fermer la pièce.

— Et cela ? fit Durtal, apercevant dans un coin un énorme fragment de métal rond, une sorte de demi-calotte géante, veloutée de poussière, treillissée par de légères toiles semées, ainsi que des éperviers granulés de boulettes de plomb, de corps repliés d'araignées noires.

— Ça ! ah, Monsieur !—Et l'œil perdu de Carhaix se récupéra et prit feu ; ça, c'est le cerveau d'une très vieille cloche qui rendait des sons comme il n'y en a plus ; celle-là, Monsieur, elle sonnait du ciel !

Et subitement il s'emballa :

— Voyez-vous, des Hermies a dû vous le dire,

c'est fini, les cloches; ou plutôt c'est les sonneurs dont il n'y a plus! à l'heure qu'il est, ce sont des garçons charbonniers, des couvreurs, des maçons, d'anciens pompiers, ramassés pour un franc sur la place, qui font la manœuvre! ah! il faut les voir! Mais c'est pis que cela; si je vous racontais qu'il y a des curés qui ne se gênent pas pour vous dire: racolez dans la rue des soldats pour dix sous, ils feront l'affaire. Oui, si bien qu'il y en a eu un dernièrement, à Notre-Dame, je crois, qui n'a pas retiré sa jambe à temps; la cloche est revenue à toute volée dessus et l'a coupée nette, comme un rasoir.

Et ces gens-là, ils dépensent des trente mille francs pour des baldaquins, ils se ruinent pour des musiques, il leur faut du gaz dans leur église, un tas de tra-la-la, est-ce que je sais, moi? Quant aux cloches, ils lèvent les épaules, lorsqu'on leur en parle. Savez-vous, Monsieur Durtal, que nous ne sommes plus à Paris que deux accordants, moi et le père Michel qui n'est pas marié et qu'on ne peut, à cause de ses mœurs, attacher régulièrement à une église. Cet homme-là, c'est un accordant qui n'a pas son pareil; mais, lui aussi, il se désintéresse; il boit et, saoul ou pas saoul, il travaille et après cela, il reboit et il dort.

Ah! oui que c'est bien fini. — Tenez, ce matin, Monseigneur a fait sa tournée pastorale en bas. A huit heures, il fallait sonner son arrivée; les six cloches que vous avez vues ici, marchaient. Nous étions attelés à seize, dessus. Eh bien, c'était une pitié; ces gens-là ils brimballaient comme des propres à rien, ils ruaient à contre-temps, ils sonnaient la gouille!

Ils descendirent, Carhaix gardait maintenant le silence.

— Les cloches, fit-il en se retournant et en fixant Durtal de ses yeux dont l'eau bleue entrait en ébullition; mais, Monsieur, c'est la véritable musique de l'Église, cela!

Ils débouchèrent au-dessus même du parvis, dans la grande galerie couverte sur laquelle sont posées les tours. Alors Carhaix sourit et montra tout un jeu de minuscules clochettes, installé entre deux piliers, sur une planche. Il tirait les ficelles, agitait le frêle cliquetis des cuivres, écoutait, ravi, les yeux hors du front, la moustache rebroussée d'un coup de lèvres, le léger saut des notes que buvait la brume.

Et subitement, il rejeta ses ficelles. C'était jadis ma toquade, dit-il, j'avais voulu former ici des élèves, mais personne ne se soucie d'apprendre un métier qui rapporte de moins en moins, car on ne sonne même plus les mariages et personne maintenant ne monte aux tours!

Au fond, reprit-il en descendant, moi, je ne peux me plaindre. Les rues d'en bas m'ennuient; ça me brouille quand je mets les pieds dehors; aussi, je ne quitte mon clocher que le matin, juste pour aller chercher des seaux d'eau au bout de la place, mais ma femme s'ennuie à cette hauteur; puis, c'est terrible; la neige pénètre par toutes les meurtrières, elle s'amasse et quelquefois l'on gît, bloqué, quand le vent souffle en foudre!

Ils étaient arrivés devant le logement de Carhaix.

— Entrez donc, Messieurs, dit la femme qui les attendait sur le pas de la porte; vous avez bien gagné un peu de repos. Et elle désigna quatre verres qu'elle avait préparés sur la table.

Le sonneur alluma une petite pipe de bruyère, tandis que des Hermies et Durtal roulaient des cigarettes.

— Vous êtes bien ici, dit Durtal, pour parler. Il se trouvait dans une pièce énorme, taillée en pleine pierre, voûtée, éclairée près du plafond par une fenêtre en demi-roue. Cette pièce, carrelée, mal couverte par un méchant tapis, était très simplement meublée d'une table ronde de salle à manger, de vieilles bergères en velours d'Utrecht d'un bleu d'ardoise, d'un petit buffet sur lequel s'entassaient des faïences bretonnes, des pichets et des plats, et en face de ce buffet en noyer verni, d'une petite bibliothèque de bois noir qui pouvait contenir une cinquantaine de livres.

— Vous regardez les bouquins, dit Carhaix qui avait suivi des yeux Durtal. Oh! Monsieur, il faut être indulgent, je n'ai là que des outils de mon métier!

Durtal s'approcha; cette bibliothèque paraissait surtout composée d'ouvrages sur les cloches; il lut des titres:

Sur un très antique et très mince volume en parchemin, il déchiffra une écriture à la main, couleur de rouille: « *de Tintinnabulis,* » par Jérôme Magius (1664) puis, pêle-mêle, un « *Recueil curieux et édifiant sur les cloches de l'Église,* » par Dom Rémi Carré. Un autre « *Recueil édifiant* » et anonyme; un « *Traité des cloches,* » de Jean-Baptiste Thiers, curé de Champrond et de Vibraye, un pesant volume d'un architecte du nom de Blavignac, un autre moins gros intitulé: « *Essai sur le symbolisme de la cloche* » par un prêtre du clergé paroissial, à Poitiers; une « *Notice* » de l'abbé Berraud, enfin

toute une série de plaquettes, couvertes de papier gris, brochées sans couvertures imprimées et sans titres.

— Ce n'est rien, fit Carhaix avec un soupir; les meilleurs manquent: le « *De campanis Commentarius,* » d'Angelo Rocca et le « *de Tintinnabulo,* » de Percichellius; mais, dame, c'est rare et puis c'est si cher quand on les trouve!

Durtal embrassa d'un coup d'œil les autres livres; c'étaient pour la plupart des ouvrages pieux: des bibles latines et françaises, des Imitations de Jésus-Christ, la Mystique de Gœrres en cinq tomes, l'histoire et la théorie du symbolisme religieux de l'abbé Aubert, le dictionnaire des hérésies de Pluquet, puis des vies de Saints.

— Ah! Monsieur, il n'y a pas de littérature ici, mais voyez-vous, c'est des Hermies qui me prête les livres qui l'intéressent.

— Bavard, lui dit sa femme, laisse donc Monsieur s'asseoir. — Et elle tendit un verre plein à Durtal qui savoura le pétillement parfumé d'un véritable cidre.

— En réponse à ses compliments sur la valeur de ce breuvage, elle lui raconta que ce cidre venait de Bretagne, qu'il était fabriqué à Landévennec, leur pays, par des parents.

Elle fut ravie quand Durtal lui affirma qu'il avait jadis passé une journée dans ce village.

— Oh bien, nous sommes vraiment connaissances, conclut-elle, en lui serrant la main.

Engourdi par la chaleur d'un poêle dont le tuyau zigzaguait en l'air et fuyait par un carreau de tôle substitué à l'une des vitres de la fenêtre; détendu, en quelque sorte, par cette atmosphère léni-

tive que dégageaient Carhaix et cette brave femme, au visage débile mais ouvert, aux yeux apitoyés et francs, Durtal se laissa vagabonder, loin de la ville. Il se disait, regardant cette pièce intime et ces bonnes gens : si l'on pouvait, en agençant cette chambre, s'installer ici, au-dessus de Paris, un séjour balsamique et douillet, un hâvre tiède. Alors, on pourrait mener, seul, dans les nuages, là-haut, la réparante vie des solitudes et parfaire, pendant des années, son livre. Et puis, quel fabuleux bonheur ce serait que d'exister enfin, à l'écart du temps, et, alors que le raz de la sottise humaine viendrait déferler au bas des tours, de feuilleter de très vieux bouquins, sous les lueurs rabattues d'une ardente lampe !

Il se prit à sourire de la naïveté de son rêve.

— C'est égal, vous êtes joliment bien ici, dit-il, comme pour résumer ses réflexions.

— Oh ! pas si bien que cela, fit la femme. Le logement est grand ; car nous avons deux chambres à coucher aussi vastes que cette pièce et des racoins, mais c'est si incommode et c'est si froid ! Et pas de cuisine ! reprit-elle, montrant sur un court palier un fourneau qu'elle avait dû installer dans l'escalier même. Puis, je deviens vieille et j'ai du mal maintenant, quand je vais aux provisions, à remonter autant de marches !

— Il n'y a même pas moyen de planter un clou dans cette cave, dit le mari ; la pierre de taille les tord quand on veut les enfoncer et les rejette ; enfin, moi, je suis fait au logis, mais elle, elle rêve d'aller finir ses jours à Landévennec !

Des Hermies se leva. Ils se serrèrent la main et le ménage Carhaix fit jurer à Durtal qu'il reviendrait.

— Quelles excellentes gens! s'écria-t-il, lorsqu'il se retrouva sur la place.

— Sans compter que Carhaix est précieux à consulter, car il est documenté sur bien des choses.

— Mais enfin, voyons, comment, diable, un homme qui est instruit, qui n'est pas le premier venu, exerce-t-il un métier qui est un métier de manœuvre, . . . d'ouvrier, en somme?

— S'il t'entendait! — Mais, mon ami, les campaniers du Moyen Age n'étaient point de méprisables hères; il est vrai que les sonneurs modernes sont bien déchus. Quant à te dire pourquoi Carhaix s'est épris des cloches, je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est qu'il a fait en Bretagne des études au séminaire, qu'il a eu des scrupules de conscience, ne s'est pas cru digne du sacerdoce, et qu'à Paris où il est venu, il a été l'élève d'un maître sonneur fort intelligent et très lettré, le père Gilbert, qui avait dans sa cellule, à Notre-Dame, des vieux plans de Paris si rares. Celui-là n'était pas non plus un artisan, mais bien un collectionneur enragé des documents relatifs au vieux Paris. De Notre-Dame, Carhaix a passé à Saint-Sulpice où il est installé depuis plus de quinze ans déjà!

— Et toi, comment l'as-tu connu?

— En qualité de médecin d'abord; puis, je suis devenu son ami, depuis dix ans.

— C'est drôle, il n'a pas cette allure de jardinier sournois qu'ont les anciens élèves des séminaires.

— Carhaix en a, pour quelques années encore, dit des Hermies, comme se parlant à lui-même; après quoi, il sera temps qu'il meure. L'Église qui a déjà laissé introduire le gaz dans les cha-

pelles, finira par remplacer les cloches par de puissants timbres. Alors, ce sera charmant; ces mécaniques seront reliées par des fils électriques; ce seront de vraies sonneries protestantes, des appels brefs, des ordres durs.

— Eh bien, ce sera le cas pour la femme de Carhaix de retourner dans le Finistère!

— Ils ne le pourraient, car ils sont très pauvres; et puis Carhaix dépérirait s'il perdait ses cloches! c'est tout de même curieux cette affection de l'homme pour l'objet qu'il anime; c'est l'amour du mécanicien pour sa machine; on finit par aimer, autant qu'un être vivant, la chose qui vous obéit et que l'on soigne. Il est vrai que la cloche est un ustensile à part. Elle est baptisée ainsi qu'une personne, et ointe du chrême du salut qui la consacre; d'après la rubrique du Pontifical, elle est aussi sanctifiée, dans l'intérieur de son calice, par un Évêque, de sept onctions faites en forme de croix, avec l'huile des infirmes; elle doit ainsi porter aux mourants la voix consolatrice qui les soutient dans leurs dernières affres.

Puis elle est le héraut de l'Église; la voix du dehors comme le prêtre est la voix du dedans; ce n'est donc pas un simple morceau de bronze, un mortier posé à la renverse et qu'on agite. Ajoute que, semblables aux anciens vins, les cloches s'affinent, en vieillissant; leur chant devient plus ample et plus souple; elles perdent leur bouquet aigrelet, leurs sons verts. Ça explique un peu comment on s'y attache!

— Diable, mais tu es fort sur les cloches, toi!

— Moi, répondit des Hermies, en riant, mais je ne sais rien; je répète ce que j'ai entendu dire

à Carhaix. Au reste, si ce sujet t'intéresse, tu pourras lui demander des explications; il t'apprendra le symbolisme de la cloche; il est inépuisable, ferré là-dessus, comme pas un.

— Ce qui est certain, fit Durtal rêveur, c'est que moi qui habite un quartier de couvents et qui vis dans une rue dont l'air est plissé, dès l'aube, par l'onde des carillons, lorsque j'étais malade, la nuit, j'attendais l'appel des cloches, le matin, ainsi qu'une délivrance. Je me sentais alors, au petit jour, bercé par une sorte de dodelinement très doux, choyé par une caresse lointaine et secrète; c'était comme un pansement si fluide et si frais! j'avais l'assurance que des gens debout priaient pour les autres et par conséquent pour moi; je me trouvais moins seul. C'est vrai, au fond, c'est surtout fait pour les malades affligés d'insomnie, ces sons-là!

— Non seulement pour les malades, mais les cloches sont aussi le bromure des âmes belliqueuses. L'inscription que portait l'une d'elles « paco cruentos, » « j'apaise les aigris, » est singulièrement juste quand on y songe!

Cette conversation hanta Durtal qui, le soir, alors qu'il fut seul chez lui, se prit à rêvasser dans sa couche. Cette phrase du sonneur que la véritable musique de l'Église, c'était celle des cloches, lui revint telle qu'une obsession. Et sa rêverie subitement reculée de plusieurs siècles évoqua, parmi de lents défilés de moines au Moyen Age, la troupe agenouillée des ouailles qui répondait aux appels des angélus et buvait comme le dictame du vin consacré les gouttes flûtées de leurs sons blancs.

Tous les détails qu'il avait autrefois connus des séculaires liturgies se pressèrent: les Invitatoires des Matines, les carillons s'égrenant en des chapelets d'harmoniques bulles sur les rues tortueuses et serrées, aux tourelles en cornets, aux pignons en poivrières, aux murs percés de chantepleures et armés de dents, des carillons chantant les heures canoniales, les primes et les tierces, les sextes et les nonnes, les vêpres et les complies, célébrant l'allégresse d'une cité par le rire fluet de leurs petites cloches ou sa détresse, par les larmes massives des douloureux bourdons!

Et c'étaient alors des maîtres sonneurs, de vrais accordants, qui répercutaient l'état d'âme d'une ville avec ces joies ou ces deuils de l'air! — Et la cloche qu'ils servaient, en fils soumis, en fidèles diacres, s'était faite, à l'image même de l'Église, très populaire et très humble. A certains moments, elle se dévêtait, ainsi que le prêtre se dépouille de sa chasuble, de ses sons pieux. Elle causait avec les petits, les jours de marchés et de foires, les invitait par les temps de pluie, à débattre leurs intérêts dans la nef de l'église, imposant, par la sainteté du lieu, aux inévitables débats des durs négoces, une probité qui demeure à jamais perdue!

SAINTE LYDWINE ET SCHIEDAM

(*Sainte Lydwine de Schiedam*)

Vraiment, je crois bien que, personnellement, je la vis, un dimanche, parmi les orphelines que les sœurs dominicaines conduisaient à la messe; elle était agenouillée, tendue vers l'autel, égrenant son chapelet; elle avait de grands yeux d'un bleu avoisinant le vert et, sous le bonnet noir, s'échappaient d'admirables cheveux, de ces cheveux qui, cendrés près des racines, se dorent à mesure qu'ils s'en éloignent; l'on eût dit d'un écheveau de soie éclairé par un rayon de soleil hivernal; et la tenue de cette enfant, au teint blanc, à peine teinté de rose sur les joues, aux lèvres de fleur qui s'épanouit alors que commence à la friper le gel, était si modeste, si pieuse, si vraiment confinée en Dieu, que je ne pouvais me persuader que Lydwine eût été différente.

Ainsi que je l'ai dit, aucun image véridique de sa physionomie n'existe; sur les vingt tableaux marqués par Molanus, comme ayant autrefois orné les murs de la chapelle édifiée en son honneur par les recteurs de Schiedam, douze ont été reproduits en un insignifiant format, au XVIe siècle, par le graveur Jérôme Wierix; ils cernent, de médaillons, un portrait plus grand de la sainte recevant des mains de son ange la fameuse branche. Il est difficile de créer un type conventionnel, plus redondant à la fois et plus piètre que celui de cette estampe; on ne sait si Lydwine est un garçon ou une fille, car elle y grimace ainsi qu'un être hybride

dont le nez busque et fend en deux une face privée de menton.

D'autre part, j'ai considéré chez un habitant de Schiedam une très belle gravure de Valdor, du commencement du XVIIe siècle, qui la portraiture; elle y est plus sensément traitée, mais ce n'est sûrement pas encore elle; d'autres médiocres de Pietro de Jode, de Sébastien Leclerc l'exhibent brandissant une croix, une couronne, ou une tige de rose ou une palme, seule ou accompagnée d'un ange; une dernière enfin, toute moderne, celle-là, mais assez curieuse, en tant qu'imitation des tableaux des Primitifs, est l'œuvre d'un peintre allemand Ludwig Seitz; c'est une des mieux; mais dans celle-là, de même que dans toutes les autres, le visage, plus ou moins persuasif, est inventé.

Il est donc, en somme, permis, puisque rien de certain ne subsiste, de nous la figurer, selon nos conceptions d'art et nos appétences de piété.

Et, ce dimanche, où j'entrevis cette extraordinaire fillette, nous pouvions véritablement nous certifier les premières impressions éprouvées dans cette ville; les églises débordaient, étaient insuffisantes à contenir la foule des orants; à la Visitation de Notre-Dame, des gens lisaient leur missel devant les portes laissées ouvertes, au seuil de la rue; les communions ne décessaient pas; après les hommes et les femmes, les pensionnats s'ébranlaient; nulle part, nous n'avions encore constaté une si placide ardeur et j'ajouterai un respect plus absolu de la liturgie, du plain-chant exécuté non par des chantres gagés, mais par des personnes de bonne volonté, ayant de la voix et s'acquittant con-

sciencieusement de leur tâche, décidées, pour honorer le Seigneur, à très bien chanter.

Cette petite chapelle de sainte Lydwine, dans les heures qui s'attristent, elle émerge de mes souvenirs, si lénitive, si familièrement attendrie! et comment ne pas me rappeler aussi le cordial et le délicat accueil de son pieux et savant curé, M. l'abbé Poelhekke, qui célébra, un matin, pour nous, la messe à son autel sur lequel il avait voulu exposer, comme en un jour de fête, la châsse des reliques.

Sauf ces ossements et sa mémoire qui resplendit dans cette ville, rien hélas! ne reste, ici, de Lydwine, sinon sa plaque tombale; elle a été ôtée de l'ancienne église désaffectée et muée en un temple protestant et transférée dans la petite chapelle des sœurs dominicaines qui tiennent un orphelinat et font la classe aux enfants du peuple. Cette pierre est sculptée d'une figure âgée et un peu renfrognée de femme, endormie, les mains jointes sur le ventre, et enveloppée, de la tête aux pieds, d'un linceul; en haut, deux angelots descendent pour lui ceindre d'une couronne le chef et, aux quatre coins, les quatre animaux évangéliques sont gravés dans un cercle.

Cette pierre est très bien conservée; d'après une note des Bollandistes, les calvinistes l'auraient retournée, non pour la préserver, mais pour empêcher les catholiques de s'agenouiller devant; d'après une autre tradition, au contraire, les protestants, par déférence pour la sainte, faisaient un détour dans l'église afin de ne pas marcher dessus et de ne point l'abîmer. Je ne sais laquelle de ces deux versions est la vraie; je les donne telles quelles.

Quant à la bâtisse qu'elle occupa, elle est le

sujet de nombreuses controverses que nous allons résumer en quelques lignes:

Selon les uns, sa maison aurait été située dans une sente appelée Bogaarstraat; selon les autres, dans une ruelle dite Kortekertstraat. Il y aurait eu jadis, en cette ruelle, un puits qui guérissait les fiévreux et le bétail malade; d'après d'anciens documents, à ce signe, l'on reconnaîtrait le gîte de la sainte; des recherches ont été effectuées dans ce sens, mais le puits n'a pas encore été découvert; enfin une troisième opinion qui semble la plus accréditée attribuerait sa résidence au Leliendaal, là où s'élève encore un orphelinat protestant, une bâtisse du XVIIIe siècle, flanquée d'un bonhomme et d'une bonne femme sculptés et peints, de chaque côté, en haut de la porte.

Voici, dans tous les cas, l'histoire de la demeure de Lydwine.

Après sa mort, le fils du docteur Godfried de Haga acheta sa maison qui devint ce qu'on appelait « une maison du Saint-Esprit, » c'est-à-dire un refuge de femmes pauvres; puis en 1461, le jour de la fête de sainte Gertrude, cette maison qui renfermait une chapelle fut cédée, avec l'assentiment des bourgmestres et des conseillers de Schiedam, par le collège du Saint-Esprit à une communauté de clarisses ou de sœurs grises de saint François, venues de Harlem. Il y avait, dans ce couvent, dit Molanus, un autel dédié à sainte Lydwine et érigé juste à l'endroit où reposait son lit; et l'on distribuait, tous les ans, le jour de sa fête, aux personnes riches ou pauvres qui se présentaient, un pain blanc.

En 1572, les gueux, après avoir dévasté l'église

de saint Jean-Baptiste, démolirent la chapelle du Leliendaal et le cloître fut pillé. Il devint en 1605 un orphelinat qui fut rasé en 1779, car il tombait alors en ruine et reconstruit à la même place, c'est-à-dire à la place de la demeure de Lydwine.

Mais ce dernier point est justement celui qui n'est pas admis, sans conteste, par tous. Je n'ai pas à prendre part à ce débat qui n'intéresse d'ailleurs que les habitants de Schiedam; je dois ajouter cependant qu'une quatrième opinion me fut exprimée à Amsterdam; celle-là aurait l'avantage de mettre tout le monde d'accord, la voici: Lydwine aurait habité plusieurs logements et aurait été transportée, après la mort de ses père et mère, au domicile de son frère.

Je ne sais ce que vaut cette allégation dont je ne discerne dans les historiens aucune trace; elle me suggère cependant une remarque.

Brugman nous raconte que la maison du père de Lydwine était basse et humide, plus semblable à une tombe qu'à une chaumine; or, je me demande comment dans une bicoque si exiguë, tant de personnes purent camper. Après la mort de son père, son fils, sa femme, ses deux enfants, un cousin nommé Nicolas, l'augustin Gerlac et finalement la veuve Catherine Simon y auraient résidé. Il est fort possible qu'ils n'y aient pas séjourné tous ensemble, au même moment, mais il n'en reste pas moins douteux que ce réduit ait pu être assez grand pour héberger autant d'hôtes. Il y aurait peut-être lieu de croire alors que la maison dans laquelle mourut Lydwine n'était pas la même que celle dans laquelle elle était née et avait vécu les premières années de ses souffrances.

L'emplacement du canal sur la glace duquel elle s'est brisé une côte, est le sujet de moins de débats; les archéologues semblent d'accord pour désigner une rue qui s'affuble encore du nom de « chemin des boiteux » « Kreupelstraat »; cette rue était un canal, il n'y a pas bien longtemps encore, car j'ai acquis, à Schiedam même, une photographie prise sur nature et qui le représente; elle est sans caractère et il est difficile de s'imaginer le lieu exact où se passa la scène relatée par les biographes et peinte sur l'un des tableaux de l'église.

Du temps de Lydwine, il n'existe, en somme, que l'antique église de saint Jean-Baptiste, devenue un temple réformé; mais la sainte n'y a pas, corporellement du moins, prié, puisque ce sanctuaire, brûlé dans l'incendie de 1428, fut rebâti, en partie, pendant sa vie, et alors qu'elle était alitée et ne pouvait sortir.

Cette église, la seule ancienne de Schiedam, est un édifice de brique, surmonté d'une haute tour coiffée d'un petit chapeau rajouté et attifée d'un très puéril carillon; son intérieur, à ogives, est soutenu par sept piliers à chapiteaux sculptés de feuillages et plafonné de poutres; sa nef est coupée en deux par un tablier de bois. Au-dedans, ce sont des estrades de distribution de prix ou de foire foraine, des bancs d'œuvre, des amas de bibles. La tristesse de ce sanctuaire souillé, sans autel et sans messes!

Plus que dans cette basilique, plus que dans ces rues que je viens de citer, le souvenir de Lydwine vous hante, alors qu'on erre dans les vieux quartiers de Schiedam, moins réparés et moins remis à neuf; que de fois, le long de ces canaux ombragés d'arbres

et dont les ponts tournent pour laisser filer les bateaux, nous l'avons évoquée, tandis que les grands moulins à vent bénissaient, avec la croix de leurs ailes, la ville ; elles dessinaient le rond d'une croix grecque et me rappelaient le mémorial de cette Passion que finit par méditer si ardemment la sainte! et, pendant que ces croix silencieuses signaient l'horizon, au loin, un sergent de ville, débonnaire, malgré son casque à pointe et sa petite épée de chasse, surveillait les déchargeurs en vêtements de laine rouge et en culotte courte, qui débarquaient des tonnes sur le quai, les manœuvres qui, devant les distilleries, pompaient la drêche chaude coulant en rigoles de café au lait dans les barques ; et moi, je songeais au père de Lydwine, au bon Pierre, qui avait été l'homme du guet, le sergent de ville de son époque, à Schiedam.

Devant nos pas, les rues d'eaux s'allongeaient, en tournoyant, plantées de moulins du XVIIIe siècle, superbes avec leurs briques culottées, leurs grandes collerettes de bois, leurs petites croisées peintes en vert Véronèse ; leurs ailes parfois sans voiles simulaient alors des lames de rasoirs prêtes à fendre l'air ; et ces moulins apparaissaient géants à côté des tout petits que l'on construit maintenant et qui sont revêtus, comme d'une houppelande de peluche grise, habillés comme avec des peaux veloutées de souris.

Et cette minuscule cité s'adorne de coins charmants ; dans les vieux quartiers que traverse la rivière à laquelle elle doit son nom, la Schie, ce sont des lacis de ruelles bordées par des bâtisses enfumées de briques, dessinant avec l'onde qui les mire d'amusantes courbes, d'antiques masures ajourées ainsi

que des séchoirs de mégissiers ou précédées de hautes façades couvertes de grands toits qu'effleurent les mouettes; et des files de sansonnets perchés sur leurs arêtes, de même que sur des bâtons, chantent.

Subitement, au détour d'une de ces sentes, d'immenses échappées de campagne fuient, des plaines encore coupées par des canaux qui font l'effet de marcher avec les nuages qu'ils réverbèrent. Très au loin, des mâts de navires qu'on ne voit point, semblent piqués en terre; une voile se déplace et, derrière elle, le bras d'un moulin, qu'elle cachait, surgit; des vaches blanches et tachées d'encre, des moutons, des pourceaux noirs et roses s'aperçoivent, à perte de vue, sous l'infini d'un ciel que rien n'arrête; et, à regarder ces végétations si fraîches et si vertes, qu'en comparaison de celles-là, les prairies les mieux arrosées de la France, sont jaunes et sèches, à contempler ce firmament d'un bleu pâle, presque polaire, que bouillonnent des nuées d'argent qui se dore, une très douce mélancolie vous vient.

Ces sites placides, ces étendues taciturnes, ces paysages graves ont quelque chose de personnel, un je ne sais quoi d'affectueux et de quiet; le charme de cette nature si spéciale tient, je crois, à cette bonhomie qu'elle dégage, une bonhomie qui sourit, un peu triste, et se recueille.

Comme contraste à ces plaines et à ces petites rues qui s'embrouillent dans d'étroits canaux, à l'autre extrémité de la ville, s'épand un fleuve immense, la Meuse; elle se jette, à cet endroit, dans la mer. Au fond, Rotterdam émerge de l'eau avec ses monuments dressés sur le ciel qui s'illimite; les petits vapeurs qui assurent le service des côtes

fument à l'horizon, tandis que le souffle d'une formidable fabrique de bougies domine tous ces bruits; le quai est hérissé de grues à vapeur et comblé de tonnes. Ce rappel de la vie moderne, dans le pays de Lydwine, déconcerte et l'on se prend à regretter le temps où de maladroits pêcheurs incendièrent Schiedam, la veille du jour où ils s'embarquèrent sur ces plages alors vides, pour aller pêcher le hareng.

Et, à ce propos d'incendie, ne faut-il pas noter que la sainte, qui en subit trois, de son vivant, est ici considérée, même par les protestants, comme une sauvegarde contre les ravages du feu; il n'existe pas, en effet, d'exemple que lorsqu'une usine d'alcool flambe, celles qui l'avoisinent s'enflamment; Lydwine est aussi, cela va de soi, invoquée pour la guérison des malades; l'on prête à la cure un petit philatère d'argent contenant quelques-unes de ses parcelles, pour les faire toucher à ceux qui souffrent et, tous les lundis, à sept heures du soir, on la prie, avant le Salut du Saint-Sacrement, afin qu'elle détourne les fléaux de la ville.

Elle vit, on le voit, à Schiedam où les catholiques la vénèrent et où il sied de dire, pour être juste, que les réformés ne lui sont nullement hostiles; elle compte des amis à Harlem, mais plus loin, son souvenir s'efface.

Voilà déjà près de douze jours que nous habitons la minime cité et, en sus de son aspect extérieur, nous commençons à connaître ses antécédents et à pénétrer dans sa vie intime.

Schiedam ne fut jamais une grande ville, mais elle fut jadis un bourg prospère. Maintenant, elle

décline; les anciennes familles riches sont parties; son industrie particulière, celle du genièvre, du schiedam qui lui emprunte son titre, est bien déchue, depuis que des villes telles qu'Anvers se sont décidées, elles aussi, à fabriquer les eaux-de-vie de grains. Elle possédait autrefois trois cents distilleries et l'on en compte à peine, à l'heure actuelle, cent vingt. Où sont les bateaux qui arrivaient naguères de Norwège avec leurs cargaisons de grains bleus? Je n'en ai découvert aucun et je doute un peu que le fruit de genévrier entre désormais dans la confection de cette magnanime liqueur. Elle semble préparée, ainsi que le wiskey d'Irlande et le gin d'Écosse, avec le blé, le maïs et l'orge; et c'est, par toutes les rues, près des canaux, non l'odeur un peu d'allumette des vrais genièvres, mais la senteur de la farine de lin chaude, de la drêche, des résidus en bouillie de l'orge. On les évacue à la sortie des usines, dans des citernes, le long des quais et, là, des hommes les pompent et les déversent dans des barques, pour servir à la nourriture des bestiaux.

LA BÉNÉDICTION DES MALADES

La Procession aux Flambeaux

(*Les Foules de Lourdes*)

Nous nous heurtons à la tête du cortège qui se forme et à une multitude serrée de curieux qui encombrent les allées du Gave. On nous livre passage et nous atteignons la grotte d'où doit partir la procession.

Le Saint-Sacrement, que l'on est allé chercher dans le Rosaire, est posé sur l'autel portatif et il rutile dans cette fournaise des cires. Les évêques sont déjà là, ceux d'Avignon, d'Angoulême, d'Ayre, le jeune homme aux longs cheveux de la Palestine et des dignitaires, des chanoines affublés de pèlerines et de jupes mi-partie violette, mi-partie pourpre, des capucins en bure brune, des prêtres, les uns en surplis, les autres en chasubles d'or, attendent derrière ces Grandeurs auxquelles vient se joindre l'évêque Bénédictin de Metz dont la robe d'un violet qui tourne au rose me rappelle le costume en taffetas tout à fait rose, celui-là, dont était vêtu, comme une frêle Cydalise, un prélat Portugais, l'évêque de Macao, que je vis, l'an dernier, à Lourdes.

Des milliers d'ecclésiastiques, des milliers de fidèles, un cierge au poing, s'étendent de la grotte à l'esplanade, tout le long du Gave, sur deux rangs, précédés de la croix, des enfants de chœur, des suisses de la basilique, chamarrés d'argent sur fond bleu.

Au centre de la procession qu'ils semblent tran-

cher en deux, devant des bannières qui flottent, deux autres suisses, deux longs escogriffes amenés par je ne sais plus quel diocèse — par celui de Nantes, je crois — sont habillés de vermillon et d'or et coiffés de bicornes gigantesques, surmontés d'un énorme panache de catafalque, blanc.

L'on attend le signal du départ; des prêtres agenouillés prient devant le Saint-Sacrement; j'allume le cierge qu'on m'apporte; des estafettes laïques vont et viennent, de l'esplanade à la grotte; des messieurs d'une importance incroyable jouent le rôle d'agents de police, bousculent les prêtres, tarabustent les pèlerins. Les étonnantes gens! n'ai-je pas entendu l'un d'eux, un jour, alors qu'on célébrait la messe à la grotte, dire à la foule: Nous allons donner la sainte communion — ce *Nous* est un monde!

Tout à l'heure, devant l'ostensoir, l'un d'eux encore semblera désigner au Christ, avec son ombrelle blanche qu'il agitera dans sa main, ceux des malades qu'Il doit guérir, tandis qu'un autre fera le geste, bien inutile d'ailleurs, puisqu'il s'adresse à des catholiques, de s'agenouiller devant le Saint-Sacrement, lorsqu'il se tiendra devant eux.

Enfin, avec l'assentiment de ces sacristes, la procession s'ébranle; je suis les évêques et, derrière moi, la troupe des brancardiers ferme la marche.

On chante un ambigu de latin et de français, un pot-pourri composé du Magnificat, alternant, verset par verset, avec cette strophe:

Vierge, notre espérance,
Étends vers nous ton bras,
Sauve, sauve la France,
Ne l'abandonne pas! (*Bis*).

Nous avançons lentement, comme dans un couloir profond de foule et quand, après avoir longé la rivière, nous débouchons sur l'esplanade, c'est un mur de multitude, une mer de têtes qui moutonnent aussi loin que nous pouvons les voir; la rampe, les escaliers, la terrasse au-dessus du Rosaire, les allées, le parvis de la basilique pullulent de monde. Le blanc des bonnets fourmille et des coups de feu sont tirés, çà et là, par des ombrelles rouges; la montagne du chemin de croix est couverte et ses lacets débordent; rien ne monte ni ne descend, tout grouille sur place; jamais il n'y eut une telle affluence de pèlerins et de curieux. Des appareils photographiques sont hissés, au sommet d'échelles, en bas de la rampe.

L'immense cirque de l'esplanade, dans le vide duquel nous allons pénétrer, est limité, formé par la haie des voiturettes des alités, posées au premier rang; derrière elles, sur des bancs, s'entassent les infirmes qui peuvent encore s'asseoir et les infirmières chargées de les garder; et plus loin, à perte de vue, en une masse compacte, le public s'amoncelle.

La procession qui nous précédait nous a quittés, pour la bénédiction des malades; après avoir traversé toute l'esplanade, elle a rejoint le Rosaire, et là sur le parvis, en colonnes serrées, elle se range. Contre les portes closes, au-dessous du bas-relief de Maniglier, se dressent les bannières de velours nacarat et de soie blanche, brodées d'or. D'un bout à l'autre de la façade, une grande ligne s'étend, blanche en haut et noire en bas, la ligne tracée par les prêtres dont les surplis coupent la soutane aux genoux.

Dans le buisson en feu des cierges dont chacun hausse une ramille, tous ces ecclésiastiques s'amassent, avec, devant eux, sur le bord des marches, la troupe des enfants de chœur, revêtus de la livrée bleue de la Vierge et les suisses, aux uniformes d'azur et d'argent, de vermillon et d'or.

Et, dans le fond de ce tableau resté, pendant quelques minutes, immobile, j'aperçois des mouvements qui s'opèrent; d'abord c'est le coup brun, le ton de motte à brûler de robes de capucins que l'on pousse en avant, et c'est ensuite la soudaine explosion des tuniques violettes et pourprées des chanoines, sortis du remous blanc et noir des prêtres et placés au premier rang.

L'évêque d'Avignon tient l'ostensoir, sous une ombrelle, entouré de sacerdotes en chasubles et de céroféraires qui portent des lanternes, aux vitres cramoisies, allumées.

Nous commençons à longer après lui, lentement, la haie des malades, et déjà le cœur s'étreint. Ah! les visages qui divaguent de détresse et d'espoir, les visages désordonnés de ce moment-là! il y en a qui pleurent, sans bruit, la tête basse, d'autres, au contraire, qui lèvent des yeux inondés de larmes; et des voix suffoquent, des voix à bout de souffle, des voix déjà mortes essaient de répéter le cri vivant des invocations que lance, de toute la force de ses poumons, un prêtre qui stationne, seul, sur l'esplanade:

Seigneur, celui que vous aimez est malade!
Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir!

Et des bras se tendent vers l'ostensoir, des lèvres tremblent et balbutient, des mains se joignent qui retombent, désolées, après.

Le Saint-Sacrement passe.

Une femme, la tête dans ses doigts qui ruissellent, a le corps soulevé par des sursauts.

Et rien ne bouge, les alités restent étendus.

Voilà que je reconnais dans les rangs mes pauvres amis inconnus de l'hôpital; dans le groupe des malades hollandais qui ouvrent des yeux bleus, tout noyés, dans des faces de panaris mûrs, dans des faces trop blanches, le petit gnome est enfoui sous des couvertures sur sa minuscule civière; ses traits sont rigides, ses bras et ses jambes en fuseaux sont roides. Il dort ou est évanoui; et voici le môme de Belley qui a la jambe emprisonnée dans sa gouttière de bois. La sœur bleue qui l'accompagne est prosternée sous son hennin et égrène son rosaire; lui, regarde d'un air curieux, sans s'émouvoir.

Et le Saint-Sacrement passe.

On chante trois fois la strophe « Monstra te esse Matrem » que la foule répète en un immense écho qui se prolonge et résonne, repris là-haut, par les pèlerins installés sur la montagne du chemin de croix.

Et toujours rien ne bouge.

Ce champ de la maladie que nous venons de suivre, cette récolte couchée sous l'averse des maux, me semblent, hélas! bien perdus. Nous sommes arrivés à la moitié de notre course, aux marches du Rosaire et aucun impotent n'a été, dans un souffle divin, projeté debout.

Là, gisent, sur des brancards, les grands malades; un homme, dont le visage couleur de feuille sèche, ouvre les yeux; deux tisons, subitement allumés, flambent dans des paupières de cendre. Il fixe

avidement la monstrance, puis tout s'éteint: son visage, éclairé une seconde, redevient un visage d'ombre; la femme au mal de Pott, qui baigne dans son pus, n'ouvre même pas les yeux; elle paraît être déjà hors de la terre; d'autres également sont plongées dans le coma et la bouche d'une fillette que l'on essuie, écume; plus loin, dans le rang serré des matelas, je retrouve la petite sœur blanche, la sœur Justinien qui paraît morte, exposée dans son panier comme dans un cercueil.

Ah! j'ai le cœur angoissé, en la voyant. Je ne sais . . . je crois que celle-là va se dresser, que le ciel va enfin répondre à nos suppliques . . .

Le Saint-Sacrement l'enveloppe dans la croix de son éclair d'or. Elle demeure, inerte et livide . . .

La prêtre accélère les invocations; la foule les répète en un long grondement:

Seigneur, faites que je voie!
Seigneur, faites que j'entende!
Seigneur, faites que je marche!

Et l'on entonne « l'Adoremus in æternum » — et toujours rien ne se produit; nous avons longé le devant du Rosaire; nous redescendons maintenant à gauche, l'avenue que nous avons montée à droite.

D'une voix rauque qui s'exaspère, l'implorateur clame:

— A genoux, tout le monde les bras en croix!

Et la multitude immense obéit; les prières dévalent, se précipitent et aucun malade ne se lève!

Des maux hideux défilent devant nous. Je croyais avoir tout vu à l'hôpital, hélas! il y a là des lots d'hydrocéphales et de choréiques — un homme perturbé par la paralysie agitante, dont la tête va

et vient, secouée comme un battant de cloche et dont les doigts crispés font sans cesse le geste de déboutonner son gilet; il y a surtout des êtres effrayants, sortis de je ne sais où, un vieillard qui a un mufle de veau, cachou, tout en croûtes, une femme dont le nez est devenu une trompe de tapir et dont l'œil, entraîné par cette poussée en avant, projette un globe blanc, au bout d'un pédoncule; il y a là, cachées derrière des voiturettes, des figures en viande écorchée et des figures en viande mortifiée, vertes; c'est un déballage de l'hôpital saint Louis, un musée d'horreurs.

L'invocateur continue, sans se lasser.

Seigneur, dites seulement une parole et je serai guéri!

On chante le « Parce Domine, » trois fois, et, dans un cri désespéré, le prêtre, les bras au ciel, vocifère:

Seigneur! sauvez-nous, nous périssons!

Et le cri, répété par des milliers de voix, roule dans la vallée!

Le Saint-Sacrement passe toujours et rien ne se montre.

On finit par être pris de tentation; les reproches sont prêts à vous jaillir des lèvres. Que fait-Elle, alors qu'il lui serait si facile de guérir tous ces gens? Il y a, malgré tout ce qui peut la choquer, ici, tant de Foi, tant de prières, tant de charité, tant d'efforts, qu'attend-Elle?

Cette clairière où l'exorateur rugit ses appels n'est cependant pas vide. Le Christ, Marie et les Anges sont là, qui regardent, invisibles et écoutent, silencieux. Jésus l'a formellement promis: « Là où

deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Et nous sommes des milliers réunis pour le prier! — Pourquoi ne répond-Il pas? Et j'ai l'immédiate vision d'un vieux tableau du Jugement dernier à Bruges, d'un Primitif des Flandres, Jan Provost, où le Christ, entouré d'une cour d'anges, s'affirme, terrible, une épée à la main et montre de l'autre la plaie de son cœur à la Vierge qui le supplie à genoux d'épargner les pécheurs; et Elle réplique, au geste de courroux, en découvrant la poitrine qui l'allaita, en opposant à son cœur percé par les hommes, son sein.

N'est-ce pas ce qu'Elle doit faire à ce moment-ci?

Et pourtant aucun grabataire n'est allégé. Ici, une femme tend, éperdue, un enfant dont les yeux chavirent dans une face qui se décompose et retombe sur ses genoux, en sanglotant; là, un pauvre homme, aveugle, se tient agenouillé, le chapeau à la main. Il semble demander à Dieu l'aumône et, comme aux autres, Dieu qui passe ne lui donne rien!

C'est vraiment affreux!

L'implorateur s'énerve, hurle:

Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant!

Et il épuise ce qui lui reste de forces, en jetant le grand cri après lequel souvent les miracles éclatent.

Hosannah! au Fils de David!

La foule, les bras en croix, lance furieusement au ciel cette clameur de triomphe; elle sent qu'elle joue son va-tout.

Et le Saint-Sacrement continue sa marche, indifférent, insensible.

Je suis découragé, je n'ai plus envie de prier; cependant je sollicite la guérison du malheureux à la peau boursouflée, au cuir chagriné, couleur lie de vin; il est là, si triste, grappillant ses patenôtres, dissimulant derrière la capote d'une voiturette sa lamentable figure.

La procession est revenue à son point de départ; tous les malades ont été bénis; nous faisons volte-face et, traversant alors la clairière, dans son milieu, nous nous dirigeons, en droite ligne, sur le Rosaire.

L'on recommence l' « Adoremus in æternum, » l'on reprend le « Monstra te esse Matrem » et l'évêque d'Avignon atteint le parvis de l'église; il entre sous le dais d'or qui l'attend et présente l'ostensoir, dont le métal étincelle, aux assistants. L'on chante le « Tantum ergo » et, dans le grand silence de toute l'esplanade prosternée, il élève la monstrance et trace au-dessus des milliers de têtes, une croix lumineuse d'or.

C'est fini; l'on va quérir les voitures, les civières, ramasser ce bagage de débris humains et le reporter à l'hôpital.

Ah! tout de même! je ne puis m'empêcher de songer à ces malheureux arrivés de si loin, qui ont subi tant de fatigue de chemin de fer et qui ne sont pas guéris! ils vont rentrer dans les funèbres salles, rejoindre leurs lits, exténués par ces transbordements sur des brancards ou dans des attelages.

A cette heure, dans la nuit, la grotte, creusée sous la basilique, flamboie comme une fournaise; c'est de là que part l'incendie propagé par les cierges des pèlerins que l'on ne voit pas; il semble que des étincelles sautées du fond d'un four ouvert et portées par le vent, voltigent dans les lacets de la

colline, qui, lentement, s'embrasent; et les bluettes gagnent du terrain, pétillent déjà dans les arbres derrière l'abside de la basilique et atteignent, peu à peu, en tournant, le parvis, avant de descendre sur la rampe de droite, dans une indescriptible cacophonie de « Laudate Mariam » de « Au ciel, au ciel! » mêlés à des cantiques de langues étrangères, tous écrasés, pourtant, par la masse pesante des Ave.

Et voici la basilique qui s'illumine du haut en bas, qui se découpe en des lignes tricolores dans l'ombre et elle paraît plus étriquée, plus chétive encore, sur le fond de ces montagnes que les ténèbres, déchirées par des coups de lumière, agrandissent. La chaufferette ronde, à couvercle, le gueux posé sous ses pieds, le toit du Rosaire, brasille avec la ferblanterie de son dôme et ses oculi rouges. Maintenant, les deux rampes sont en pleine combustion; l'on monte sur l'une et l'on descend sur l'autre; l'on dirait d'une roue de feu, couchée sur le flanc, à demi soulevée du sol, qui tourne, en crépitant, lançant, dans son mouvement giratoire, des gerbes d'étincelles. Les cierges qui grimpent se hâtent, semblent marcher, en poussant des cris de victoire, à l'assaut de la basilique; et subitement, dans le sillage scintillant, de grands trous se font; le vent a éteint des cierges et des mouches de feu volent pour les rallumer et les trous noirs disparaissent, bouchés par des paquets de flammes!

Et cela tourne, tourne, sans arrêt, dans un vacarme d'Ave, soutenu par les cuivres de la fanfare; au loin, l'esplanade qui déborde, fait songer à une plaine dont la récolte se carbonise, à des champs

d'épis en ignition; et les tiges de cette moisson qui brûle projettent un éclairage de théâtre sur les arbres des alentours dont le vert s'albumine et se décolore.

En face de la grotte, le long du Gave, de minuscules cortèges s'organisent encore et l'on croirait voir des essaims de vers luisants qui ondulent sur la terre, puis se muent, rejetant leurs chrysalides de nuit, à mesure qu'ils montent en voltigeant, dans les lacets de la colline, en des phalènes d'or. Ces cierges chantent, mais leur faible voix que l'on entend à peine finit par se perdre dans l'énormité de l'ensemble qui ébranle l'ombre des monts.

Ah! l'étrange vision et le délirant spectacle de cette foule accourue de tous les pays de l'univers, dans ce petit coin de rien du tout, pour prier la Vierge! à quelques pas d'ici, c'est la campagne silencieuse, la campagne noire; et tous ces gens qui veillent, si loin de leurs patries, disent la même chose dans des idiomes différents et pensent de même; tous sont certains que des infirmes abandonnés par les médecins peuvent, si la Vierge le veut, en un instant, guérir; tous savent que des conversions impossibles, que des affaires inextricables peuvent s'accomplir et se dénouer, en un clin d'œil; et dans cette multitude innombrable que ne contraint aucune police, jamais un désordre, jamais une dispute; l'effervescence même que produisent des miracles, tombe d'elle-même. Il y a, dans cette cité de Notre-Dame, un retour aux premiers âges du christianisme, une éclosion de tendresse qui durera, tant que l'on restera sous pression, dans ce havre de la Vierge. On a l'idée d'un peuple composé de fragments divers et néan-

moins uni comme jamais peuple ne le fut; il se désagrégera, demain, par des départs mais il se reconstituera par l'arrivée de nouveaux éléments apportés par de nouveaux trains, et rien ne sera changé; la piété sera pareille, la patience et la foi seront semblables. Lourdes, est, en somme, une principauté qui réalise et bien au delà les plus audacieuses chimères des philanthropes; c'est la fusion temporaire des castes; la femme du monde y panse et y torche l'ouvrière et la paysanne; le gentilhomme et le bourgeois deviennent les bêtes de trait des artisans et des rustres et se font garçons de bains, pour les servir.

Le pauvre, est hébergé, nourri, baigné, choyé, pour la grâce de Dieu; il peut puiser toute l'eau qu'il désire à la fontaine; il peut s'asseoir dans toutes les églises, et devant la grotte, partout où il lui plaît, sans avoir jamais à dépenser un sou.

Le rêve d'une société qui serait propre se décèle, pour quelques mois, tous les ans, à Lourdes; il est dû à cette vertu que saint Paul déclarait supérieure à toutes, à la charité; et je songe mélancoliquement que si les préceptes du Christ étaient suivis, l'existence pourrait être clémente à tous; mais c'est ici que l'utopie commence; personne ne se soucie d'un prochain qui ne cherche la plupart du temps, d'ailleurs, qu'à vous exploiter et, d'autre part, les mécréants n'ont qu'un but, persécuter les catholiques, lesquels regrettent de ne pas disposer du pouvoir pour persécuter, à leur tour, les impies, oubliant que, s'ils ont le droit d'avoir des martyrs, leur religion, à eux, leur défend d'en faire.

Et, tandis que je rumine ces réflexions, la roue de feu tourne toujours; mais elle dégage déjà

moins d'étincelles, et, à mesure qu'elle se refroidit et s'éteint, un brasier s'allume au-dessous d'elle, dans la cuve formée devant le Rosaire, par le cercle des rampes. Toutes les lueurs des cierges sont tombées là; et quand les rampes sont devenues tout à fait noires, quand la roue s'est arrêtée, une immense flambée d'incendie jaillit de la cuve.

Et alors un spectacle splendide, à jamais inoubliable, surgit.

Les hurlements disparates se sont tus et de la cuve incandescente le Credo du plain-chant s'élance. Il se déroule, soutenu par des milliers de voix, monte, au milieu, des flammes, en une auguste lenteur, dans les ténèbres du firmament.

C'est la profession de foi de la terre enfin sortie de la confusion des langues pour s'exprimer dans l'idiome liturgique; c'est la concentration des prières individuelles du jour, réunies en la gerbe de la prière commune; c'est l'offrande au Seigneur — devant lequel la Vierge exaltée jusqu'à ce moment s'efface — du parfum vocal du symbole de ses Apôtres, l'encens chanté de son Église même!

Et en haut, tout en haut, dans le ciel, alors que les accents solennels du Credo planent, un nouvel astre se lève, au sommet de la montagne du grand Gers, invisible dans l'ombre, un astre qui a la forme d'une croix et qui rutile dans la mêlée des autres étoiles, la croix, allumée par des jets électriques, sur la cîme disparue du mont!

C'est terminé, la cuve ardente fume et s'éteint; la moisson de feu de l'esplanade a été fauchée; la procession se disloque, les cierges se meurent. Seul, le vaste trou de la grotte continue de flamber. Cependant, çà et là, comme d'un collier dont le fil se

casse, des perles de lumière bondissent, roulent, isolées, et s'éloignent les unes des autres, sur les routes. Quelques fumerons achèvent de rougeoyer le long du Gave; quelques feux-follets volètent encore près du Rosaire, mais ils ne tardent pas à disparaître, eux aussi, dans le noir.

Cette fois, c'est bien fini; je ne sais . . . mais j'ai l'idée que cette splendide féerie est indépendante de nous, que nous n'y sommes pour rien, que cette vision n'est qu'une allégorie, qu'une figure . . . il me paraît que la réalité, cachée sous des apparences humaines, est autre . . .

Il me semble qu'après avoir humblement travaillé, pendant le jour, dans des cabines de bain, pour guérir des corps et sauver des vivants, la Vierge travaille, maintenant, dans la nuit, pour guérir des âmes et pour sauver des morts.

C'est Elle qui a tourné ce rouet de feu et filé le lin en flammes des prières, afin de tisser les robes glorieuses de ces âmes qui n'attendent plus que leur vêtement de Paradis pour sortir du Purgatoire!

LE FRERE PORCHER

(*En Route*)

Durtal s'en fut se promener. Il espéra dissiper son étouffement par une longue marche.

Il s'engagea dans un chemin qu'il n'avait pas encore parcouru et il déboucha dans une clairière où se dressaient les ruines de l'ancien couvent, quelques pans de murs, des colonnes tronquées, des chapiteaux de style roman; malheureusement ces débris étaient dans un déplorable état, couverts de mousse, granités, rêches et troués, pareils à des pierres ponces.

Il continua sa route, aboutit à une longue allée, au-dessus de laquelle s'étendait un étang; celui-là était cinq ou six fois grand comme le petit étang en forme de croix qu'il fréquentait.

Cette allée qui le surmontait était bordée de vieux chênes et, au milieu, s'érigeait, près d'un banc de bois, une statue de la Vierge, en fonte.

Il s'installa, en bas, près de l'étang dont les bords étaient ceinturés par des roseaux qu'entouraient des touffes d'osiers; et il s'amusait à contempler les couleurs de ces arbustes, leurs feuilles d'un vert lisse, leurs tiges d'un jaune citron ou d'un rouge sang, à observer l'eau qui frisait, qui se mettait à bouillir sous un coup de vent. Et des martinets la rasaient, l'effleuraient du bout de leur aile, en détachaient des gouttes qui sautaient ainsi que des perles de vif-argent. Et ces oiseaux remontaient, tournoyaient au-dessus, poussant les huit, huit, huit, de

leurs cris, tandis que des libellules s'allumaient dans l'air qu'elles sabraient de flammes bleues.

Le pacifiant refuge! pensait Durtal; j'aurais dû m'y reposer plus tôt; il s'assit sur un lit de mousse, et il s'intéressa à la vie sourde et active des eaux. C'était, par instants, le clapotis et l'éclair d'une carpe qui se retournait, en bondissant; par d'autres, c'étaient de grands faucheux qui patinaient, à la surface, traçant de petits cercles, se cognant les uns sur les autres, s'arrêtant, puis refilant, en dessinant de nouveaux ronds; et, par terre, alors auprès de lui, Durtal voyait jaillir les sauterelles vertes au ventre vermillon, ou, grimpant à l'assaut des chênes, des colonies de ces bizarres insectes qui ont sur le dos une tête de diable peinte au minium sur un fond noir.

Et, au-dessus de tout cela, s'il levait les yeux, c'était la mer silencieuse et renversée du ciel, une mer bleue, crêtée de nuages blancs qui s'escaladaient comme des vagues; et ce firmament courait en même temps dans l'eau où il moutonnait sous une vitre glauque.

Durtal se dilatait, en fumant des cigarettes; la mélancolie qui le comprimait depuis l'aube commençait à se fondre et la joie s'insinuait en lui de se sentir une âme lavée dans la piscine des Sacrements et essorée dans l'aire d'un cloître. Et il était, à la fois, heureux et inquiet; heureux car l'entretien qu'il venait d'avoir avec le père hôtelier lui ôtait les doutes qu'il pouvait conserver sur le côté surnaturel que présentait le soudain échange d'un prêtre et d'un moine, pour le communier; heureux aussi de savoir que, non seulement, malgré les désordres de sa vie, le Christ ne l'avait pas

repoussé, mais encore qu'il lui accordait des encouragements et lui donnait des gages, qu'il entérinait par des actes sensibles l'annonce de ses grâces. Et il était néanmoins inquiet car il se jugeait encore aride et il se disait qu'il allait falloir reconnaître ces bontés par une lutte contre soi-même, par une nouvelle existence complètement différente de celle qu'il avait jusqu'ici menée.

Enfin, nous verrons! et il s'en fut, presque rasséréné, à l'office de Sexte et de là au dîner où il retrouva M. Bruno.

— Nous irons nous promener aujourd'hui, fit l'oblat, en se frottant les mains.

Et Durtal le considérant, étonné.

— Mais oui, j'ai pensé qu'après une communion un peu d'air hors les murs vous ferait du bien et j'ai proposé au R. P. abbé de vous libérer aujourd'hui de la règle, au cas où cette offre ne vous déplairait pas.

— J'accepte volontiers et je vous remercie, et vraiment, de votre charitable attention, s'écria Durtal.

Ils dînèrent d'un potage à l'huile dans lequel nageaient une côte de choux et des pois; ce n'était pas mauvais, mais le pain fabriqué à la Trappe rappelait, lorsqu'il était rassis, le pain du siège de Paris et faisait tourner les soupes.

Puis ils goûtèrent d'un œuf à l'oseille et d'un riz salé au lait.

Nous rendrons d'abord, si vous le voulez bien, dit l'oblat, une visite à Dom Anselme qui m'a exprimé le désir de vous connaître.

Et à travers un dédale de couloirs et d'escaliers, M. Bruno conduisit Durtal dans une petite cellule

où se tenait l'abbé. Il était vêtu de même que tous les pères de la robe blanche et du scapulaire noir; seulement, il portait, pendue au bout d'un cordon violet, sur la poitrine, une croix abbatiale d'ivoire, au centre de laquelle des reliques étaient insérées, sous un rond de verre.

Il tendit la main à Durtal et le pria de s'asseoir.

Puis, il lui demanda si la nourriture lui paraissait suffisante. Et, sur la réponse affirmative de Durtal, il s'enquit de savoir si le silence prolongé ne lui pesait pas trop.

— Mais du tout, cette solitude me convient parfaitement.

— Eh bien, fit l'abbé, en riant, vous êtes un des seuls laïques qui supportiez aussi facilement notre régime. Généralement tous ceux qui ont tenté de faire une retraite parmi nous étaient rongés par la nostalgie et par le spleen et ils n'avaient plus qu'un désir, prendre la fuite.

Voyons, reprit-il, après une pause; il n'est tout de même pas possible qu'un changement si brusque d'habitudes n'amène point des privations pénibles; il en est une, au moins, que vous devez ressentir plus vivement que les autres?

— C'est vrai, la cigarette, allumée à volonté, me manque.

— Mais, fit l'abbé qui sourit, je présume que vous n'êtes pas resté sans fumer, depuis que vous êtes ici?

— Je mentirais si je vous racontais que je n'ai pas fumé en cachette.

— Mon Dieu, le tabac n'avait pas été prévu par saint Benoît; sa règle n'en fait donc pas mention et je suis dès lors libre d'en permettre l'usage;

fumez donc, Monsieur, autant de cigarettes qu'il vous plaira et sans vous gêner.

Et Dom Anselme ajouta :

— J'espère avoir un peu plus de temps à moi, prochainement, — si toutefois je ne suis pas encore obligé de garder la chambre, — auquel cas, je serais heureux de causer longuement avec vous.

Et le moine, qui paraissait exténué, leur serra la main. En redescendant avec l'oblat dans la cour, Durtal s'écria :

— Il est charmant, le père abbé, et il est tout jeune.

— Il a quarante ans à peine.

— Il a l'air vraiment souffrant.

— Oui, il ne va pas et il lui a fallu, ce matin, une énergie peu commune pour dire sa messe ; mais voyons, nous allons tout d'abord visiter le domaine même de la Trappe que vous ne devez pas avoir exploré en son entier, puis nous sortirons et nous pousserons jusqu'à la ferme.

Ils avaient quitté, tout en causant, la clôture et, coupant à travers champs, ils atteignaient une immense ferme ; des trappistes les saluèrent respectueusement quand ils entrèrent dans la cour. M. Bruno, s'adressant à l'un d'eux, le pria de vouloir bien leur faire visiter le domaine.

Le convers les conduisit dans des étables, puis dans des écuries, puis dans des poulaillers ; Durtal, que ce spectacle n'intéressait pas, se bornait à admirer la bonne grâce de ces braves gens. Aucun ne parlait, mais ils répondaient aux questions par des mimiques et des clins d'yeux.

— Mais comment font-ils pour communiquer entre eux ? demanda Durtal, lorsqu'il fut hors de la ferme.

— Vous venez de le voir ; ils correspondent avec des signes ; ils emploient un alphabet plus simple que celui des sourds-muets, car chacune des idées qu'ils peuvent avoir besoin d'exprimer pour leurs travaux en commun, est prévue.

Ainsi, le mot « lessive » est traduit par une main qui en tape une autre ; le mot « légume » par l'index gauche qu'on ratisse ; le sommeil est simulé par la tête penchée sur le poing ; la boisson par une main close portée aux lèvres. — Et pour les termes dont le sens est plus spirituel, ils usent d'un moyen analogue. La confession se rend par un doigt que l'on pose, après l'avoir baisé, sur le cœur ; l'eau bénite est signifiée par les cinq doigts serrés de la main gauche, sur lesquels on trace une croix avec le pouce de la droite ; le jeûne par les doigts qui étreignent la bouche ; le mot « hier » par le bras retourné vers l'épaule ; la honte par les yeux couverts avec la main.

— Bien, mais supposons qu'ils aient envie de me désigner, moi qui ne suis pas un des leurs, comment s'y prendraient-ils ?

— Ils se serviraient du signe « hôte » qu'ils figurent, en éloignant le poing et en le rapprochant du corps.

— Ce qui veut dire que je viens de loin chez eux ; le fait est que c'est ingénu et même transparent, si l'on veut.

Ils marchèrent, silencieusement, le long d'une allée qui dévalait dans des champs de labour.

— Je n'ai pas aperçu, parmi ces moines, le frère Anaclet et le vieux Siméon, s'écria, tout à coup, Durtal.

— Ils ne sont pas occupés à la ferme ; le frère

Anaclet est employé à la chocolaterie et le frère Siméon garde les porcs; tous les deux travaillent dans l'enceinte même du monastère. Si vous le voulez, nous irons souhaiter le bonjour à Siméon.

Et l'oblat ajouta: — Vous pourrez attester, en rentrant à Paris, que vous avez vu un véritable saint, tel qu'il en exista au XI[e] siècle; celui-là nous reporte au temps de saint François d'Assise; il est, en quelque sorte, la réincarnation de cet étonnant Junipère dont les Fioretti nous célèbrent les innocents exploits. Vous connaissez cet ouvrage?

— Oui, il est, après la Légende dorée, le livre où s'est le plus candidement empreinte l'âme du Moyen Age.

— Eh bien, pour en revenir à Siméon, ce vieillard est un saint d'une simplicité peu commune. — En voici une preuve entre mille. Il y a de cela quelques mois, j'étais dans la cellule du prieur, quand le frère Siméon se présente. Il dit au père la formule usitée pour demander la parole: « Benedicite »; — le P. Maximin lui répond « Dominus » et sur ce mot, qui l'autorise à converser, le frère montre ses lunettes et raconte qu'il ne voit plus clair.

— Ce n'est pas bien surprenant, dit le prieur, voilà bientôt dix ans que vous portez les mêmes lunettes; vos yeux ont pu s'affaiblir depuis ce temps; ne vous inquiétez pas, nous trouverons le numéro qui convient maintenant à votre vue.

Tout en discourant, le P. Maximin remuait le verre des lunettes, machinalement, entre ses mains et soudain il rit, en me montrant ses doigts qui étaient devenus noirs. Il se détourne, prend un linge, achève de nettoyer les lunettes, et, les repla-

çant sur le nez du frère, il lui dit: voyez-vous, frère Siméon?

Et le vieux, stupéfait, s'écrie: oui . . . j'y vois!

Mais ceci n'est qu'une des faces de ce brave homme. Une autre c'est l'amour de ses bêtes. Quand une truie va mettre bas, il sollicite la permission de passer la nuit auprès d'elle, il l'accouche, la soigne comme son enfant, pleure lorsqu'on vend les gorets ou qu'on expédie ses cochons à l'abattoir. Aussi ce que tous ces animaux l'adorent!

Vraiment, reprit l'oblat, après un silence, Dieu aime par-dessus tout les âmes simples, car il comble le frère Siméon de grâces. Seul, ici, il possède le don de commandement sur les Esprits et peut résorber et même prévenir les accidents démoniaques qui surgissent dans les cloîtres. — L'on assiste alors à des actes étranges: un beau matin, tous les porcs tombent sur le flanc; ils sont malades et sur le point de crever.

Siméon, qui connaît l'origine de ces maux, crie au Diable: attends, attends un peu, toi, et tu vas voir! Il court chercher de l'eau bénite, en asperge, en priant, son troupeau et toutes les bêtes qui agonisaient se relèvent et gambadent, en remuant la queue.

Quant aux incursions diaboliques dans le couvent même, elles ne sont que trop réelles et, parfois, on ne les refoule qu'après de persistantes obsécrations et d'énergiques jeûnes; à certains moments, dans la plupart des abbayes, le Démon répand des semis de larves dont on ne sait comment se défaire. Ici, le père abbé, le prieur, tous ceux qui sont prêtres, ont échoué; il a fallu, pour que les exorcismes fussent efficaces, que l'humble convers intervînt;

aussi, en prévision de nouvelles attaques, a-t-il obtenu le droit de laver, quand bon lui semble, avec de l'eau bénite et des oraisons, le monastère.

Il a le pouvoir de sentir le Malin là où il se cache et il le poursuit, le traque, finit par le jeter dehors.

Voici la porcherie, continua M. Bruno, en désignant en face de l'aile gauche du cloître une masure entourée de palissades et il ajouta :

— Je vous préviens, le vieux grunnit tel qu'un pourceau, mais il ne répondra, lui aussi, que par des signes à nos questions.

— Mais il peut parler à ses animaux.

— Oui, à eux seuls.

L'oblat poussa une petite porte et le convers, tout courbé, leva péniblement la tête.

— Bonjour, mon frère, dit M. Bruno ; voici Monsieur qui voudrait visiter vos élèves.

Il y eut un grognement de joie sur les lèvres du vieillard. Il sourit et les invita d'un signe à le suivre.

Il les introduisit dans une étable et Durtal recula, assourdi par des cris affreux, suffoqué par l'ardeur pestilentielle des purins. Tous les porcs se dressaient debout, derrière leur barrière, hurlaient d'allégresse, à la vue du frère.

— Paix, paix, fit le vieillard, d'une voix douce, et, haussant le bras au-dessus des palis, il cajola les groins qui s'étouffaient à grogner, en le flairant.

Il tira Durtal par la manche, et le faisant pencher au-dessus du treillage, il lui montra une énorme truie au nez retroussé, de race anglaise, un animal monstrueux, entouré d'une bande de gorets qui se ruaient, ainsi que des enragés, sur ses tétines.

— Oui, ma belle, va, ma belle, murmura le vieux, en lui lissant les soies avec la main.

Et la truie le regardait avec des petits yeux languis ants et lui léchait les doigts; elle finit par pousser des clameurs abominal les lorsqu'il partit.

Et le frère Siméon exhiba d'autres élèves, des cochons avec des oreilles en pavillon de trompe et des queues en tire-bouchons, des truies dont les ventres trainaient et dont les pattes semblaient à peine sorties du corps, des nouveau-nés qui pillaient goulûment la calebasse des pis et d'autres plus grands qui jouaient à se poursuivre et se roulaient dans la boue, en reniflant.

Durtal lui fit compliment de ses bêtes et le vieillard jubila, s'essuya, avec sa grosse main, le front; puis, sur une question de l'oblat s'informant de la portée de telle truie, il têtait ses doigts à la file; répondait à cette réflexion que ces animaux étaient vraiment voraces, en tendant les bras au ciel, en indiquant les baquets vides, en enlevant des bouts de bois, en arrachant des touffes d'herbes qu'il portait à ses lèvres, en grouinant comme s'il avait le museau plein.

Puis il les conduisit dans la cour, les rangea contre le mur, ouvrit, plus loin, une porte et s'effaça.

Un formidable verrat passa tel une trombe, culbuta une brouette, fit jaillir tout autour de lui, ainsi qu'un obus, des éclats de terre; puis il courut au galop, en rond, tout autour de la cour et finit par aller piquer une tête dans une mare de purin. Il s'y ventrouilla, s'y retourna, gigota, les quatre pattes en l'air, s'échappa de là, noir, sale de même qu'un fond de cheminée, ignoble.

Après quoi, il se mit en arrêt, sonna joyeusement

du groin et voulut aller caresser le moine qui le contint, d'un geste.

— Il est magnifique votre verrat! dit Durtal.

Et le convers regarda Durtal avec des yeux humides; et il se frotta le cou avec la main, en soupirant.

— Cela signifie qu'on le tuera prochainement, dit l'oblat.

Et le vieux acquiesça d'un hochement douloureux de tête.

Ils le quittèrent, en le remerciant de sa complaisance.

— Quand je songe à la façon dont cet être, qui s'est voué aux plus basses besognes, prie dans l'église, ça me donne envie de me mettre à genoux et de faire ainsi que ses pourceaux, de lui baiser les mains! s'écria Durtal, après un silence.

— Le frère Siméon est un être angélique, répliqua l'oblat. Il vit de la vie Unitive, l'âme ensevelie, noyée dans l'océan de la divine Essence. Sous cette grossière enveloppe, dans ce pauvre corps réside une âme absolument blanche, une âme sans péchés; aussi, est-il bien juste que Dieu le gâte! Il lui a, ainsi que je vous l'ai dit, délégué tout pouvoir sur le Démon; et, dans certains cas, il lui concède également la puissance de guérir, par l'imposition des mains, les maladies. Il a renouvelé ici les guérisons miraculeuses des anciens Saints.

Ils se turent, puis, prévenus par les cloches qui sonnaient les Vêpres, ils se dirigèrent vers l'église.

UNE PRISE D'HABIT CHEZ LES BÉNÉDICTINES

(*En Route*)

En se dirigeant, le dimanche matin, vers la rue Monsieur, Durtal se remâchait des bribes de réflexions sur les monastères. Il n'y a pas à dire, ruminait-il, dans l'immondice accumulée des temps, eux seuls sont restés propres et ils sont vraiment en relations avec le ciel et servent de truchement à la terre pour lui parler. Oui, mais encore faut-il s'entendre et spécifier qu'il s'agit seulement ici des ordres en clôture et demeurés autant que possible pauvres. . . .

Et resongeant aux communautés de femmes, il murmura, tout en pressant le pas: voici encore un fait surprenant et qui prouve, une fois de plus, l'inégalable génie dont est douée l'Église; elle est arrivée à faire vivre, côte à côte, sans qu'elles s'assassinent, des ruches de femmes qui obéissent, sans regimber, aux volontés d'une autre femme; ça c'est inouï!

Enfin m'y voici — et Durtal qui se savait en retard se précipita dans la cour des Bénédictines, gravit, quatre à quatre, le perron de la petite église et poussa la porte. Il demeura hésitant sur le seuil, ébloui par le brasier de cette chapelle en feu. Partout des lampes étaient allumées et, au-dessus des têtes, l'autel flamboyait dans sa futaie incendiée de cierges sur le fond de laquelle se détachait, comme sur l'or d'un iconostase, la face empourprée d'un évêque blanc.

Durtal se glissa dans la foule, joua des coudes, entrevit l'abbé Gévresin qui lui faisait signe; il le rejoignit, s'installa sur la chaise que le prêtre lui avait réservée et il examina l'abbé de la Grande Trappe, entouré de prêtres en chasubles, d'enfants de chœur habillés, les uns en rouge et les autres en bleu, suivi par un trappiste au crâne ras, cerclé d'une couronne de cheveux, tenant la crosse de bois, dans le tournant de laquelle était sculpté un petit moine.

Vêtu de la coule blanche, à longues manches avec gland d'or au capuchon, la croix abbatiale sur la poitrine, la tête coiffée d'une mitre mérovingienne de forme basse, Dom Étienne, avec sa large carrure, sa barbe grisonnante et la joie de son teint, lui fit tout d'abord l'effet d'un vieux bourguignon, cuit par le soleil dans les travaux des vignes; il lui parut de plus, être un brave homme, mal à l'aise sous la mitre, intimidé par ces honneurs.

Un parfum âcre qui brûlait l'odorat ainsi qu'un piment brûle la bouche, le parfum de la myrrhe flottait dans l'air; il y eut un remous de foule; derrière la grille dont le rideau noir fut tiré, le couvent, debout, entonna l'hymne de saint Ambroise, le « Jesu corona Virginum, » tandis que les cloches de l'abbaye sonnaient à toute volée; dans la courte allée menant du parvis au chœur et bordée par une haie penchée de femmes, un crucifère et des porte-cierges entrèrent, puis, derrière eux, la novice, en costume de mariée, parut.

Elle était brune et légère, toute petite, et elle s'avançait confuse, les yeux baissés, entre sa mère et sa sœur; d'un premier coup d'œil, Durtal la jugea insignifiante, à peine jolie, vraiment quel-

conque; et instinctivement il chercha l'autre, gêné quand même dans ses habitudes, par cette absence de l'homme dans un mariage.

Se roidissant contre son émotion, la postulante franchit la nef, pénétra dans le chœur, s'agenouilla à gauche, sur un prie-Dieu devant un grand cierge, assistée de sa mère et de sa sœur, lui servant de paranymphes.

Dom Étienne salua l'autel, monta ses degrés, s'assit dans un fauteuil de velours rouge, installé sur la plus haute marche.

Alors, l'un des prêtres vint chercher la jeune fille et elle s'agenouilla, seule, devant le moine.

Dom Étienne gardait l'immobilité d'un Bouddha et il en eut le geste; il leva un doigt et, doucement, il dit à la novice:

— Que demandez-vous?

Elle parla si bas qu'on l'entendit à peine:

— Mon père, me sentant pressée d'un ardent désir de me sacrifier à Dieu, en qualité de victime en union avec Notre-Seigneur Jésus-Christ immolé sur nos autels et de consommer ma vie en Adoration perpétuelle de son divin Sacrement, sous l'observance de la règle de notre glorieux Père saint Benoît, je vous demande humblement la grâce du saint habit.

— Je vous l'accorderai volontiers, si vous croyez pouvoir conformer votre vie à celle d'une victime vouée au Saint-Sacrement.

Et elle répondit d'un ton plus assuré:

— Je l'espère, appuyée sur les infinies bontés de mon Sauveur Jésus-Christ.

— Dieu vous donne, ma fille, la persévérance, dit le prélat; il se leva, fit face à l'autel, s'agenouilla, la

tête découverte et commença le chant du « Veni creator » que continuèrent, derrière la natte ajourée de fer, toutes les voix des nonnes.

Puis il remit sa mitre, pria, tandis que le chant des psaumes surgissait sous les voûtes. La novice que l'on avait pendant ce temps reconduite à sa place, sur le prie-Dieu, se leva, salua l'autel, vint s'agenouiller entre ses deux paranymphes, aux pieds de l'abbé de la Trappe qui s'était rassis.

Et ses deux compagnes défirent le voile de la fiancée, ôtèrent la couronne de fleurs d'oranger, déroulèrent les torsades des cheveux, tandis qu'un prêtre étendait une serviette sur les genoux du prélat et que le diacre lui présentait sur un plat de longs ciseaux.

Alors, devant le geste de ce moine s'apprêtant, tel qu'un bourreau, à tondre la condamnée dont l'heure de l'expiation est proche, l'effrayante beauté de l'innocence s'assimilant au crime, se substituant aux conséquences de fautes qu'elle ignorait, qu'elle ne pouvait même comprendre, apparut à ce public venu par curiosité dans la chapelle, et, consterné par l'apparent déni de cette justice plus qu'humaine, il trembla lorsque l'évêque saisit à pleine main, ramena sur le front, tira à lui la chevelure.

Et ce fut comme un éclair d'acier dans une pluie noire.

L'on entendit, dans le silence de mort de l'église, le cri des ciseaux peinant dans cette toison qui fuyait sous ses lames, puis tout se tut. Dom Étienne ouvrit la main et, sur ses genoux, en de longs fils noirs, cette pluie tomba.

Il y eut un soupir de soulagement lorsque les prêtres et les paranymphes emmenèrent la mariée,

étrange dans sa robe à traîne, avec sa tête déparée et sa nuque nue.

Et presque aussitôt le cortège revint. Il n'y avait plus de fiancée en jupe blanche, mais une religieuse en robe noire.

Elle s'inclina devant le trappiste et se remit à genoux, entre sa mère et sa sœur.

Alors, tandis que l'abbé priait le Seigneur de bénir sa servante, le cérémoniaire et le diacre prirent sur une crédence, près de l'autel, une corbeille où, sous des pétales effeuillés de roses, étaient pliés, une ceinture de cuir mort, symbole du terme de cette luxure que les Pères de l'Église logeaient dans la région des reins, un scapulaire qui allégorise la vie crucifiée au monde, un voile qui signifie la solitude de la vie cachée en Dieu; et le prélat énonçait le sens de ces images à la novice, saisissait enfin le cierge allumé dans le flambeau placé devant elle et il le lui tendait, divulguant en un mot l'acception de cet emblème: accipe, charissima soror, lumen Christi. . . .

Puis Dom Étienne reçut le goupillon que lui présentait, en s'inclinant, un prêtre et, ainsi qu'à l'absoute des trépassés, il dessina une croix d'eau bénite sur la jeune fille; ensuite, il se rassit et, doucement, tranquillement, sans même faire un geste, il parla.

Il s'adressait à la postulante seule et glorifiait devant elle l'auguste et l'humble vie des cloîtres. Ne regardez pas en arrière, dit-il, et ne regrettez rien, car, par ma voix, Jésus vous répète la promesse qu'il fit autrefois à Madeleine « votre part est la meilleure et elle ne vous sera point ôtée. » Dites-vous aussi, ma fille, qu'enlevée désormais à l'éternel

enfantillage des labeurs vains, vous accomplirez, sur cette terre, une œuvre utile ; vous pratiquerez la charité dans ce qu'elle a de plus élevé, vous expierez pour les autres, vous prierez pour ceux qui ne prient point, vous aiderez, dans la mesure de vos forces, à compenser la haine que le monde porte au Sauveur.

Souffrez et vous serez heureuse ; aimez votre Époux et vous verrez combien il est faible pour ses élues ! croyez-moi, son amour est tel qu'il n'attendra même pas que vous soyez purifiée par la mort, pour vous récompenser de vos misérables mortifications, de vos pauvres peines. Il vous comblera, avant l'heure, de ses grâces et vous le supplierez de vous laisser mourir, tant l'excès de ces joies dépassera vos forces !

Et, peu à peu, le vieux moine s'échauffait, revenait sur les paroles du Christ à la Madeleine, montrait qu'à propos d'elle, Jésus avait promulgué la préexcellence des ordres contemplatifs sur les autres ordres, et il donnait brièvement des conseils, appuyait sur la nécessité de l'humilité, de la pauvreté qui sont, ainsi que l'énonce sainte Claire, les deux grands murs de la vie claustrée. Il bénit enfin la novice qui vint lui baiser la main et lorsqu'elle fut retournée à sa place, il pria, les yeux au ciel, le Seigneur d'accepter cette vierge qui s'offrait, comme hostie, pour les péchés du monde, puis il entonna debout le « Te Deum. »

Tout le monde se leva et, précédé par la croix et les cierges, le cortège sortit de l'église et se tassa dans la cour.

Alors Durtal put se croire transporté loin de Paris, rejeté tout à coup dans le fond des âges.

La cour entourée de bâtiments était barrée, en face de la porte cochère, par une haute muraille au milieu de laquelle rentrait une porte à deux vantaux; de chaque côté, six pins maigres balayaient l'air; des chants s'entendaient derrière le mur.

La postulante, en avant, seule, près de la porte close, tenait, tête baissée, son cierge. L'abbé de la Trappe, appuyé sur sa crosse, se tenait immobile à quelques pas d'elle.

Durtal examinait les visages; la petite si banale en costume de mariée était devenue charmante; maintenant le corps s'effilait en une grâce timide; les lignes trop loquaces sous la robe mondaine s'étaient tues; sous le suaire religieux, les contours n'étaient plus qu'une naïve ébauche; il y avait eu comme un recul d'années, comme un retour aux formes devinées de l'enfance.

Durtal s'approcha pour la mieux observer; il tenta de scruter cette figure, mais, dans le linceul glacé de sa coiffe, elle restait muette, semblait absente de la vie, avec ses yeux fermés, ne vivait plus que par le sourire des lèvres heureuses.

Et, vu de près, le moine, massif et rougeaud, dans la chapelle, était, lui aussi, changé; la charpente demeurait robuste et le teint brûlait; mais les yeux d'un bleu d'eau, jaillie de la craie, d'eau sans reflets et sans rides, les yeux incroyablement purs, changeaient la vulgaire expression des traits, lui enlevaient cette allure vigneronne qu'il avait au loin.

Il n'y a pas à dire, pensa Durtal, l'âme est tout dans ces gens-là et leurs physionomies sont modelées par elle. Il y a des clartés saintes dans ces prunelles, dans ces bouches, dans ces seules ouver-

tures au bord desquelles l'âme s'avance, regarde hors du corps, se montre presque.

Subitement, derrière le mur, les chants cessèrent; la petite fit un pas, frappa avec ses doigts repliés la porte et, d'une voix qui défaillait, elle chanta:

« Aperite mihi portas Justitiæ: * Ingressa in eas, confitebor Domino.

Et la porte s'ouvrit. Une autre grande cour, sablée de cailloux de rivière apparut, limitée au fond par une bâtisse, et toute la communauté, formant une sorte de demi-cercle, des livres noirs à la main, clama:

« Hæc porta Domini: * Justi intrabunt in eam. »

La novice fit un pas encore jusqu'au seuil et elle reprit de sa voix lointaine:

« Ingrediar in locum tabernaculi admirabilis * usque ad domum Dei. »

Et le chœur impassible des moniales répondit:

« Hæc est domus Domini, firmiter ædificata: * Bene fundata est supra firmam petram. »

Durtal contemplait à la hâte ces figures qui ne pouvaient être vues que pendant quelques minutes et à l'occasion d'une cérémonie pareille. C'était une rangée de cadavres, debout, dans des suaires noirs. Toutes étaient exsangues, avaient des joues blanches, des paupières lilas et des bouches grises; toutes avaient des voix épuisées et tréfilées par les privations et les prières, et, la plupart, se voûtaient, même les jeunes. Ah! l'austère fatigue de ces pauvres corps! se cria Durtal.

Mais il dut interrompre ses réflexions; la mariée,

maintenant agenouillée sur le seuil, se tournait vers Dom Étienne et chantait tout bas :

« Hæc requies mea in sæculum sæculi : * Hic habitabo quoniam elegi eam. »

Le moine déposa sa mitre et sa crosse et dit :

« Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. »

Et la postulante murmura :

« A templo sancto tuo quod est in Jerusalem. »

Alors, avant de se recoiffer et de reprendre sa crosse, le prélat pria le Dieu tout-puissant d'infondre la rosée de sa bénédiction sur sa servante, puis désignant la jeune fille à une moniale qui se détacha du groupe des sœurs et s'avança, elle aussi, jusqu'au seuil, il lui dit :

« Nous remettons entre vos mains, Madame, cette nouvelle fiancée du Seigneur ; maintenez-la dans la sainte résolution qu'elle vient de témoigner solennellement, en demandant à se sacrifier à Dieu, en qualité de victime et à consommer sa vie en l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, immolé sur nos autels. Conduisez-la dans la voix des divins commandements, dans la pratique des conseils du saint Évangile et dans les observances de la règle monastique. Préparez-la pour l'union éternelle à laquelle le céleste Époux la convie et, dans cet heureux accroissement du troupeau confié à vos soins, puisez un nouveau motif de sollicitude maternelle. Que la paix du Seigneur demeure avec vous ! »

Et ce fut tout ; les religieuses, une à une, se retournèrent et disparurent derrière le mur, tandis que la petite les suivait comme un pauvre chien qui accompagne, tête basse, à distance, un nouveau maître.

LES RELAIS D'UNE CONVERSION

(*En Route*)

Comment était-il redevenu catholique, comment en était-il arrivé là?

Et Durtal se répondait: je l'ignore, tout ce que je sais, c'est qu'après avoir été pendant des années incrédule, soudain je crois.

Voyons, se disait-il, tâchons cependant de raisonner si tant est que dans l'obscurité d'un tel sujet, le bon sens subsiste.

En somme, ma surprise tient à des idées préconçues sur les conversions. J'ai entendu parler du bouleversement subit et violent de l'âme, du coup de foudre, ou bien de la Foi faisant à la fin explosion dans un terrain lentement et savamment miné. Il est bien évident que les conversions peuvent s'effectuer suivant l'un ou l'autre de ces deux modes, car Dieu agit comme bon lui semble, mais il doit y avoir aussi un troisième moyen qui est sans doute le plus ordinaire, celui dont le Sauveur s'est servi pour moi. Et celui-là consiste en je ne sais quoi; c'est quelque chose d'analogue à la digestion d'un estomac qui travaille, sans qu'on le sente. Il n'y a pas eu de chemin de Damas, pas d'événements qui déterminent une crise; il n'est rien survenu et l'on se réveille un beau matin, et sans que l'on sache ni comment, ni pourquoi, c'est fait.

Oui, mais cette manœuvre ressemble, fort, en somme, à celle de cette mine qui n'éclate qu'après avoir été profondément creusée. Eh! non, car,

dans ce cas, les opérations sont sensibles; les objections qui embarrassaient la route sont résolues; j'aurais pu raisonner, suivre la marche de l'étincelle le long du fil et, ici, pas. J'ai sauté à l'improviste, sans avoir été prévenu, sans même m'être douté que j'étais si studieusement sapé. Et ce n'est pas davantage le coup de foudre, à moins que je n'admette un coup de foudre qui serait occulte et taciturne, bizarre et doux. Et ce serait encore faux, car ce bouleversement brusque de l'âme vient presque toujours à la suite d'un malheur ou d'un crime, d'un acte enfin que l'on connaît.

Non, la seule chose qui me semble sûre c'est qu'il y a eu, dans mon cas, prémotion divine, grâce.

Mais, fit-il, alors la psychologie de la conversion serait nulle? et il se répondit:

Ça m'en a tout l'air, car je cherche vainement à me retracer les étapes par lesquelles j'ai passé; sans doute, je peux relever sur la route parcourue, çà et là, quelques bornes: l'amour de l'art, l'hérédité, l'ennui de vivre; je peux même me rappeler des sensations oubliées d'enfance, des cheminements souterrains d'idées suscitées par mes stations dans les églises; mais ce que je ne puis faire c'est relier ces fils, les grouper en faisceau, ce que je ne puis comprendre c'est la soudaine et la silencieuse explosion de lumière qui s'est faite en moi. Quand je cherche à m'expliquer comment, la veille, incrédule, je suis devenu, sans le savoir, en une nuit, croyant, eh bien je ne découvre rien, car l'action céleste a disparu, sans laisser de traces.

Il est bien certain, reprit-il, après un silence de pensée, que c'est la Vierge qui agit dans ces cas-là sur nous; c'est elle qui vous pétrit et vous remet

entre les mains du Fils; mais ses doigts sont si légers, si fluides, si caressants que l'âme qu'ils ont retournée n'a rien senti.

Par contre, si j'ignore la marche et les relais de ma conversion, je puis au moins deviner quels sont les motifs qui, après une vie d'indifférence, m'ont ramené dans les parages de l'Église, m'ont fait errer dans ses alentours, m'ont enfin poussé par le dos pour m'y faire entrer.

Et il se disait sans ambages, il y a trois causes:

D'abord un atavisme d'ancienne famille pieuse éparse dans des monastères; et des souvenirs d'enfance lui revenaient, de cousines, de tantes, entrevues dans des parloirs, des femmes douces et graves, blanches comme des oublies, qui l'intimidaient, en parlant bas, qui l'inquiétaient presque lorsqu'en le regardant, elles demandaient s'il était sage.

Il éprouvait une sorte de peur, se réfugiait dans les jupes de sa mère, tremblant quand, en partant, il fallait apporter son front au-devant de lèvres décolorées pour subir le souffle d'un baiser froid.

De loin, alors qu'il y songeait maintenant, ces entrevues qui l'avaient tant gêné dans son enfance, lui semblaient exquises. Il y mettait toute une poésie de cloître, enveloppait ces parloirs si nus d'une odeur effacée de boiseries et de cire; et il revoyait aussi les jardins qu'il avait traversés dans ces couvents, des jardins embaumant le parfum amer et salé du buis, plantés de charmilles, semés de treilles dont les raisins toujours verts ne mûrissaient point, espacés de bancs dont la pierre rongée gardait des anciennes ondées des œils d'eau; et mille détails lui revenaient de ces allées de tilleuls,

si tranquilles, de ces sentiers où il courait dans la guipure noire que dessinait sur le sol l'ombre tombée des branches. Il conservait de ces jardins qui lui paraissaient devenir plus grands à mesure qu'il avançait en âge un souvenir un peu confus où tremblait l'image embrouillée d'un vieux parc aulique et d'un verger de presbytère, situé au Nord, resté, même quand le soleil l'échauffait, un peu humide.

Il n'était pas surprenant que ces sensations déformées par le temps eussent laissé en lui des infiltrations d'idées pieuses qui se creusaient alors qu'il les embellissait, en y songeant; tout cela pouvait avoir sourdement fermenté pendant trente années et se lever maintenant.

Mais les deux autres causes qu'il connaissait avaient dû être encore plus actives.

C'était son dégoût de l'existence et sa passion de l'art: et ce dégoût s'aggravait certainement de sa solitude et de son oisiveté.

Après avoir autrefois logé ses amitiés au hasard des gens et essuyé les plâtres d'âmes qui n'avaient aucun rapport avec la sienne, il s'était, après tant d'inutile vagabondage, enfin fixé; il avait été l'intime ami d'un Dr des Hermies, un médecin épris de démonomanie et de mystique et du sonneur de cloches de Saint-Sulpice, du breton Carhaix.

Ces affections-là n'étaient plus comme celles qu'il avait connues, tout en superficie et en façade; elles étaient spacieuses et profondes, basées sur des similitudes de pensées, sur des ligues indissolubles d'âmes; et celles-là avaient été brusquement rompues; à deux mois de distance, des Hermies et Carhaix mouraient, tués, l'un, par une fièvre

typhoïde, l'autre par un refroidissement qui l'alita, après qu'il eut sonné l'angélus du soir, dans sa tour.

Ce furent pour Durtal d'affreux coups. Son existence qu'aucun lien n'amarra plus partit à la dérive; il erra, dispersé, se rendant compte que cet abandon était définitif, que, pour lui, l'âge n'était plus où l'on s'unit encore.

Aussi vivait-il, seul, à l'écart dans ses livres, mais la solitude qu'il supportait bravement quand il était occupé, quand il préparait un livre, lui devenait intolérable lorsqu'il était oisif. Il s'acagnardait des après-midi dans un fauteuil, s'essorait dans des songes.

Chassons par le travail tous ces phantasmes, se criait-il, mais travailler à quoi? après avoir fait paraître une histoire de Gilles de Rais qui avait pu intéresser quelques artistes, il demeurait sans sujet, à l'affût d'un livre. Comme il était, en art, un homme d'excès, il sautait aussitôt d'un extrême à l'autre, et, après avoir fouillé le Satanisme au Moyen Age, dans son récit du maréchal de Rais, il ne voyait plus d'intéressant à forer qu'une vie de Sainte et quelques lignes découvertes dans les études sur la Mystique de Gœrres et de Ribet l'avaient lancé sur la piste d'une Bienheureuse Lydwine, en quête de documents neufs.

Mais en admettant même qu'il en déterrât, pouvait-il ouvrer une vie de Sainte? Il ne le croyait pas et les arguments sur lesquels il étayait son avis semblaient plausibles.

L'hagiographie était une branche maintenant perdue de l'art; il en était d'elle ainsi que de la sculpture sur bois et des miniatures des vieux missels. Elle n'était plus aujourd'hui traitée que

par des commissionnaires de style qui semblent toujours, lor qu'ils écrivent, charger leurs fétus d'idées sur des camions; et elle était entre leurs mains, devenue un des lieux communs de la bondieuserie, une tr nspo ition dans le livre des statuettes des Froc-Robert, des images en chromo des Bouasse.

La voie était donc libre et il paraissait tout d'abord aisé de la planer; mais pour extraire le charme des légendes, il fallait la langue n ïve des siècles révolus, le verbe ingénu des âges morts. Comment arriver à exprimer aujourd'hui le suc dolent et le blanc parfum des très anciennes traductions de la Légende dorée de Voragine? comment lier en une candide gerbe ces fleurs plaintives que les moines cultivèrent dans les pourpris des cloîtres alors que l'hagiographie était la sœur de l'art barbare et charmant des enlumineurs et des verriers, de l'ardente et de la chaste peinture des Primitifs?

On ne pouvait cependant songer à se livrer à de studieux pastiches, s'efforcer de singer froidement de telles œuvres. Restait alors la question de savoir si, avec les ressources de l'art contemporain, l'on parviendrait à dresser l'humble et la haute figure d'une Sainte; et c'était pour le moins douteux, car le manque de simplesse réelle, le fard trop ingénieux du style, les ruses d'un dessin attentif et la frime d'une couleur madrée transformeraient probablement l'élue en une cabotine. Ce ne serait plus une Sainte mais une ac rice qui en jouerait plus ou moins adroitement le rôle; et alors, le charme serait détruit, les miracles paraîtraient machinés, les épisodes seraient absurdes! . . .

puis . . . puis . . . encore faudrait-il avoir une foi qui fût vraiment vive et croire à la sainteté de son héroïne, si l'on voulait tenter de l'exhumer et de la faire revivre dans une œuvre.

Cela est si exact que voici Gustave Flaubert qui a écrit d'admirables pages sur la légende de saint Julien-l'Hospitalier. Elles marchent en un tumulte éblouissant et réglé, évoluent en une langue superbe dont l'apparente simplicité n'est due qu'à l'astuce compliquée d'un art inouï. Tout y est, tout, sauf l'accent qui eût fait de cette nouvelle un vrai chef-d'œuvre. Étant donné le sujet, il y manque, en effet, la flamme qui devrait circuler sous ces magnifiques phrases; il y manque le cri de l'amour qui défaille, le don de l'exil surhumain, l'âme mystique!

D'un autre côté, les « Physionomies de Saints » d'Hello valent qu'on les lise. La Foi jaillit dans chacun de ses portraits, l'enthousiasme déborde des chapitres, des rapprochements inattendus creusent d'inépuisables citernes de réflexions entre les lignes; mais quoi! Hello était si peu artiste que d'adorables légendes déteignent dans ses doigts quand il y touche; la lésine de son style appauvrit les miracles et les rend inermes. Il y manque l'art qui sortirait ce livre de la catégorie des œuvres blafardes, des œuvres mortes!

L'exemple de ces deux hommes, opposés comme jamais écrivains ne le furent, et n'ayant pu atteindre la perfection, l'un, dans la légende de saint Julien parce que la Foi lui faisait défaut et l'autre parce qu'il possédait une inextensible indigence d'art, décourageait complètement Durtal. Il faudrait être, en même temps les deux, et rester

encore soi, se disait-il, sinon à quoi bon s'atteler à de telles tâches? mieux vaut se taire; et il se renfrognait, désespéré, dans son fauteuil.

Alors le mépris de cette existence déserte qu'il menait s'accélérait en lui et, une fois de plus, il se demandait l'intérêt que la Providence pouvait bien avoir à torturer ainsi les descendants de ses premiers convicts? et s'il n'obtenait pas de réponse, il était pourtant bien obligé de se dire qu'au moins l'Église recueillait, dans ses désastres, les épaves, qu'elle abritait les naufragés, les rapatriait, leur assurait enfin un gîte.

Pas plus que Schopenhauer dont il avait autrefois raffolé, mais dont la spécialité d'inventaires avant décès et les herbiers de plaintes sèches l'avaient lassé, l'Église ne décevait l'homme et ne cherchait à le leurrer, en lui vantant la clémence d'une vie qu'elle savait ignoble.

Par tous ses livres inspirés, elle clamait l'horreur de la destinée, pleurait la tâche imposée de vivre. L'Ecclésiastique, l'Ecclésiaste, le livre de Job, les Lamentations de Jérémie attestaient cette douleur à chaque ligne et le Moyen Age avait, lui aussi, dans l'Imitation de Jésus-Christ, maudit l'existence et appelé à grands cris la mort.

Plus nettement que Schopenhauer, l'Église déclarait qu'il n'y avait rien à souhaiter ici-bas, rien à attendre; mais là où s'arrêtaient les procès-verbaux du philosophe, elle, continuait, franchissait les limites des sens, divulguait le but, précisait les fins.

Puis, se disait-il, tout bien considéré, l'argument de Schopenhauer tant prôné contre le Créateur et tiré de la misère et de l'injustice du monde, n'est

pas, quand on y réfléchit, irrésistible, car le monde n'est pas ce que Dieu l'a fait, mais bien ce que l'homme en a fait.

Avant d'accuser le ciel de nos maux, il conviendrait sans doute de rechercher par quelles phases consenties, par quelles chutes voulues, la créature a passé, avant que d'aboutir au sinistre gâchis qu'elle déplore. Il faudrait maudire les vices de ses ancêtres et ses propres passions qui engendrèrent la plupart des maladies dont on souffre; il faudrait vomir la civilisation qui a rendu l'existence intolérable aux âmes propres et non le Seigneur qui ne nous a peut-être pas créés, pour être pilés à coup de canons, en temps de guerre, pour être exploités, volés, dévalisés, en temps de paix, par les négriers du commerce et les brigands des banques.

Ce qui reste incompréhensible, par exemple, c'est l'horreur initiale, l'horreur imposée à chacun de nous, de vivre; mais c'est là un mystère qu'aucune philosophie n'explique.

Ah! reprenait-il, quand je songe à cette horreur, à ce dégoût de l'existence qui s'est, d'années en années, exaspéré en moi, comme je comprends que j'aie forcément cinglé vers le seul port où je pouvais trouver un abri, vers l'Église.

Jadis, je la méprisais, parce que j'avais un pal qui me soutenait lorsque soufflaient les grands vents d'ennui; je croyais à mes romans, je travaillais à mes livres d'histoire, j'avais l'art. J'ai fini par reconnaître sa parfaite insuffisance, son inaptitude résolue à rendre heureux. Alors j'ai compris que le Pessimisme était tout au plus bon à réconforter les gens qui n'avaient pas un réel besoin d'être

consolés ; j'ai compris que ses théories, alléchantes quand on est jeune et riche et bien portant, deviennent singulièrement débiles et lamentablement fausses, quand l'âge s'avance, quand les infirmités s'annoncent, quand tout s'écroule !

Je suis allé à l'hôpital des âmes, à l'Église. On vous y reçoit au moins, on vous y couche, on vous y soigne ; on ne se borne pas à vous dire, en vous tournant le dos, ainsi que dans la clinique du Pessimisme, le nom du mal dont on souffre !

Enfin Durtal avait été ramené à la religion par l'art. Plus que son dégoût de la vie même, l'art avait été l'irrésistible aimant qui l'avait attiré vers Dieu.

Le jour où, par curiosité, pour tuer le temps, il était entré dans une église et, après tant d'années d'oubli, y avait écouté les Vêpres des morts tomber lourdement, une à une, tandis que les chantres alternaient et jetaient, l'un après l'autre, comme des fossoyeurs, des pelletées de versets, il avait eu l'âme remuée jusque dans ses combles. Les soirs où il avait entendu les admirables chants de l'octave des trépassés, à Saint-Sulpice, il s'était senti pour jamais capté ; mais ce qui l'avait pressuré, ce qui l'avait asservi mieux encore, c'étaient les cérémonies, les chants de la semaine sainte.

Il les avait visitées les églises, pendant cette semaine ! Elles s'ouvraient ainsi que des palais dévastés, ainsi que des cimetières ravagés de Dieu. Elles étaient sinistres avec leurs images voilées, leurs crucifix enveloppés d'un losange violet, leurs orgues taciturnes, leurs cloches muettes. La foule s'écoulait, affairée, sans bruit, marchait par terre, sur l'immense croix que dessinent la grande allée

et les deux bras du transept et, entrée par les plaies que figurent les portes, elle remontait jusqu'à l'autel, là où devait poser la tête ensanglantée du Christ et elle baisait avidement, à genoux, le crucifix qui barrait la place du menton, au bas des marches.

Et cette foule devenait elle-même, en se coulant dans ce monde crucial de l'église, une énorme croix vivante et grouillante, silencieuse et sombre.

A Saint-Sulpice où tout le séminaire assemblé pleurait l'ignominie de la justice humaine et la mort décidée d'un Dieu, Durtal avait suivi les incomparables offices de ces jours luctueux, de ces minutes noires, écouté la douleur infinie de la Passion, si noblement, si profondément exprimée à Ténèbres par les lentes psalmodies, par le chant des Lamentations et des Psaumes: mais quand il y songeait, ce qui le faisait surtout frémir, c'était le souvenir de la Vierge arrivant le jeudi, dès que la nuit tombait.

L'Église jusqu'alors absorbée dans son chagrin et couchée devant la croix, se relevait et se mettait à sangloter, en voyant la mère.

Par toutes les voix de sa maîtrise, elle s'empressait autour de Marie, s'efforçait de la consoler, en mêlant les larmes du « Stabat » aux siennes, en gémissant cette musique de plaintes endolories, en pressant sur la blessure de cette prose qui rendait de l'eau et du sang comme la plaie du Christ.

Durtal sortait, accablé, de ces longues séances, mais ses tentations contre la Foi se dissipaient; il ne doutait plus; il lui semblait qu'à Saint-Sulpice, la Grâce se mêlait aux éloquentes splendeurs des liturgies et que des appels passaient

pour lui dans l'obscure affliction des voix; aussi éprouvait-il une reconnaissance toute filiale pour cette église où il avait vécu de si douces et de si dolentes heures!

Et cependant, dans les semaines ordinaires, il ne la fréquentait point; elle lui paraissait trop grande et trop froide et elle était si laide! Il lui préférait des sanctuaires plus tièdes et plus petits, des sanctuaires où subsistaient encore des traces du Moyen Age.

Alors, il se réfugiait, les jours de flâne en sortant du Louvre où il s'était longuement évagué devant les toiles des Primitifs, dans la vieille église de Saint-Séverin, enfouie en un coin du Paris pauvre.

Il y apportait les visions des toiles qu'il avait admirées au Louvre et il les contemplait à nouveau, dans ce milieu où elles se trouvaient vraiment chez elles.

MADAME BAVOIL

(*La Cathédrale*)

Pour la centième fois, il se questionnait: suis-je plus heureux qu'avant ma conversion? et il devait cependant bien, pour ne pas se mentir, répondre oui; il menait une vie chrétienne en somme, priait mal, mais priait sans relâche au moins; seulement . . . seulement . . . ah! ses pauvres demeures d'âmes étaient-elles assez vermoulues et assez arides! — Et il se demandait avec angoisse si elles ne finiraient pas, comme le manoir d'Edgar Poë, par s'effondrer subitement, en un jour de crise,

dans les eaux noires de cet étang de péchés qui minait les murs!

Arrivé à ce point de ses rabâchages, forcément il déviait sur l'abbé Gévresin qui l'obligeait, malgré ses indésirs, à communier. Depuis son retour de Notre-Dame de l'Atre, ses relations avec ce prêtre s'étaient resserrées, étaient devenues tout intimes.

Il connaissait maintenant l'intérieur de cet ecclésiastique, émigré en plein Moyen Age, loin de la vie moderne. Autrefois quand il sonnait chez lui, il ne prêtait aucune attention à la servante, une femme âgée qui saluait, silencieuse, en ouvrant la porte.

Maintenant il fréquentait la singulière et l'affectueuse bonne.

La première entrevue eut lieu, un jour qu'il était allé voir l'abbé souffrant. Installée près du lit, elle avait des lunettes en vigie sur le bout de son nez et elle baisait, une à une, des images de piété insérées dans un livre vêtu de drap noir. Elle l'avait invité à s'asseoir puis, fermant le volume et remontant ses lunettes, elle avait pris part à la conversation et il était sorti de cette chambre, abasourdi par cette personne qui appelait l'abbé « père » et parlait, très simplement, ainsi que d'une chose naturelle, de son commerce avec Jésus et avec les Saints; elle paraissait vivre en parfaite amitié avec eux, en causait ainsi que de compagnons avec lesquels on bavarde sans aucune gêne.

Puis la physionomie de cette femme, que le prêtre lui présenta sous le nom de Mme Céleste Bavoil, était pour le moins étrange. Elle était maigre, élancée et néanmoins petite. De profil, avec le nez busqué, la bouche dure, elle avait le masque

désempâté d'un César mort, mais de face, la rigidité du profil s'émoussait dans une familiarité de paysanne, se fondait dans une mansuétude de placide nonne, en complet désaccord avec la solennelle énergie des traits.

Il semblait qu'avec le nez impérieux, le visage régulier, les dents blanches et menues, l'œil noir, tout en lumière, trottinant, fureteur, tel que celui d'une souris, sous de magnifiques cils, cette femme dût, malgré son âge, rester belle ; il semblait au moins que l'union de pareils éléments dût marquer ce visage d'une étampe de distinction, d'une empreinte vraiment noble ; et pas du tout, la conclusion démentait les prémisses ; l'ensemble leurrait l'adhésion réunie des détails. Évidemment, ce déni provient, pensait-il, d'autres particularités qui contredisent l'entente des principales lignes ; d'abord, de la maigreur de ces joues couleur de vieux bois, semées, çà et là, de gouttes d'éphélides, de taches paisibles d'ancien son ; puis de ces bandeaux de cheveux blancs, couchés à plat sous un bonnet à ruches, enfin de cette modeste tenue, de cette robe noire mal fagottée, ondant sur la gorge et laissant voir l'armature du corset imprimée, au dos, en relief sur l'étoffe.

Il y a peut-être aussi, en elle, moins une mésalliance des traits qu'un contraste résolu entre la toilette et la mine, entre la figure et le corps, se disait-il.

En somme, en essayant de la condenser, elle sentait et la chapelle et les champs. Elle tenait donc de la sœur et de la paysanne. Oui c'est presque exact, mais ce n'est cependant pas encore cela, reprenait-il ; car elle est moins digne et moins

vulgaire, moins bien et mieux. Vue de derrière, elle est plus loueuse de chaises dans une église que nonne; vue de devant, elle est beaucoup au-dessus de la terrienne. Il faut bien noter aussi que lorsqu'elle célèbre des Saints, elle s'élève et diffère; alors elle s'exhausse dans une flambée d'âme; mais, toutes ces suppositions sont vaines, conclut-il, car je ne puis la définir sur une brève impression, sur un rapide aspect. Ce qui s'atteste certain, c'est que, tout en ne ressemblant pas à l'abbé, elle se dimidie, elle aussi, et se dédouble. Lui, a l'œil ingénu, des prunelles de première communiante et la bouche parfois amère d'un vieil homme; elle, est hautaine d'apparence et humble d'âme; et par des signes opposés, par des traits autres, ils obtiennent le même résultat, un identique ensemble d'indulgence paternelle et de bonté mûre.

Et Durtal était retourné bien souvent les voir. L'accueil ne variait point, Mme Bavoil le saluait par l'invariable formule: « voilà notre ami, » tandis que le prêtre riait des yeux et lui pressait la main. Toujours, lorsqu'il voyait Mme Bavoil, elle priait; devant ses fourneaux, lorsqu'elle ravaudait, lorsqu'elle époussetait le ménage, lorsqu'elle ouvrait la porte, partout, elle égrenait son rosaire, sans trêve.

La joie de cette servante, plutôt taciturne, consistait à glorifier la Vierge pour laquelle elle professait un culte; et, d'autre part, elle citait, de mémoire, des morceaux d'une mystique un peu bizarre de la fin du xvie siècle, Jeanne Chézard de Matel, la fondatrice de l'ordre du Verbe Incarné, de cet institut où les moniales arborent un voyant costume, une robe blanche serrée par une ceinture de cuir écarlate à la taille, un manteau rouge et un

scapulaire couleur de sang portant, brodé en soie bleue, dans une couronne d'épines, le nom de Jésus qu'accompagnent, avec un cœur en flammes percé de trois clous, ces mots : « amor meus. »

Durtal jugeait tout d'abord Mme Bavoil un peu toquée, regardait, tandis qu'elle débitait un passage de Jeanne de Matel sur saint Joseph, le prêtre qui ne bronchait point.

— Mais alors, Mme Bavoil est une sainte ? lui dit-il, un matin qu'ils étaient seuls.

— La chère Mme Bavoil est une colonne de prières, répondit gravement l'abbé.

Et, un après-midi, alors que Gévresin était à son tour absent, Durtal interrogea cette femme.

Elle raconta ses longs pèlerinages à travers l'Europe, des pèlerinages où elle s'était rendue pendant des années, à pied, en demandant l'aumône, le long des routes.

Partout où la Vierge possédait un sanctuaire, elle s'y transféra, un paquet de linge dans une main, un parapluie dans l'autre, une croix de fer blanc sur la poitrine, un chapelet pendu à la ceinture. D'après un carnet qu'elle avait tenu à jour, elle avait ainsi fait dix mille cinq cents lieues à pied.

Puis l'âge était venu et elle avait, suivant son expression, « perdu de ses anciennes valeurs. » Le Ciel, qui lui fixait jadis, par des voix internes, l'époque de ces excursions, n'ordonnait plus maintenant ces déplacements. Il l'avait envoyée près de l'abbé Gévresin pour se reposer ; mais sa manière de vivre lui avait été indiquée une fois pour toutes ; en tant que coucher, une paillasse étendue sur des ais de bois ; en guise de nourriture un régime champêtre et monacal comme elle, du lait, du miel et du

pain — et encore, par les temps de pénitence, devait-elle substituer de l'eau au lait.

— Et vous ne consommez jamais d'autres aliments?

— Jamais.

Et elle reprenait:

— Ah! notre ami, c'est que l'on me met en pénitence, Là-Haut, et gaiement elle se moquait d'elle-même et de son allure.

— Si vous m'aviez vue, lorsque je revenais d'Espagne où j'étais allé visiter Notre-Dame del Pilar, à Saragosse, j'étais une négresse; avec mon grand crucifix sur la poitrine, ma robe qui ressemblait à celle d'une religieuse, on se disait de tous côtés: Qu'est-ce que cette bigote-là? J'avais l'air d'une charbonnière endimanchée; on n'apercevait que du blanc de bonnet, de manchettes et de col; le reste, la figure, les mains, les jupes, tout était noir.

— Mais vous deviez vous ennuyer à voyager ainsi seule?

— Que non, notre ami, les Saints ne me quittaient pas le long de la route: ils me désignaient la maison où je recevais, pour la nuit, un gîte; et j'étais sûre d'être bien accueillie.

— Jamais on ne vous a refusé l'hospitalité?

— Jamais; il est vrai que j'étais peu exigeante; en voyage, je sollicitais simplement un morceau de pain et un verre d'eau — et, pour reposer, une botte de paille, dans l'étable.

— Et le père, comment l'avez-vous connu?

— C'est toute une histoire; imaginez que le Ciel me priva, par pénitence, de la communion, pendant un an et trois mois, jours pour jours. Lorsque je me confessais à un abbé, je lui avouais mes relations

avec Notre-Seigneur, avec la Vierge, avec les Anges; aussitôt il me traitait de folle quand il ne m'accusait pas d'être possédée par le démon; en fin de compte, il refusait de m'absoudre; bien heureuse encore lorsqu'il ne me fermait pas brutalement, dès les premiers mots, le guichet du confessional, au nez.

Je crois bien que je serais morte de chagrin, si le Sauveur n'avait fini par avoir pitié de moi. Un samedi que j'étais à Paris, Il m'envoya à Notre-Dame des Victoires où le père était prêtre habitué. Lui, m'écouta, me soumit à de rudes et à de longues épreuves, puis il me permit de communier. Je retournai souvent le voir, en qualité de pénitente, puis la nièce qui tenait son ménage étant entrée en religion je l'ai remplacée et voilà déjà près de dix ans que je suis sa gouvernante. . . .

A plusieurs reprises, elle avait complété ces renseignements. Depuis qu'elle ne vagabondait plus à l'étranger et en province, elle fréquentait à Paris les pèlerinages qui avaient lieu en l'honneur de la Sainte Vierge et elle nommait les sanctuaires achalandés: Notre-Dame des Victoires, Notre Dame de Paris, Notre-Dame de Bonne-Espérance à Saint-Séverin; de Toute Aide à l'Abbaye aux Bois; de Paix, chez les religieuses de la rue Picpus; des Malades à l'église Saint-Laurent; de Bonne Délivrance, une Vierge noire provenant de l'église Saint-Étienne des Grès, chez les dames Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres; et hors Paris, les madones de banlieue: Notre-Dame des Miracles à Saint-Maur; des Anges à Bondy; des Vertus à Aubervilliers; de Bonne-Garde à Longpont; Notre-Dame de Spire, de Pontoise, etc. . . . Une

autre fois encore, comme il doutait de la sévérité des règlements que lui imposait le Christ, elle répliqua :

— Rappelez-vous, notre ami, ce qui advint à une grande servante du Seigneur, à Marie d'Agréda ; étant bien malade, elle céda aux instances de ses filles spirituelles et suça une bouchée de volaille ; mais elle en fut aussitôt réprimandée par Jésus qui lui dit : « Je n'aime pas que mes épouses soient délicates. »

Eh bien, je risquerais de m'attirer de pareils reproches, si j'essayais de toucher à un morceau de viande ou de boire une goutte de café ou de vin !

Il est pourtant bien évident, pensait Durtal, que cette femme n'est pas folle. Elle n'a rien, ni d'une hystérique, ni d'une démente ; elle est bien frêle et sèche, mais à peine nerveuse et, en dépit du laconisme de ses repas, elle se porte très bien, n'est même jamais souffrante ; elle est de plus, femme de bon sens et ménagère admirable. Levée dès l'aube, après s'être approchée du Sacrement, elle savonne et blanchit elle-même le linge, fabrique les draps et les chemises, raccommode les soutanes, vit avec une économie incroyable, tout en veillant à ce que son maître ne manque de rien. Cette sagace entente de la vie pratique n'a aucun rapport avec les vésanies et les délires. Il savait encore qu'elle n'avait jamais voulu accepter de gages. Il est vrai qu'aux yeux d'un monde qui ne rêve que de larcins permis, le désintéressement de cette femme pouvait suffire pour attester sa déraison ; mais, contrairement à toutes les idées reçues, Durtal ne pensait pas que le mépris de l'argent impliquât nécessairement la folie et plus il y réfléchissait, plus

il demeurait convaincu qu'elle était une sainte, une sainte pas bégueule, indulgente et gaie!

Ce qu'il pouvait constater aussi, c'est qu'elle était très complaisante pour lui; dès sa rentrée de la Trappe, elle l'avait, de toutes les manières, aidé, lui raccordant le moral quand elle le voyait triste, allant, malgré ses protestations, passer en revue ses vêtements lorsqu'elle soupçonnait qu'il y avait des sutures à opérer, des boutons à coudre.

Cette intimité était devenue encore plus complète, depuis l'existence mitoyenne qu'ils avaient, tous les trois, menée en voyage, alors que Durtal les avait, sur leurs instances, accompagnés à La Salette. Et subitement, cet affectueux train-train faillit cesser. L'abbé s'éloignait de Paris.

L'évêque de Chartres venait de mourir et son successeur était l'un des plus vieux amis de Gévresin. Le jour où l'abbé Le Tilloy des Mofflaines fut promu à l'épiscopat, il supplia Gévresin de le suivre. Ce fut, pour le vieux prêtre, un rude débat. Il se sentait malade, fatigué, propre à rien, désirait, au fond, ne plus bouger et, d'un autre côté, il manquait de courage pour refuser à Mgr des Mofflaines son pauvre concours. Il tenta d'attendrir, sur sa vieillesse, le prélat qui ne voulut rien entendre, concéda seulement qu'il ne le nommerait pas vicaire général, mais simple chanoine. Gévresin secouait toujours doucement la tête. Enfin l'évêque eut le dessus, en faisant appel à la charité de son ami, en affirmant qu'il devait accepter, au besoin, ce poste, ainsi qu'une mortification, qu'une pénitence.

Et quand le départ fut résolu, ce fut au tour de l'abbé à investir Durtal, à le décider de quitter

Paris pour aller s'installer auprès de lui, à Chartres.

Encore qu'il fût navré de ce départ qu'il avait d'ailleurs combattu de son mieux, Durtal regimbait, refusait de s'ensevelir dans cette ville.

— Mais voyons, notre ami, fit Mme Bavoil, je me demande pourquoi vous vous entêtez à vouloir vous terrer ici; vous y vivez en pleine solitude, dans vos livres. Vous vivrez de même avec nous.

Et, comme à bout d'arguments, après une charge à fond de train contre la province, Durtal répliquait:

— Mais à Paris, il y a les quais, il y a Saint-Séverin, Notre-Dame, il y a de délicieux couvents. . . .

L'abbé risposta:

— Vous trouverez aussi bien à Chartres; vous y aurez la plus belle cathédrale qui soit au monde, des monastères tels que vous les aimez et, quant aux livres, votre bibliothèque est si bien fournie qu'il me paraît difficile que vous puissiez, en flânant sur les quais, l'accroître. D'ailleurs, vous le savez mieux que moi, l'on ne déniche aucun livre de la catégorie de ceux que vous cherchez, dans les boîtes. Ces volumes-là ne figurent que sur des catalogues de librairie et, dès lors, rien n'empêche qu'on vous les envoie partout où vous serez.

— Je ne vous dis pas . . . mais il y a autre chose sur les quais que des bouquins; il y a des bibelots à regarder, la Seine, il y a un paysage. . . .

— Eh bien! si la nostalgie vous vient de cette promenade, vous prendrez le train et longerez, pendant tout un après-midi, les parapets du fleuve; il est facile d'aller de Chartres à Paris; vous

avez, soir et matin, des express qui effectuent le trajet en moins de deux heures.

— Et puis, s'écria Mme Bavoil, il s'agit bien de cela! Ce dont il s'agit, c'est d'abandonner une ville semblable à une autre pour habiter le territoire même de la Vierge. Songez que Notre-Dame de Sous Terre est la plus antique chapelle que Marie ait en France; songez que l'on vit près d'Elle, chez Elle et qu'Elle vous comble de grâces!

— Enfin, reprit l'abbé, cet exil ne peut contrarier en rien vos projets d'art. Vous voulez écrire des vies de Saints; ne les travaillerez-vous pas mieux dans le silence de la province que dans le brouhaha de Paris?

— La province . . . la province! d'avance, elle m'accable, s'écria Durtal. Si vous vous doutiez de l'impression qu'elle me suggère et sous quelle apparence d'atmosphère et sous quel aspect d'odorat elle se présente! Tenez, vous connaissez, dans les vieilles maisons, ces grands placards à deux battants dont l'intérieur est tendu de papier bleu toujours humide. Eh bien! je m'imagine, au seul mot de province, en ouvrir un et recevoir en plein visage la bouffée de renfermé qui en sort! — et si je veux parachever cette évocation, par la saveur, par le flair, je n'ai qu'à mâcher ces biscuits que l'on fabrique maintenant avec je ne sais quoi et qui sentent la colle de poisson et le plâtre sur lequel il a plu, dès qu'on y goûte! que je mange de cette pâte fade et froide, en reniflant un relent d'armoire et aussitôt la cinéraire image d'un district perdu, me hante! Évidemment votre Chartres pue ça!

- Oh! oh! s'exclama Mme Bavoil — mais vous

n'en savez rien puisque vous n'avez jamais visité cette ville!

— Laissez-le dire, fit l'abbé qui riait. Il reviendra de ces préventions. Et il ajouta:

— Expliquez ces inconséquences; voici un Parisien qui aime si peu sa cité qu'il choisit, pour y habiter, le coin le moins bruyant, le plus obscur, celui qui ressemble le plus à un quartier de province. Il a horreur des boulevards, des promenades fréquentées, des théâtres; il se confine en un trou et se bouche les oreilles pour ne pas entendre les rumeurs qui l'entourent; et alors qu'il convient de perfectionner ce système d'existence, de mûrir dans un silence authentique, loin des foules, alors qu'il importe de renverser les termes de sa vie, de devenir, au lieu d'un provincial de Paris, un Parisien de province, il s'ébaubit et s'indigne!

— Le fait est, pensait Durtal une fois seul, le fait est que la capitale m'est sans profit. Je n'y vois plus personne et je serai réduit à une solitude encore plus absolue quand mes amis l'auront quittée. Au fond, je serais tout aussi bien à Chartres; j'y étudierais à l'aise, dans un milieu paisible, dans les parages d'une cathédrale autrement intéressante que Notre-Dame de Paris et puis . . . et puis . . . une autre question dont l'abbé Gévresin ne parle pas mais qui m'inquiète, moi, se pose. Si je demeure seul, ici, il me faudra chercher un nouveau confesseur, errer dans les églises, de même que j'erre dans la vie matérielle, à la recherche des restaurants et des tables d'hôte. Ah! non! j'ai assez à la fin de ces au jour le jour de nourritures corporelles et morales! j'ai mis mon âme dans une pension qui lui plaît, qu'elle y reste!

Enfin il y a encore un argument. Je vivrai à meilleur compte à Chartres et là, en ne dépensant pas plus qu'ici, je pourrai m'installer comfortablement, manger les pieds sur mes chenêts, être servi!

Et il avait fini par se résoudre à suivre ses deux amis, avait arrêté un assez vaste logement en face de la cathédrale — et lui, qui avait toujours été si à l'étroit dans de minuscules pièces, il savourait enfin la joie provinciale des vastes chambres, des livres étalés sur les murs, à l'aise.

De son côté, Mme Bavoil lui avait découvert une servante familière et bavarde, mais brave femme au fond et pieuse. Et il avait commencé sa nouvelle existence dans l'étonnement continu de cette extraordinaire basilique, la seule qu'il ne connût point, sans doute parce qu'elle était située près de Paris et que semblable à tous les Parisiens, il ne se dérangeait guère que pour effectuer de plus longs voyages. Quant à la ville même, elle lui parut dénuée d'intérêt, ne possédant qu'une promenade intime, un petit quai où, dans le bas des faubourgs, près de la porte Guillaume, des lavandières chantent, en savonnant, devant un cours d'eau qu'elles fleurissent avec des touffes irisées de bulles.

ETATS D'AME

LA CÉRÉMONIE DE L'OBLATURE
(*L'Oblat*)

Alors, c'est bien convenu, n'est-ce pas; la cérémonie aura lieu pendant la messe de six heures et ce sera, au moment de l'offertoire, que vous vous lierez, par une cédule qui sera conservée dans les archives de l'Abbaye, au grand Ordre de saint Benoît.

— C'est entendu, père, priez pour moi.

— Vous pouvez y compter, mon cher enfant, et mes prières ne seront pas isolées, je vous l'affirme. Tous les petits novices qui se réjouissent d'avance d'être présents à cette messe ne vous oublieront pas.

Allons, le sort en est jeté, songea Durtal, en quittant la cellule du père; à dire vrai, je ne me sens pas un bien éclatant mérite à repousser ce qu'on appelle les blandices terrestres; j'ai répudié, de moi-même et depuis bien des années, tout ce qui flatte le goût des autres; mais voilà, jusqu'ici, je n'y étais pas forcé, j'agissais de mon plein gré; n'est-il pas à craindre maintenant, étant donnée la bêtise de la nature humaine, que par ce fait seul que j'ai souscrit à un engagement, je ne souffre d'être obligé de le tenir?

Eh bien, tant mieux, ces mérites que je n'ai pas, je les acquerrai si je subis des jours de tentations et de regrets!

C'est égal, reprit-il, en allumant une cigarette, il convient d'avouer que, comme descendant des oblats des premiers siècles, je suis plutôt débile. L'ermite du Mont Cindre, le successeur des reclus de Lyon et, moi, le successeur des oblats du Val des Saints, nous formons la paire. Il me semble que nous sommes à de vrais moines ce que sont à de vrais soldats, ces hideux mioches que des familles égarées affublent de costumes militaires et promènent par les rues, une trompette dans la bouche et une chandelle sous le nez.

Il rentra chez lui et trouva Mme Bavoil exacerbée.

— Je ne comprends pas, grognait-elle, que des femmes ne puissent être admises à votre profession; moi, je suis tertiaire de saint François et l'on n'use pas de pareilles cachotteries dans cet Ordre.

— Mais les Franciscains ne sont pas en clôture, ma bonne Madame Bavoil.

— Je n'en sais rien, je ne sais qu'une chose, c'est que demain, moi, et, ce qui est plus violent encore, votre sœur l'oblate, Mlle de Garambois, nous sommes tenues à l'écart, dans l'impossibilité de prier près de vous.

— Vous prierez à distance, Madame Bavoil; d'ailleurs, si vous voulez vous rendre compte de la souveraine beauté que dégage une profession monastique, ce n'est pas celle de l'oblature qu'il faudrait voir; elle n'est qu'un abrégé, qu'un raccourci, qu'une dilution homœopathique de celle des moines — et ce n'est même pas encore à celle des Bénédictins, qui est superbe pourtant, mais à celle des moniales qu'il siérait d'assister.

L'altitude absolue de la liturgie et de l'art est là. La profession des moniales de saint Benoît! il y

a des moments où, pendant l'extraordinaire cérémonie, le petit frisson de la splendeur divine vous fait trémuler l'âme et où l'on se sent exalté, projeté hors de soi-même, si loin de la banalité du monde qui vous entoure!

Oui, à certains instants, l'on a envie de bramer l'admiration qui vous étouffe! Le chef-d'œuvre de l'art ecclésial, c'est peut-être le Pontifical des Vierges. L'on est pris, dès le début, aux moelles; alors qu'après le verset alléluiatique de la messe, l'Évêque ou l'Abbé qui officie, s'assied, en haut de l'autel, sur le falstidorium, le siège des Prélats, en face du public, et que le maître des cérémonies ou l'assistant entonne cette phrase empruntée à la parabole des Vierges, de saint Matthieu:

« Vierges prudentes, apportez vos lampes, voici l'Époux qui arrive; allez au devant de Lui. »

Et la vierge, tenant un flambeau allumé, fait un pas et s'agenouille.

Alors le Prélat, qui représente le Christ, l'appelle debout, par trois fois, et elle répond en d'admirables antiphones: — « Me voici » — et elle s'avance, à mesure, plus près. L'on dirait d'un oiseau que fascine un bon serpent.

Et, d'un bout à l'autre, l'office se déroule, éloquent, presque massif, ainsi que pendant l'ample et la forte Préface; caressant et comme parfumé par toutes les essences de l'Orient, alors que le chœur des nonnes chante ces phrases du Livre de la Sagesse: « Viens, ma bien-aimée, l'hiver est passé, la tourterelle chante, les fleurs de la vigne embaument; » délicieux vraiment en cet épisode des fiançailles où la novice acclame le Christ, s'affirme « fiancée à Celui que les anges servent, à Celui dont

les astres du ciel admirent la beauté; » puis, levant le bras droit en l'air, elle montre son doigt où brille la bague bénie par le Prélat et, folle de joie, s'écrie: « Mon Seigneur Jésus-Christ m'a liée à Lui par son anneau et il m'adorne telle qu'une épouse! » — Et de très antiques oraisons sanctifient, macèrent ainsi que dans de célestes aromates la petite Esther qui, regardant le chemin parcouru depuis la probation et songeant que le mariage est maintenant consommé, chante, au comble de ses vœux: « Enfin, voici ce que j'ai tant désiré, je tiens ce que j'ai tant espéré, je suis unie dans les cieux à Celui que j'ai tant aimé sur la terre . . . » et, après la récitation de la Préface, la messe continue. . . .

Que sont, en comparaison de ce drame vraiment divin qui se joue entre l'âme et Dieu, les pauvres machines inventées par les théâtriers anciens ou modernes? Mon Dieu, les serins!

— Oui mais malheureusement, il n'y a pas de couvent de Bénédictines ici, et je ne verrai jamais cela, fit Madame Bavoil.

— C'est pour vous dire simplement que la cérémonie de l'oblature est, si on la rapproche de celle-là, si minime qu'elle n'est même pas intéressante à contempler. Que cette certitude vous console de n'y pouvoir assister!

Le lendemain matin, après avoir répété telles qu'une leçon, ses réponses latines aux questions que devait lui poser le prieur, Durtal s'achemina vers le cloître.

Il se sentait perturbé, mal à l'aise et il aurait bien voulu que cette fête fût déjà terminée. Tout ce côté d'attitude, de décor, auquel tenait tant le père cérémoniaire l'inquiétait. Il craignait de se trom-

per; et cette appréhension l'empêchait de penser à l'acte qu'il allait accomplir et à la communion qui devait le suivre. Ah! Seigneur, je songe à tout, excepté à Vous, murmurait-il; ce que je serais mieux à vous prier, seul à seul, dans un coin!

Il rencontra sous les galeries les novices; ils souriaient, en le saluant, mais aucun ne parlait; l'heure du grand silence qui commençait après les Complies, la veille, ne devant cesser qu'après Prime, c'est-à-dire vers les sept heures.

Ils entrèrent avec lui dans l'oratoire; et bientôt Dom Felletin et Dom d'Auberoche, en coule, arrivèrent à leur tour et se dirigèrent vers la sacristie où le père prieur s'habillait pour dire la messe.

Puis ce furent quelques moines, le père hôtelier, le zélateur, le père sacristain qui allèrent s'agenouiller dans les stalles.

Cet oratoire était une pièce minuscule, voûtée en cul-de-four et dallée de pierre; elle était l'un des restes les plus curieux de l'ancien prieuré du Moyen Age et elle avait dû alors être utilisée comme la desserte des vastes cuisines qui l'avoisinaient. On l'avait malheureusement parée de tièdes statues de la Vierge et du Sacré-Cœur qui évoquaient les plus offensants souvenirs du Paris de la rue Bonaparte et de la rue Madame. Dom Felletin et Dom d'Auberoche n'étaient pas en cette chapelle, ainsi qu'au noviciat, maîtres de reléguer dans des combles ces pieuses horreurs et les autres religieux s'en accommodaient, tant bien que mal; elles étaient là; il ne serait venu à aucun d'eux l'idée de les changer.

La messe était servie par le frère Gèdre, un petit

novice, à mine fûtée, avec des yeux de souris, noirs. On le surnommait le frère « trotte-menu, » tant, en effet, il se faufilait, souriant, regardant, toujours satisfait et toujours heureux. Il ne s'évadait de ses prières que pour se ruer sur le grec. Il en raffolait, mais les bons hellénistes manquaient au cloître et il était obligé de s'exercer tout seul; c'était là le seul souci de cette existence qui s'écoulait dans la joie perpétuelle de vivre en Dieu, d'être moine.

Il avait été si peu gâté jusqu'alors, le pauvre enfant, qu'au point de vue matériel même, le monastère lui semblait être un rêve de confortable, un lieu de délices et de luxe.

Il avait été orphelin, seul, sans frère ni sœur, dès l'enfance, élevé par charité dans un établissement congréganiste; il avait toujours mangé les ratatouilles et bu les débiles abondances des pensions; il avait toujours couché en dortoir, n'avait jamais disposé d'une minute de liberté, d'un sou pour acheter même une image. A la fin de ses études, il était passé, sans aucune transition, de son collège au Val-des-Saints.

Et là, il était chez lui, il avait une cellule à lui; la vie en commun, si pénible pour les laïques qui renoncent au monde, ne le gênait point, attendu qu'il ne se figurait pas que l'on pût vivre autrement; la nourriture du couvent lui paraissait si bonne qu'il se privait de certains plats de peur de devenir gourmand; et la liberté du noviciat lui semblait extravagante en comparaison de celle du pensionnat.

Et pourtant il avait des heures d'affliction. Un jour, il avait dit à Durtal qui lui demandait la raison de sa mélancolie: ah! ce que l'on souffre au cloître!

Durtal se perdait en conjectures, tout en essayant de le réconforter. Au fond, sa souffrance venait simplement de ceci qu'au lieu de jouer le rôle de cérémoniaire qu'il devait prendre à la messe de ce matin-là, on l'avait chargé de faire « céroféraire »; c'était pour lui comme un passe-droit et une déchéance.

C'était la tristesse d'un gosse auquel on enlève son bâton de sucre d'orge pour le donner à sucer à un autre; c'eût été évidemment risible si l'on ne savait que d'aucuns pâtissent autant pour un petit détail que d'autres pour des causes vraiment graves. N'était-ce pas la preuve, du reste, de la nécessité de cette douleur à laquelle nul n'échappe? Que le motif fût sérieux ou futile, elle n'en atteignait pas moins les gens. Imperméable sur certains points qui suppliciaient sans doute ses frères du noviciat, le frère Gèdre était torturé par des riens et le terrible P. Emonot, qui l'avait remarqué, ne le ménageait pas, le frappant à l'endroit sensible, lui infligeant des humiliations de ce genre, le plus qu'il pouvait, pour briser en lui toute vanité, pour le détacher de lui-même, pour le façonner sur le modèle d'un veritable moine.

Mais ce matin-là, l'enfant était joyeux et il eut un petit sourire de tendresse, en regardant Durtal agenouillé, lorsqu'il sortit de la sacristie, précédant Dom de Fonneuve, à l'autel.

Durtal essaya de s'absorber dans sa messe, mais il déraillait à chaque prière; la peur de s'embrouiller tout à l'heure, dans ses réponses, le dominait. Que je voudrais donc que cette cérémonie fût close! se disait-il.

Au moment de l'offertoire, elle s'ouvrit.

Dom Felletin et Dom d'Auberoche montèrent à l'autel et se tinrent de chaque côté du prieur.

Durtal quitta sa place et vint s'agenouiller devant eux, au bas de l'autel.

Alors le prieur se signa, prononça le « Domine labia mea aperies, » le « Deus in adjutorium, » le Gloria, puis il commença de réciter le psaume 64: « Deus misereatur nostri » dont les versets furent psalmodiés par les deux chœurs alternés des profès et des novices et s'adressant à Durtal:

— Quid petis? Que demandez-vous?

— La miséricorde de Dieu et votre confraternité, en qualité d'Oblat de notre très saint père Benoît.

Lentement, le prieur répondit, toujours en latin.

— Mon fils, vous connaissez suffisamment, non seulement pour l'avoir lue, mais encore pour l'avoir pratiquée et essayée pendant tout le cours d'une année, la loi sous laquelle vous voulez militer. Vous n'ignorez pas les conditions de l'engagement à contracter pour entrer dans notre confraternité. Si donc vous êtes résolu à observer les salutaires préceptes de notre très saint père Benoît, approchez; sinon vous êtes libre de vous retirer.

Puis, après un instant de silence, voyant que Durtal ne bougeait pas, il reprit:

— Voulez-vous renoncer aux vanités et aux pompes du siècle?

— Volo.

— Voulez-vous entreprendre la conversion de vos mœurs, suivant l'esprit de la règle de notre saint père Benoît et observer les statuts des oblats?

— Volo.

— Voulez-vous persévérer dans votre entreprise jusqu'à la mort?

— Volo, gratia Dei adjuvante.

— Deo gratias. Que Dieu vous soit en aide. Puisque vous mettez votre confiance dans son secours, il vous est permis de faire votre profession d'oblat.

Durtal se releva et debout, devant l'autel, il lut à haute voix la charte de profession écrite sur parchemin et qui débutait par le « Pax » bénédictin et la formule « In nomine Domini nostri Jesu Christi, Amen. »

Et il lisait, d'un ton mal assuré, le texte latin attestant l'offre qu'il consentait de lui-même au Dieu Tout-Puissant, à la Bienheureuse Vierge Marie, au saint père Benoît pour le monastère du Val-des-Saints, et promettant la conversion de ses mœurs suivant la règle du Patriarche, s'y engageant en présence de Dieu et de tous les saints.

Quand ce fut terminé, le maître des cérémonies vint le chercher et ils montèrent en haut de l'autel et, là, à la place des Évangiles, il posa sa charte et la signa d'une croix d'abord, puis de son nom et de ses prénoms laïques, enfin du nom monastique de frère Jean, qu'il devait porter.

Il redescendit, accompagné du céremoniaire, les marches de l'autel et tenant, de ses deux mains, le parchemin grand ouvert sur sa poitrine, il le présenta aux religieux debout dans les stalles; et ils regardaient la signature et s'inclinaient.

Quand il eut fait ainsi le tour de l'oratoire, Dom d'Auberoche lui reprit la cédule qu'il enveloppa dans un corporal et remit sur l'autel.

Et Durtal s'agenouilla de nouveau, au-dessous de la dernière marche et les bras croisés en X, le front touchant presque cette marche, il prononça

par trois fois, en haussant, chaque fois, le ton, le « Suscipe » que les moines psalmodiaient après lui.

Alors le prieur se retourna vers l'autel et après le Kyrie eleison et le Pater noster, il entama la série des longs versets de la rubrique auxquels répondirent les assistants, prononça l'oraison demandant au Seigneur, par l'intercession de saint Benoît d'accorder à son serviteur d'être fidèle aux promesses qu'il venait de signer et après que Durtal eut murmuré: Amen, il dit:

« Nous, prieur de l'abbaye du Val-des-Saints, agissant en vertu des pouvoirs qui nous ont été octroyés par le Révérendissime Abbé de saint Pierre de Solesmes de la congrégation française de l'Ordre de saint Benoît, par les mérites de ce même Patriarche Benoît, de sa sœur la vierge sainte Scholastique, des saints Placide, martyr et Maur, Abbé, de la séraphique vierge Gertrude, de saint Henri, confesseur et de sainte Françoise, veuve et des autres saints et saintes de notre Ordre, nous vous recevons dans notre société et fraternité, vous donnant part à toutes les bonnes œuvres qui se font avec le secours du Saint Esprit dans la congrégation de France de l'Ordre de saint Benoît.

« Que Dieu vous reçoive au nombre de ses élus, qu'il vous accorde la persévérance finale, qu'il vous protège contre les embûches de l'ennemi et qu'il vous conduise à son royaume éternel, lui qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. »

— Amen, soupira Durtal.

Et il s'inclina plus bas, tandis que le prieur, l'enveloppant d'un grand signe de croix d'eau bénite, proférait:

« Pax et benedictio Dei omnipotentis Patris et

Filii et Spiritus sancti descendant super te et maneant semper. »

Et la messe reprit.

Durtal retourna à sa place. Lorsque le moment de la communion fut venu, il fut vraiment touché, en voyant tous les novices qui n'étaient pas prêtres l'escorter à l'autel. Tous, au lieu de communier ainsi que d'habitude, dès l'aube, s'étaient réservés pour cette messe-là.

Le sacrifice s'acheva; quand Durtal eut dit son action de grâce, il s'échappa de l'oratoire. Il étouffait dans cette atmosphère raréfiée et il était obsédé par le désir d'être, une minute, seul avec Dieu; il traversa le cloître et s'en fut, pour se recueillir, dans l'église, en un coin.

DÉPART DES MOINES DE LIGUGÉ

(*L'Oblat*)

Les tristes journées et les plus tristes nuits commencèrent. Les stalles des religieux au chœur se vidaient, chaque jour. Tous décampaient, avant la déportation, dans leurs familles et devaient rejoindre l'Abbé à Paris pour se diriger de cette ville, sur la Belgique.

Faute des éléments nécessaires, les messes n'avaient plus maintenant qu'un seul servant; le degré du rit n'était plus reconnaissable qu'au nombre allumé des cierges.

Les commentaires des journaux allaient leur train. L'on ne parlait plus que du retour en son

Empire de ce Czar qui semblait n'être venu en France que pour détourner l'intérêt du public et occuper le rôle du joueur d'orgue couvrant les cris de la victime, dans l'affaire de Fualdès; et l'exode des deux abbayes de Solesmes était, avec la visite finie de l'Empereur Russe, le sujet de tous les entretiens du cloître.

Les novices admiraient cette façon de se retirer, à grand spectacle et regrettaient qu'il ne pût en être de même au Val-des-Saints où l'on se disséminait en de petits paquets; les moines rassis, hochaient la tête disant: la population de Solesmes vaut mieux que la nôtre, et encore faudra-t-il s'assurer, une fois que les Bénédictins auront le dos tourné, si ces gens ne s'allieront pas avec leurs adversaires! L'on causait aussi de l'embarquement pour l'île de Wight des moniales de sainte-Cécile; c'était l'abandon complet de ce Solesmes que Dom Guéranger avait tant aimé!

Et sans espoir de retour, pensait Durtal, car avant qu'il ne soit longtemps l'abbaye de saint-Pierre sera vendue par le Gouvernement et prise.

Le moment du départ du noviciat, au Val-des-Saints, approchait. L'on résolut de célébrer au moins, avant que cette avant-garde n'eût quitté le cloître, un dernier office Pontifical; le curé offrait l'église pour la veille même de la mise en route des novices, pour le dimanche, fête de Notre-Dame des Sept Douleurs; et cette festivité de tristesse semblait bien choisie pour dire à jamais adieu à l'église, car, à partir du lendemain, les pères, trop peu nombreux pour tenir le chœur, devaient rester chez eux et œuvrer les offices dans l'oratoire.

Ce dimanche, les paysans des environs arrivèrent. Presque tous étaient socialistes et n'avaient cessé de réclamer la suppression des congrégations; mais ils sentaient que la fermeture du monastère était la ruine du pays et de ses alentours. Tous vivaient de ces frocs détestés, les pauvres, surtout, qui déposaient leurs paniers à la porterie, les remportaient pleins et avaient ainsi leur nourriture assurée de chaque jour.

Ces gens étaient, à la fois, marris et furieux; leur opinion était que les Bénédictins auraient dû se soumettre à la loi et continuer à se laisser gruger par eux.

La difficulté était d'organiser, pour cette dernière fête, une grande cérémonie; car le personnel était restreint. L'on y parvint cependant; le tapis de Smyrne, le prie-Dieu vert, les draperies tendues d'habitude derrière le siège abbatial et de chaque côté de l'autel, étaient déjà emballés. On les compensa par des caisses d'arbustes et des fleurs. Le trône abbatial se détacha sur un fond de verdures et les reliques qui n'étaient pas encore serrées étincelèrent aux feux des cierges. Le père Emonot fut promu maître des cérémonies, Dom Paton et un autre moine assistèrent comme diacre et sous-diacre l'Abbé; le porte-crosse, le porte-mitre, le porte-bougeoir furent triés parmi les jeunes novices et le porte-queue fut un convers. Le rôle de céroféraires fut confié à des enfants de chœur et il demeura entendu que les frères Gèdre et Blanche qui avaient de jolies voix remplaceraient deux des chantres absents et se tiendraient, habillés, au chœur.

Et la cérémonie se déroula avec les vestiges de

son ancienne splendeur, l'Abbé, en cappa-magna, bénissant les fidèles, à son entrée, avant que de célébrer, lui-même, la messe.

La messe était belle, d'une liturgie singultueuse, dressant, à son entrée, la croix, entre la sainte Vierge et saint Jean et le chant du Stabat ouvrait, au bout du Graduel, une échappée sur la colline du Calvaire. Il n'était pas de séquence plus touchante, car celle-là était, en quelque sorte la Madeleine des proses; elle arrosait de ses larmes les pieds de la Mère, ainsi que la Madeleine avait arrosé avec les siennes les pieds du Fils; et le tremblement même des voix claires des frères Gèdre et Blanche qui avaient peur de chanter devant tout le monde, au chœur, ajoutait encore à l'émotion de ces strophes réclamant de Marie la grâce de pleurer et de compatir avec elle.

La messe, ainsi ingénûment et craintivement traitée, avait une autre tendresse, un autre accent d'adoration que celle qu'aurait vociférée, s'il avait été présent, le préchantre Ramondoux qui écrasait, de parti-pris, avec les mugissements de son marteau-pilon, les autres voix.

Quelle chance qu'il ait obtenu un congé, celui-là! se disait Durtal; et il ajouta mélancoliquement: Hélas! c'est la dernière bouteille de plain-chant que je bois, car dès demain, le cellier des mélodies grégoriennes sera vide!

Après l'Évangile, le curé monta en chaire, demanda la bénédiction au P. Abbé, fit l'éloge des moines et exprima, au nom de la paroisse, le regret de les voir partir.

Il parla net et bien.

Cela rachète tout, même la haine du plain-chant,

pensa Durtal et il lui pressa la main et le félicita, à la fin de la messe; puis s'en fut trouver le P. Felletin dans sa cellule.

Il voulait se confesser, une dernière fois, à son ami, mais il n'y avait plus, ni prie-dieu, ni chaise; tout était ôté jusqu'au crucifix et à la gravure en couleur de la Vierge; une paillasse sans draps gisait, seule, étendue, pour y passer la nuit, sur le carreau.

Le père s'assit sur le rebord de la fenêtre et comme le sol était couvert par la poussière du déménagement, Durtal déploya un vieux journal et s'agenouilla dessus.

Quand il se fut relevé, ils s'entretinrent.

Dom Felletin essayait de réagir contre la tristesse qui l'accablait; il causait de l'avenir en lequel il avait foi, des desseins providentiels qui tendaient certainement à épurer l'Église, du rôle inconscient que jouaient les énergumènes des deux Chambres, destinés, sans le savoir, à accomplir peut-être une besogne utile, et il disait:

— Demain, nous décamperons au petit jour et nous coucherons, le soir, à Paris chez les Bénédictines qui nous ont préparé un dortoir.

J'emmènerai, le matin, après la messe, tous les novices et les convers à Notre-Dame des Victoires et, dans l'après-midi, nous ferons, si nous avons le temps, un pèlerinage à la basilique de saint-Denys, et, en tout cas, à saint-Germain-des-Prés, car il est juste que nous allions saluer la Vierge que l'on y révère et qui est nôtre et que nous rendions aussi une visite à nos grands ancêtres, Mabillon et Monfaucon dont les dalles funéraires sont scellées dans le mur de la chapelle récemment attribuée à Benoît

Labre. — Saint-Germain-des-Prés est la basilique de Paris qui est la plus remplie de souvenirs pour nous. Outre qu'elle fut l'abbatiale du monastère, elle recèle maintenant Notre-Dame la Blanche, consolatrice des affligés. Sa statue, située à droite de la grande porte d'entrée, fut offerte, au XIVe siècle, à notre abbaye de saint-Denys par la reine Jeanne d'Évreux et, après avoir séjourné pendant la Révolution au musée des Petits Augustins, elle est revenue se fixer à saint-Germain-des-Prés, dans une ancienne église de notre observance. Elle est donc une relique Bénédictine, bien oubliée, hélas! car personne, même dans nos cloîtres, ne la connaît.

— La pauvre église! s'exclama Durtal, a-t-elle été assez saccagée! d'abord, avouons-le, par nos frères de saint-Maur, qui, au XVIIe siècle, se plurent à la travestir à la mode du jour; depuis, ça a été le comble; l'on a, si l'on peut dire, suplicié ses murs en les recouvrant avec les banales images de cette pieuse leucorrhée de la peinture que fut Flandrin! l'on a remanié la nef, du haut en bas, remplacé ses chapiteaux du XIe siècle par de grossiers reliefs revêtus d'or, peinturluré les colonnes, les voûtes, en d'affreuses nuances, des rouges de tripoli mêlés à des bruns de terre, des gris de poivre, des verts défraîchis de laitues cuites.

Mais, tout de même, je pense à une chose, père. Si défigurée, si souillée qu'elle soit, elle est admirable, si nous la comparons aux sanctuaires bâtis par les culs-de-jatte d'âme de notre temps; avec son chœur du XIIe siècle dont les contours ont été presque ménagés par des architectes distraits, elle vaut même qu'on l'explore, au point de vue

de l'art. Eh bien, si, comme tout l'annonce, j'échoue à Paris, ne serait-ce pas le cas d'y réciter souvent mon office et d'y dire la prière à notre père saint Benoît et l'hymne brève le « Te decet Laus » que, seuls, nous possédons dans notre bréviaire. Depuis plus de deux siècles, le Patriarche ne les entend plus sous ces voûtes; je lui montrerai ainsi qu'il existe encore à Paris quelqu'un qui parle sa liturgie et se souvient et de lui et des siens.

J'irai — cela va de soi — voir aussi la Vierge Bénédictine; à défaut de moines, elle se contentera d'un laïque de l'Ordre qui la priera, en sachant au moins qui elle est et d'où elle vient; je serai tout de suite, en pays de connaissance, avec elle.

— Oui, faites cela, mon cher enfant, et ne m'oubliez pas auprès de la Madone dans vos prières, ah! j'en aurai grand besoin car l'on a beau être religieux, l'on n'en est pas moins homme et c'est affreusement dur que de s'arracher à tout cela! murmura le religieux, en montrant par la croisée, l'église, les bâtiments et les jardins.

Durtal qui s'approcha de la fenêtre regarda les allées qui s'étendaient devant lui, celle des charmilles réservée aux pères et celle couverte d'un berceau de vignes, aux novices.

Elles étaient désertes; tout le monde était accaparé par les derniers préparatifs. La vie s'était retirée déjà des jardins; la solitude y commençait avant la fuite.

— Et les corbeaux de saint Benoît et les colombes de sainte Scholastique? interrogea Durtal, qui apercevait, au fond de l'allée des raisins, la grotte grillagée surmontée d'une statue de saint Joseph.

— Le P. Paton les soignera. Que voulez-vous, nous ne pouvons nous charger, dans un tel déménagement, de ces pauvres bêtes.

Un petit coup discret retentit à la porte et la tête du frère Gèdre parut.

— Père, on va procéder à l'emballage des reliques.

— Venez-vous, dit le moine qui se revêtit de la coule.

Ils montèrent dans la salle d'étude du noviciat; des reliquaires de vermeil et de bronze doré, de toutes formes, églisettes et donjons, médaillons ronds ou ovales, s'entassaient sur des tables. Deux novices tenaient des cierges allumés. Dom Emonot enveloppait chacun des phylactères dans une bande de lin blanc et les déposait dans le foin des caisses.

Quand le travail fut achevé, l'on salua, avant de les fermer, les caisses et l'on éteignit les cierges.

Durtal fit ses adieux à chacun, car l'on ne devait plus se revoir et, rentré avec le P. Felletin, dans sa cellule, ils s'embrassèrent longuement.

— Je vous donne rendez-vous à Paris, dit le père maître; je serai bien forcé d'y aller de temps en temps, pour les affaires de mon noviciat. J'irai vous demander à dîner; ayez confiance, tout s'arrangera mieux que nous ne le croyons.

— Que Dieu vous entende! soupira Durtal.

Et la même scène des adieux se renouvela, quelques jours après, avec le P. de Fonneuve. Durtal l'avait vainement cherché dans les corridors, à la bibliothèque, dans sa cellule; il avait fini par pénétrer dans l'oratoire où il l'avait découvert, pleurant, la tête dans ses mains, devant l'autel.

Le vieillard semblait harassé par de sombres pressentiments. Nous nous retrouverons, là-haut, disait-il, mélancoliquement.

— Et avant, à Moerbeke quand j'irai vous y visiter ou à Paris lorsque vous vous y rendrez, tâchait de répondre gaiement Durtal.

— Venez vite là-bas, si vous voulez revoir encore votre vieux prieur, répliqua le moine, et il serra son ami dans ses bras et le bénit.

C'est la fin de tout, pensa Durtal, lorsque ces deux religieux qu'il avait le plus aimés furent partis. Une fois disparus, il s'effondra, découragé, tuant les heures, en errant d'une pièce dans une autre, parcourant les allées du jardin, mal partout, incapable de tout travail.

Et un dégoût absolu d'essayer quoi que ce fût, de bouger de chez lui, l'accablait. S'il s'était enfin décidé à regagner Paris, c'est qu'il n'avait pas l'embarras du choix. Du moment qu'il ne voulait pas résider sans les Bénédictins au Val-des-Saints, il n'y avait plus qu'à cingler sur Paris, car le moyen-terme d'un séjour dans une ville de province, où il n'eût plus eu alors ni les agréments de la campagne, ni les avantages d'une capitale, eût été absurde. Non, c'était l'un ou l'autre.

La résolution une fois prise, l'idée de s'embarquer dans un train, de chercher un logement et de déménager, l'affolait; il vaudrait mieux s'enterrer ici plutôt que de recommencer encore une nouvelle vie, plutôt que d'en revenir où j'en étais, il y a quelques années, gémissait-il.

Paris, Dieu sait pourtant si je l'avais quitté, sans esprit de retour! et je suis acculé à y rentrer, car en fin, c'est idiot de songer, même pendant une

seconde, à demeurer ici. Ah non, j'ai assez vu les décevants museaux des courges armoriées et des paysans de ce bourg; tout, mais pas ça!

Et il tentait de se stimuler, de s'exciter sur Paris.

Il y aura une mauvaise passe à franchir, celle du déménagement, mais après, lorsque je serai installé, il sera très possible de s'organiser une existence quasi conventuelle, vraiment douce.

Paris est plein d'églises, saturées de prières, plus pieuses que ne sont toutes les églises réunies de la province; et ses chapelles de la Vierge à Notre-Dame des Victoires, à saint-Séverin, à saint-Sulpice, à l'abbaye aux Bois, chez les Dames Saint-Thomas et Villeneuve ne sont-elles point d'accueillants dispensaires où la Madone cicatrise, en souriant, les plaies?

L'été, il pourrait se promener, en bouquinant, sur le quai, faire escale à saint-Germain-l'Auxerrois, dans cette chapelle des âmes du Purgatoire, si solitaire, si recueillie, au fond de son abside sombre; d'autres fois, il pousserait jusqu'à saint-Séverin et Notre-Dame ou s'attarderait, au retour, à saint-Germain-des-Prés; n'y avait-il pas à Paris des sanctuaires pour tous les épisodes d'âme?

Ajoutons, comme distraction, entre la visite de deux églises, les musées du Louvre ou de Cluny. Enfin, au point de vue Bénédictin, maintenant que tous les cloîtres de l'Ordre allaient disparaître du territoire, Paris n'était-il point le dernier refuge?

Si les moniales de la rue Monsieur étaient autorisées depuis des années, ainsi que l'affirmait le P. de Fonneuve, il devenait possible de suivre des offices et d'entendre encore du plain-chant.

et, d'autre part, saint-Germain-des-Prés, avec sa Vierge, ses tombeaux de religieux de saint-Maur, son chœur où avaient prié, pendant tant d'années, des moines, était apte aux souvenirs, et aux oraisons, propice. Que peux-tu désirer de plus? se disait-il.

Et il s'incitait sur ces promenades des quais, s'éperonnait sur ces églises; il essayait de les souhaiter et il écoutait en lui s'il ne surgissait point un assentiment qui répondît à ces exhortations. Et il n'entendait rien; la perspective de rejoindre Paris ne le séduisait pas.

Il regardait alors le jardin qui était, à ce moment de l'automne, en pleine floraison. Les oiseaux pépiaient dans les taillis; les basilics et les mélisses s'étoilaient de fleurettes blanches. Les asters, les menthes et les sauges étaient peuplés d'abeilles qui les piétinaient et pompaient leurs sucs, les ailes levées; les feuillages des marronniers se cuivraient et ceux des érables muaient leur rouge sang en bronze; les épingles du cèdre bleuissaient et ses branches se couvraient de petites gousses brunes; et dès qu'on y touchait, il en sortait une poussière d'un jaune soufre qui vous saponifiait, ainsi que de la poudre de lycopode, les doigts.

Était-ce l'ombre parfumée de ce jardin, ses sentes d'arbres tranquilles, ses massifs de fleurs qui le détournaient de convoiter Paris? non, car il ne se sentait aucune attache à cette terre et à ces bois; aucun regret ne sourdait à la pensée de se séparer de cette campagne où il avait pourtant bien cru finir ses jours. Il n'aspirait ni à réhabiter Paris, ni à résider au Val-des-Saints; alors quoi?

Ce que je voudrais, ce serait de demeurer ici, mais avec les offices et avec les moines! s'écriait-il; et il rêvait subitement à un renversement de ministère arrivant en coup de foudre pour rétablir les choses et lui permettre à lui de rester et aux religieux partis de revenir. C'était fou! — mais ces débauches d'imagination ne servaient qu'à renforcer son découragement car il retombait de son haut, après chaque évasion, et souffrait plus.

Ces démences n'étaient que douloureuses pendant le jour, mais elles devenaient vraiment effrayantes avec la nuit.

Aussitôt que la bougie était éteinte, les ennuis se désordonnaient; l'ombre agissait sur l'esprit, comme un miroir grossissant de phantasmes, comme un microscope qui changeait les fétus en poutres. Toutes les difficultés s'exagéraient. Ce déménagement, mais il allait falloir ramener une voiture capitonnée de Paris, une? deux, car ses cinquante paniers de livres composaient, à eux seuls, le chargement d'un wagon. A quel prix monterait alors cette expédition!

Et puis arrêter un appartement, c'est facile à dire. Où? comment d'ailleurs loger autant de bibelots et de volumes? il n'y avait pas à compter sur une maison neuve où en fait de murs, il n'existe que des cloisons vitrées et des portes à double battant, le tout tapissé de boiseries crème et surmonté de plafonds bleutés. Ces appartements-là sont bâtis pour des gens qui n'ont pas de meubles et encore moins de livres!

Il sera donc nécessaire de découvrir sa niche dans un vieil immeuble, mais alors c'est l'humidité, le manque de jour, l'incommodité de pièces mal

distribuées, difficiles à chauffer; c'est la glacière et c'est le cabanon.

Ensuite mes recherches sont circonscrites dans le VIe et le VIIe arrondissement, près de la rue Monsieur, s'il est possible. Trouverai-je, à un prix raisonnable, le havre envié, dans ces parages?

Et si, en ruminant ces réflexions, il parvenait à s'assoupir, il somnolait d'un sommeil concassé et se réveillait, brisé, vers les trois heures; il se forçait à ne pas ouvrir les yeux, pour essayer de se rendormir, pour ne pas rentrer encore dans l'odieuse réalité, pour oublier; mais c'était peine perdue; le rappel de la vie sonnait la diane de ses maux et le jetait, éperdu, sur son séant. Il allumait au plus vite pour chasser les idées noires, mais la panique des futures épreuves soufflait en tempête; le déclic était parti, la mécanique de l'imagination se déroulait à toute vapeur. Il tentait, pour se ressaisir, de réciter un chapelet, mais les grains coulaient entre ses doigts, sans que la pensée, pivotant sur la même piste, pût les écouter.

Quatre heures sonnaient et c'était affreux. L'on n'entendait plus rien, après le dernier coup. Les cloches de l'abbaye ne volaient plus depuis le départ du noviciat et les cent tintements, qui annonçaient la descente à l'église, se taisaient; l'angélus restait muet aussi; c'était la mort de l'air.

Et quand il s'était bien remâché ses ennuis et ses craintes, Durtal s'exaspérait contre ces catholiques qui continuaient de s'amuser, de vivre comme si de rien n'était, alors que l'on chassait les

moines! les journaux, tels que *le Gaulois*, qui racontaient les dîners, les réceptions, les bals, ne permettaient de garder aucun doute sur la navrante inconscience de ces gens.

Les pauvres religieux, qui s'en occupait? sinon, pour les exterminer, les soldés du Panama et les mis à prix des Chambres.

J'ai bien peur, soupirait Durtal, que la mère Bavoil n'ait raison lorsqu'elle prédit d'épouvantables châtiments; ce que la patience de Dieu doit être à bout! d'ailleurs, rien ne tient plus; tout s'écroule; c'est la faillite dans tous les camps, faillite de la science matérialiste et faillite de l'éducation des grands séminaires et des Ordres, en attendant la banqueroute générale qui ne peut tarder! Les anarchistes ont peut-être raison. L'édifice social est si lézardé, si vermoulu, qu'il vaudrait mieux qu'il s'effondrât; on verrait à le reconstruire, à neuf, après.

En attendant, il est fort à craindre que le Seigneur ne nous laisse mijoter dans notre jus et n'intervienne que lorsque nous serons tout à fait cuits; si seulement nous étions cet or dans la fournaise dont parle la Bible, mais, va te faire fiche, nous ne sommes que de la râclure de plomb dans une cocote de cuisine; nous fondrons sans nous épurer.

Voyons, si je me levais; il est enfin cinq heures! et il s'habillait et descendait assister à la messe du cloître.

Comme les autres offices, cette messe matutinale était singulièrement mélancolique dans l'oratoire qui n'était éclairé que par des cierges. Le père Abbé ne la célébrait plus avec les deux assistants

et le bougeoir des prélats. Un seul convers la lui servait, ainsi qu'aux autres moines.

Durtal agenouillé par terre, dans cette petite pièce voûtée en cul-de-four, simplement garnie de stalles et de bancs, se sentait envahi par une telle détresse qu'il pouvait à peine prier; son unique consolation était de communier avec les religieux qui n'étaient pas prêtres et les convers. Il se prosternait avec eux aux pieds du père Abbé, tandis que l'un d'eux récitait le « Confiteor » et elle était très douce cette réfection des proscrits se repassant fraternellement le linge de la communion.

Et c'était alors un grand silence; chacun accroupi dans l'ombre, demandant au Seigneur la force d'endurer l'épreuve et, après la messe, chacun s'en allait, sans échanger un mot.

Mon Dieu, se disait Durtal, en revenant chez lui, n'aurait-il pas mieux valu trancher l'amarre d'un coup, plutôt que de se traîner et de s'émietter, les uns et les autres, ainsi.

Enfin le départ du père Abbé et du dernier groupe de ses pères fut fixé. La veille, aux Vêpres, Durtal considérait, angoissé, le vieillard qui tenait la tête dans ses mains, sans bouger. Il la retira et, dans son visage contracté, les lèvres tremblaient. Il donna le signal de l'office, en frappant avec son petit marteau, sur le pupitre.

Et tandis qu'on psalmodiait d'abord None, Durtal se disait, en écoutant le psaume « In Convertendo, » quelle ironie se dégagerait de ce psaume qui chante la joie du retour, s'il n'y avait point ce verset affirmant « que celui qui sème dans les

larmes récoltera dans l'allégresse. » L'allégresse, la reverrons-nous jamais, ici ?

Et après les Vêpres, à ce moment où, avant de sortir de l'oratoire, chacun se recueillait, le front dans le scapulaire ramené sur la face, Durtal ne put s'empêcher de refouler ses larmes et de se crier, en lui-même : ah ! bonne Mère la Vierge, et vous pauvre saint Benoît, c'est fini, la lampe s'éteint !

TABLE DES MATIÈRES

COLLECTION GALLIA

DEJÁ PARUS

I. BALZAC. CONTES PHILOSOPHIQUES. Introduction de Paul Bourget.

II. L'IMITATION DE JESUS-CHRIST. Introduction de Monseigneur R. H. Benson.

III. ALFRED DE MUSSET. POESIES NOUVELLES.

IV. PENSEES DE PASCAL. Texte de BRUNSCHVIGG. Préface d'Emile Boutroux. Introduction de Victor Giraud.

V. LA PRINCESSE DE CLEVES. Par Madame de la FAYETTE. Introduction de Madame Lucie Félix Faure-Goyau.

VI. GUSTAVE FLAUBERT. LA TENTATION DE SAINT-ANTOINE. Introduction d'Emile Faguet.

VII. MAURICE BARRÈS. L'ENNEMI DES LOIS.

VIII. LA FONTAINE. FABLES.

IX. EMILE FAGUET. PETITE HISTOIRE DE LA LITTERATURE FRANÇAISE.

X. BALZAC. LE PERE GORIOT. Introduction d'Emile Faguet.

XI. ALFRED DE VIGNY. SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.

XII. EMILE GEBHART. AUTOUR D'UNE TIARE.

XIII. ETIENNE LAMY. LA FEMME DE DEMAIN.

XIV. LOUIS VEUILLOT. ODEURS DE PARIS.

XV. BENJAMIN CONSTANT. ADOLPHE.

XVI. CHARLES NODIER. CONTES FANTASTIQUES.

XVII. LEON BOURGEOIS. LA SOCIETE DES NATIONS.

XVIII. SAINT-SIMON. LA COUR DU REGENT. Préface de Henri Mazel.

XIX. BERANGER. CHANSONS. Préface du Cte. S. Fleury.

XX. BOSSUET. ORAISONS FUNEBRES. Préface de Réné Doumic.

XXI. VOLTAIRE. CONTES. Préface de Gustave Lanson.

XXII. BERNARDIN DE ST. PIERRE. PAUL ET VIRGINIE. Préface du Vte. M. de Vogüé.

XXIII. BEAUMARCHAIS. LE BARBIER DE SEVILLE ET LE MARIAGE DE FIGARO. Préface de Jules Claretie.

THE TEMPLE PRESS
IMPRIMERIE DE LETCHWORTH
ANGLETERRE


COLLECTION
GALLIA

